EMILE GEBHART

MOINES ET PAPES

The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto

12125B
Rousse

MOINES ET PAPES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Les origines de la Renaissance en Italie. 1 volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

L'Italie mystique, histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge; 2e édition. 1 vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 94-96.

ÉMILE GEBHART

MEMBRE DE L'INSTITUT

MOINES ET PAPES

ESSAIS

DE PSYCHOLOGIE HISTORIQUE

UN MOINE DE L'AN 1000
SAINTE CATHERINE DE SIENNE — LES BORGIA
LE DERNIER PAPE-ROI

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés.

JAN 15 1970

MOINES ET PAPES

L'ÉTAT D'AME

D'UN

MOINE DE L'AN 1000

LE CHRONIQUEUR RAOUL GLABER [1]

Il y avait, autour de l'an 1000, une légende dont l'élément historique semble aujourd'hui peu solide. Michelet, dans son histoire du moyen âge, a présenté le tableau saisissant des misères qui accablèrent la France sous les premiers Capétiens, à la fin du x^e^ siècle et au commencement du xi^e^. La plus aiguë de ces misères fut, selon lui, l'effroi des hommes à l'approche de l'an 1000 de l'incarnation. Le monde crut que le

1. *Historiarum Libri V.* Édit. Prou. Paris, Picard, 1886.

dernier soir de l'année fatale verrait la destruction de toutes choses, la terre et le ciel, l'humanité et l'Église sombrant dans une catastrophe apocalyptique. Un écrivain ecclésiastique du temps, Raoul Glaber, dont la chronique est pleine d'épouvante, parut au noble historien l'un des témoins les plus touchants à interroger sur cet âge lugubre. Dans le récit que fait le vieux moine des calamités et des angoisses de son siècle, éclate comme un écho de la prophétie attribuée à Jésus par trois évangélistes : « Quand vous entendrez parler de guerre, prenez garde de ne pas vous troubler, car il faut que toutes ces choses arrivent, mais ce ne sera pas encore la fin... Il y aura des famines, des pestes, des tremblements de terre en divers lieux ; mais tout cela ne sera qu'un commencement de douleurs ; il paraîtra des choses effroyables et de grands signes dans le ciel. » Les promesses et les menaces, parfois contradictoires, des livres saints, les espérances et les terreurs de l'Apocalypse, n'ont-elles point, en vérité, hanté l'imagination de Glaber et de ses contemporains ? Il est certain que ceux-ci avaient fondé sur l'Écriture même l'attente de quelque chose de formidable. Mais de récents travaux de critique, le livre de M. Roy sur *l'An* 1000, les *Études* de M. Pfister sur le règne de Robert le Pieux, ne

permettent plus d'accepter sans restriction les vues de Michelet. Quelques paroles inquiétantes des canons d'un concile provincial, en 911, des bruits vagues qui coururent en Lorraine vers 970, la prédication de quelques illuminés suspects d'hérésie, la formule, si fréquente dans les chartes de donations, visant le terme prochain du monde, *appropinquante mundi termino*, sont des symptômes bien indécis en présence de cent cinquante bulles pontificales et des actes de nombreux synodes, qui n'ont rien dit sur le jour suprême. Le concile de Rome qui, en 998, imposa à Robert de France une pénitence de sept années, n'appréhendait point certes que la trompette de l'Archange vînt soulager le roi capétien des deux tiers de son épreuve. Ni le mystique Otton III, ni Gerbert, le pape de l'an 1000, ne se sont préoccupés de la date terrible. Glaber écrit en son quatrième livre : « On croyait que l'ordre des saisons et les lois des éléments, qui jusqu'alors avaient gouverné le monde, étaient retombés pour toujours dans le chaos, et l'on redoutait la fin du genre humain ». Mais il s'agit ici de la grande famine de l'an 1000 après la Passion, c'est-à-dire de 1033, famine si dure qu'elle justifia les craintes les plus folles. Il faut donc renoncer à un préjugé historique que recommandaient à la fois la tradition et la

poésie [1] L'aspect véritablement tragique de cette époque est ailleurs. « Le monde dissous dans la cendre », selon l'expression du *Dies iræ*, c'était sans doute un accident irréparable, mais qui, du moins, donnait la paix éternelle à l'humanité. Un malheur plus grave peut-être était l'éclipse même de l'esprit humain. « David avec la Sibylle » n'avait point prédit ce cataclysme, qui n'eut d'autre théâtre que le fond des consciences, et dont Raoul Glaber a retracé l'histoire, sans se douter qu'il en était l'une des victimes les plus pitoyables. A neuf siècles seulement de distance, il semble loin de notre raison moderne, à perte de vue, dans les brumes du passé, bien au delà d'Héraclite ou d'Hérodote.

1. Je signalerai cependant, en faveur de l'opinion traditionnelle sur la terreur de l'an 1000, les premières lignes d'une hymne, antérieure au *Dies iræ*, qui se chantait dans les églises à la fin du x^e^ siècle :

Audi, tellus, audi, magni maris limbus;
Audi, homo, audi, omne quod vivit sub sole :
Veniet, prope est, dies iræ supremæ,
Dies invisa, dies amara;
Qua cœlum fugiet, sol erubescet,
Luna mutabitur, dies nigrescet,
Sidera supra terram cadent.
Heu miseri, heu miseri! Quid, homo, ineptam
Sequeris lætitiam?

I

Le personnage s'offre à notre étude de la façon la plus favorable. Il est naïf et franc. Tout ce qu'il raconte, il l'a vu de ses yeux ou bien il l'a ouï dire de témoins très sûrs; il y croit aussi fermement qu'à la Sainte-Trinité et au démon. Il ne cherche point à faire illusion sur ses propres vertus. Lui qui a vécu dans l'intimité de deux ou trois saints, il ne fut jamais qu'un moine de médiocre ferveur, « engendré dans le péché de ses parents, de mœurs irrégulières, d'une conduite plus insupportable qu'il ne peut le dire ». Un sien oncle avait pris, à douze ans, le petit Bourguignon, fort éveillé déjà, gâté par la vie séculière et très têtu; il le revêtit malgré lui du froc monacal. Raoul se confesse avec bonne grâce d'avoir résisté par orgueil à tous ses supérieurs, désobéi aux vieux pères, irrité les frères de son âge, tourmenté les novices; partout où il passait, on respirait dès qu'il était parti. On le chassa de plusieurs couvents : « Grâce à mes connaissances de lettré, j'étais toujours assuré d'un asile ». En effet, à Saint-Germain d'Auxerre, on lui fit restituer les épitaphes des tombeaux rongées par le temps. Mais à peine les inscriptions rétablies, on

le pria d'aller plus loin. A Dijon, il fut accueilli par Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, qui l'emmena en Italie (1028). Il se fixa enfin, déjà vieux, et, sans doute, apaisé, à Cluny, où il acheva son histoire sous les yeux de l'abbé Odilon. Ce bénédictin aventureux s'endormit dans le Seigneur au milieu du XI^e^ siècle.

Ni ascète ni mystique, impatient de toute discipline, porté à la malice, ami des courses vagabondes, tel fut, en sa moralité générale, le chroniqueur Glaber. Ces irréguliers furent, au moyen âge, la plaie du monachisme. Ils ont fait cruellement souffrir saint Bernard, au XII^e^ siècle. Les saints n'avaient alors d'autre souci que la réforme perpétuelle des ordres religieux. Mais les saints, même appuyés par les empereurs et les papes, n'étaient pas toujours les plus forts. L'institut de saint Benoît semble fort malade durant les cent cinquante années qui précèdent le pape-moine Grégoire VII. La richesse séculière, l'attrait de la puissance politique, l'ont détaché des vertus cardinales imposées par le fondateur : la prière, l'étude, le travail des mains, la charité. Une abbaye vaut alors autant qu'un comté : l'égoïsme, le népotisme, le mépris du droit d'autrui, toutes les violences féodales, en compagnie des sept péchés capitaux, corrompent les cloîtres les plus illustres, Cluny, Subiaco, le Mont-Cassin. Par-

fois, un scandale inouï appelle l'attention de la chrétienté. En 936, un jeune moine de Farfa, le plus opulent monastère de Sabine, empoisonne son abbé; il s'empare de la crosse et de l'anneau, se marie et marie tous ses moines. La communauté abandonne le couvent, emportant les vases sacrés et les ornements sacerdotaux; elle bâtit des villas, mène joyeuse vie, organise le brigandage sur les routes, et revient chaque dimanche célébrer dans sa vieille église une messe sacrilège. En 947, le comte de Tusculum, sénateur de Rome, réussit à chasser l'abbé prévaricateur. Un nouvel abbé, Dagobert, secondé par des moines venus de Cluny, rétablit la règle pendant cinq années. Mais, un beau soir, il est empoisonné à son tour et la bacchanale monastique reprend de plus belle autour de Farfa. Elle dura jusqu'au règne d'Otton III, à la veille même de l'an 1000.

Jamais, sans doute, notre chroniqueur n'eût consenti à de tels excès. Son tempérament n'était ni d'un révolutionnaire, ni d'un hérésiaque; il craignait véritablement l'enfer et n'était point capable d'affronter l'apostasie. Il n'a rien dit des désordres de Farfa, mais il dut être heureux d'apprendre que le moine assassin de l'abbé Dagobert, saisi par le remords, avait tenté en vain toute une année de gravir le mont Gargano, au haut duquel les ermites et les thaumaturges

conversaient nuit et jour avec les anges. Le pèlerin maudit, arrêté par une main invisible, avait fini par disparaître, emporté par Satan. Une dévotion étroite, une religion triste, suffisaient alors pour sauver d'égarements trop graves cette multitude de clercs et de cénobites dont l'âme n'était point grande. Dans la biographie qu'il a écrite de saint Guillaume de Dijon, Glaber nous donne, je crois, la mesure juste de son propre christianisme. Il n'a retenu, de l'apostolat de son ami, que de petites vertus, des miracles puérils et les préceptes d'une piété d'ordre intérieur. Chanter au lutrin, sonner les cloches, voilà la grande affaire de Guillaume, au début de sa profession monacale. Il cherche un couvent où il puisse goûter à son aise ces joies faciles. Appelé par le duc Richard à réformer les maisons de Normandie, la nouveauté qu'il semble y apporter, c'est encore la psalmodie liturgique et l'art de lire sur l'antiphonaire. Mais quels livres recommandait-il aux jeunes moines, afin d'ennoblir les longs loisirs de leur solitude? Glaber n'en dit rien, et je crains que Guillaume n'y ait point songé. Il avait, en effet, inventé une méthode de se rapprocher de Dieu, non par la prière personnelle, la méditation libre ou l'élan de l'amour, mais par un moyen presque mécanique, où les lèvres du fidèle avaient plus de part que son cœur : on prononçait un

nombre déterminé de fois cinq paroles : *Domine, Jesu, Rex pie, Rex clemens, Pie Deus.* A cette litanie venaient se joindre, par intervalles réguliers, le *Miserere* et les Psaumes de la pénitence. Et l'on pensait s'élever ainsi de quelques degrés sur l'échelle vertigineuse du paradis. Rien n'était plus efficace pour déjouer les méchants projets du démon, dont l'austère Guillaume dénonçait sans cesse les signes évidents. Dans l'homélie qu'il prononça à la dédicace de Saint-Bénigne, il adjura ses ouailles de ne plus se raser la barbe ou se coiffer d'une certaine façon, de ne plus faire de gestes précipités ni jurer en frappant violemment la terre du pied; c'étaient là, selon l'abbé, de très graves symptômes de possession diabolique.

Les âmes desséchées par la foi aride perdent vite toute douceur. Glaber trouve admirable une parole de son ami au pauvre roi Robert qui pleurait sur son fils mort. « Pourquoi pleurez-vous, lui dit Guillaume, ne savez-vous pas que les rois ont trop de peine à se sauver? Il vaut mieux que celui-ci soit parti dans sa jeunesse. » — « Le roi et la reine se consolèrent », ajoute le chroniqueur. Guillaume, simple diacre, s'était brouillé avec l'évêque de Verceil, à qui il refusait le serment imposé aux clercs la veille de l'ordination. Puis, il alla chercher ailleurs l'onction sacerdo-

tale. Quand l'évêque mourut, le moine altier cria bien haut que son ancien père spirituel était damné. Glaber en est lui-même convaincu, et, loin de s'en chagriner, il écrit tranquillement, en forme de moralité : « Tous ceux qui ont nui à Guillaume l'ont payé cher ». L'abbé de Saint-Bénigne n'épargnait point, à l'occasion, la tête la plus haute de l'Église. Il envoya au pape Jean XIX une lettre très dure pour lui reprocher le crime de simonie. « C'est bien assez, disait-il, que Jésus ait été vendu une seule fois pour le salut de l'humanité. » Ce saint, au caractère épineux, représentait alors à merveille l'esprit batailleur du monachisme contre la hiérarchie séculière. Il charma Glaber par son humeur difficile non moins que par la nature de sa vie dévote. Ces deux chrétiens de peu de mansuétude étaient faits pour s'entendre. Mais le zèle des petites pratiques valut à l'abbé Guillaume l'auréole des bienheureux, tandis qu'il n'empêcha jamais, paraît-il, le frère Raoul de pécher par action et par omission contre la règle, le Décalogue et l'Évangile.

La culture de l'esprit fut, chez Glaber, aussi chétive que la conscience religieuse. Le cri de Grégoire de Tours, au VI^e^ siècle : « Malheur à nous, qui avons laissé périr l'étude des lettres! » revient sans cesse à la mémoire de son lecteur. Que l'on compare au latin de l'évêque de l'ère

mérovingienne la langue obscure et incorrecte du chroniqueur, si l'on veut mesurer les progrès de la barbarie aux environs de l'an 1000. Encore la prose de Raoul est-elle vivante et, çà et là, colorée. Une phrase de son livre est demeurée célèbre : « On eût cru que le monde, rejetant son vêtement antique, se parait d'une blanche robe d'églises neuves ». Mais que dire de la laborieuse platitude de ses ïambes et de ses hexamètres? Il n'a peut-être pas lu, en dehors de ses cahiers de couvent, dix lignes de littérature latine. Il cite une maxime de Térence contre les femmes, mais il ignore qu'elle est de Térence, *sicut quidam ait*, écrit-il. Il nous informe sur une hérésie fort étrange qui parut, de son temps, à Ravenne. Un certain Vilgardus « étudiait la grammaire plus assidûment qu'il n'arrive d'ordinaire, à la façon de ces Italiens qui négligent toutes les connaissances pour les lettres; gonflé d'orgueil et de sottise », il vit une nuit des démons sous la figure de Virgile, d'Horace et de Juvénal, il fut par eux félicité pour le zèle qu'il mettait à lire leurs livres et à les recommander à la postérité; ils lui promirent une gloire semblable à la leur. « Cet homme, trompé par les artifices des démons, se mit donc, avec insolence, à enseigner des doctrines contraires à la sainte foi; selon lui, il fallait croire à toutes les paroles de ces poètes. Il fut

jugé et condamné comme hérétique par Pierre, évêque de la ville. On découvrit alors en Italie beaucoup de personnes professant cette croyance pestilentielle : elles périrent par le fer ou par le feu. » Glaber témoigne bien ici de la haine des moines de son temps contre l'antiquité profane. Saint Odon, abbé de Cluny, avait eu l'imprudence, étudiant à Saint-Martin de Tours, d'ouvrir Virgile. Une nuit, il rêva d'un vase magnifique d'où s'élançaient des serpents, c'est-à-dire les doctrines diaboliques du doux poète. Il ne lut plus dès lors que les livres saints, et quand il fut à la tête de la métropole bénédictine de la France, il proscrivit sans pitié tous les auteurs païens de l'éducation de ses novices. Saint Mayeul, l'un des successeurs d'Odon, tendrement vénéré par Glaber, avait lu, à l'école de Lyon, « les anciens philosophes et les mensonges de Virgile » ; devenu abbé, il les frappa d'interdit. Si un ancien lui tombait sous la main, il coupait dans le parchemin tous les passages parlant de l'amour ou des joies terrestres, et ses ciseaux tranchaient « à la façon des ongles ». On contait que Gervin, abbé de Saint-Riquier, séduit par les poètes latins, s'abandonna aux plus tristes désordres, jusqu'au jour où il rejeta avec horreur ces livres criminels, « afin qu'en apprenant les lettres, il n'étranglât pas son âme ». Les *clercs errants,* qui

parurent au XI^e^ siècle, redoublèrent sans doute l'effarement des moines. Ces gais compagnons célébraient en latin élégant la messe du dieu Bacchus, « croyaient à Juvénal plus qu'aux prophètes, lisaient Horace et Virgile au lieu de saint Marc et de saint Paul », dit un vieux texte. Ils ont relevé la religion de Virgile jusqu'au jour où Dante adorera le poète comme prophète païen du christianisme. L'humble hérésiaque de Ravenne est certainement l'un des premiers affiliés à cette ironique confrérie, et l'un des précurseurs lointains de la Renaissance.

Mais le monachisme, après avoir renoncé à la culture antique, jugea que l'ignorance profonde est aussi douce à l'âme que le sommeil l'est au corps; il laissa dormir dans la poussière des bibliothèques les Pères de l'Église eux-mêmes et les premiers docteurs du moyen âge, saint Augustin côte à côte avec Scot Érigène. Un moine distingué du X^e^ siècle, Jean de Vendièvres, retiré à l'abbaye de Gorze, voulut lire le traité de saint Augustin sur la Trinité; afin de le mieux comprendre, il se proposait d'étudier d'abord la dialectique dans le livre de Porphyre sur les Catégories. L'abbé condamna ce beau projet. « La scolastique, disait-il, est inutile. L'Écriture sainte mérite seule qu'on s'y applique, tout le reste n'est que vanité. » Glaber fut de

cette école. Sa scolastique, à lui, se trahit par une réminiscence lamentable du premier moteur immobile d'Aristote. « La bonté du Tout-Puissant, dit-il, mobile sans mouvement et immobile avec mouvement. » Sans doute l'historien n'était point tenu de nous découvrir les beautés de sa métaphysique personnelle. Mais comme il prétendait expliquer la suite des choses humaines par des raisons d'ordre surnaturel, au moins devait-il s'attacher en disciple attentif à saint Augustin. S'il est un livre où se manifestait une philosophie de l'histoire semblable à celle qu'il imaginera lui-même dans les rêveries troubles de sa cellule, c'est assurément la *Cité de Dieu*. L'évêque africain, voyant le naufrage de Rome et de l'Empire, croit assister au premier acte du drame entrevu par Daniel, prédit par saint Jean, confirmé par saint Paul, le duel de l'Antéchrist et de Jésus, le conflit de l'enfer et du ciel, au bout duquel Dieu lui-même paraîtra vaincu pendant quelques jours. Telle fut, pour Augustin, la crise finale de l'humanité terrestre, le terme auquel devait s'arrêter l'histoire des fils d'Adam. Les persécutions et les apostasies, le triomphe même des impies, les signes funèbres et les fléaux ne seraient alors que la rançon de la paix divine réservée aux martyrs, aux saints et aux bons croyans. Ce terrible dernier acte ne vien-

drait d'ailleurs qu'à la suite du millénaire, du règne temporel de l'Église et du Christ sur le monde. Le grand docteur calcule la durée des diverses périodes apocalyptiques, et se demande si les quarante-deux mois que durera l'assaut suprême de Satan contre l'Église seront compris dans ces mille années ou en dehors d'elles. Une seule chose lui semble certaine : l'effort de Satan pour anéantir Dieu.

Malheureusement Glaber n'avait point lu la *Cité de Dieu*; il en ignora peut-être jusqu'au titre. Un seul écho lui en est arrivé, la division des six époques à partir d'Adam, des six journées du labeur de l'histoire; la septième, jour du repos éternel, s'ouvrira quand il plaira à Dieu. La notion des sept époques symboliques était restée dans la tradition du moyen âge. Scot Érigène, au IX^e^ siècle, l'avait reprise en la rattachant à la théorie de l'Église future annoncée par saint Jean, l'Église de la communion intime avec Dieu, supérieure à l'Église transitoire de la grâce et de la foi représentée par saint Pierre : cette théorie, déjà esquissée par saint Augustin, fut recueillie dans la conscience des hérésiarques et des mystiques, et reparut à la fin du XII^e^ siècle avec Amaury de Chartres et Joachim de Flore. Mais les moines du XI^e^ siècle ne s'intéressaient guère aux doctrines prophétiques sur lesquelles

avaient disputé les clercs du temps de Charles le Chauve. Glaber est si fort étranger aux vues augustiniennes que, soupçonnant, à propos de l'hérétique Vilgardus, l'invasion très prochaine de Satan en personne dans les affaires de ce monde, c'est de saint Jean seul qu'il s'autorise. « Satan, dit-il, sera bientôt déchaîné, selon la prophétie de Jean, *les mille ans étant accomplis*. C'est de ces années que nous allons parler. » Et il poursuit sa chronique par le récit des événements dont l'an 1002 est le point de départ. Il a confondu le millénaire avec la date de l'an 1000. Et je crois que là est l'origine des angoisses vagues qui s'emparèrent des esprits médiocrement éclairés, à l'approche de cette heure ambiguë. Si Glaber et ses confrères avaient lu les commentaires de la *Cité de Dieu* sur la révélation de Patmos, ils eussent compris que, l'effondrement de l'empire romain étant le prologue obligé du millénaire, c'est-à-dire du régime messianique de dix siècles, il fallait au moins ajouter quatre cents ans à la période dont saint Augustin n'avait point vu lui-même le premier jour. D'ailleurs, en quelle région de la chrétienté, à partir de quel temps ce règne de béatitude s'était-il manifesté, même d'une façon idéale ou symbolique? Certes, les rois, les peuples et les moines pouvaient dormir en paix longtemps

encore; la chaîne qui retient Satan au fonds du puits de l'abîme n'était point près de se briser.

Cependant, ni le moyen âge, ni l'Église ne sont responsables du renoncement à toute vie intellectuelle, du dédain des lettres profanes ou sacrées que nous signalons en Glaber. Les écoles créées par Charlemagne étaient toujours florissantes; on y étudiait les écrivains latins, la grammaire, la dialectique, la musique; c'étaient les écoles épiscopales, tenues par le clergé séculier, auquel se joignaient encore quelques moines studieux et fidèles aux traditions d'Alcuin et de Scot Érigène. La plus célèbre, à la fin du x^e^ siècle, était l'école de Reims, malgré les désastres que les Normands et les Hongrois avaient infligés à la Champagne. L'école épiscopale de Paris, cent ans plus tard, lorsqu'éclatèrent les grands débats scolastiques, devint la lumière du monde chrétien. Au temps même de la jeunesse de Glaber, le bénédictin Gerbert d'Aurillac dirigeait l'école de Reims. Il y formait l'esprit des écoliers par une double discipline, la logique, pratiquée d'après Aristote, Porphyre, Cicéron et Boëce, et l'exercice de l'éloquence, le commerce des moralistes, des orateurs et des poètes de Rome, Virgile, Térence, Juvénal, Horace, Lucain, dont les noms seuls faisaient pâlir les moines. Écolâtre de Reims, abbé de Bobbio, archevêque de Reims, puis de

Ravenne, Gerbert écrivait sans cesse à tous les clercs savants de France, d'Italie, d'Allemagne, pour obtenir des manuscrits ou des transcriptions d'auteurs profanes, les livres rares des médecins grecs ou des mathématiciens arabes. Sa bibliothèque de Bobbio contenait tous les écrivains alors connus de l'antiquité, et même un poème que le moyen âge n'aurait entr'ouvert qu'avec effroi : le *De natura rerum* de Lucrèce. Il cultivait sans scrupule les sciences suspectes, l'astronomie et la médecine. Son latin, plus net que celui de saint Augustin, plus nerveux que celui de la plupart des humanistes de la Renaissance, est d'une élégance presque classique. On devine, en lisant la chronique de son disciple le moine Richer, avec quel zèle étaient étudiés autour de Gerbert les historiens tels que Salluste. Et à la façon raisonnable dont Richer raconte l'histoire de son temps, à l'art avec lequel il fait revivre les figures, à la logique de son récit, où se détachent avec clarté de longs épisodes, tels que la réformation d'une église ou d'un monastère, on reconnaît l'éducation généreuse que Gerbert donna par l'exemple de sa vie comme par le gouvernement de son école.

Mais le cloître s'oppose alors à la maison de l'évêque, l'école monastique repousse toute étude qui ne sert point au salut. Les hagiographes de

ce temps écrivent volontiers : « Un tel, renonçant aux vanités de la science, s'est fait moine ». Un contemporain de Glaber, le chroniqueur de Novalèse au Mont-Cenis, décrit l'emploi du jour dans les monastères bénédictins ; la solitude de la cellule, la psalmodie en commun au chœur, l'audition d'une homélie, le repas silencieux, le retour à la cellule, et la journée est finie. Le moine ajoute que des surveillants rôdent de porte en porte pour épier pendant la nuit les frères qui veillent après la prière du soir. La papauté, tombée alors dans le plus misérable état, asservie aux barons brutaux du Latium, donnait raison aux moines contre les évêques et méprisait les livres. Un concile épiscopal, réuni par les rois capétiens Hugues et Robert, reprocha à Jean XVI son ignorance ; ce pape croyait que Platon et Virgile étaient des sorciers, volant à travers les airs ou plongeant au fond des eaux. Gerbert, disciple des anciens, des rabbins juifs et des docteurs arabes, passa sans peine pour magicien. Glaber consent à lui accorder « un esprit très pénétrant et bien formé aux arts libéraux ». Mais il s'empresse de signaler en lui le génie de l'intrigue et l'art de faire adroitement sa fortune. Sans doute, lorsque, en 999, l'empereur Otton III éleva l'ancien écolâtre de Reims, son maître, au pontificat, un cri de stupeur courut de cloître en cloître, et

plus d'un cénobite relut l'Apocalypse. Ce pape inquiétant n'allait-il point imposer à la fois à l'Église monastique la recherche d'une science maudite et l'observance de la règle? Silvestre II, s'il tenta cette entreprise, dut y renoncer assez vite. Otton, conseillé par lui, raconte Raoul, voulut chasser de Saint-Paul-hors-les-murs quelques moines de mauvaises mœurs, *prave degentes*, et les remplacer par des chanoines réguliers. Mais l'Apôtre apparut de nuit à l'empereur et lui fit une verte réprimande. « Un moine, bien que corrompu, dit le saint, ne peut être rejeté de sa profession; il doit être jugé par Dieu dans l'ordre même auquel il s'était consacré. » Le pape de l'an 1000 découragé, isolé dans sa métropole encore frémissante de la révolte de Crescentius, reprit donc ses parchemins, son Virgile et ses horloges; mais, si quelque moine s'égarait en pleine nuit dans la région sinistre du Cœlius, il apercevait, au sommet de la plus haute tour du Latran, un fantôme qui semblait se pencher sur Rome endormie : c'était le vieux Gerbert, observant dans ses miroirs astronomiques les secrets du ciel. Le noir passant, épouvanté, se signait et fuyait à travers les ténèbres. N'avait-il pas surpris le vicaire du Christ en colloque sacrilège avec Satan?

II

La terreur du démon, tel est, en effet, l'état permanent de ces pauvres âmes dont la raison dépérit, faute de culture, et qui, bornées à la seule théologie, une théologie dépourvue de dialectique, livrées aux songes mélancoliques, souffrent d'une véritable anémie intellectuelle. On leur répète chaque jour que Satan les guette à toute heure, afin de les attirer en quelque piège; on les met en garde contre les séductions de toutes sortes par lesquelles l'ennemi cherche à les perdre : la poésie païenne, la grâce de la nature, l'orgueil de la science, l'attrait du plaisir; la règle elle-même leur fait entendre que, revenir au monde extérieur, converser avec les amis du dehors, c'est encore risquer de tomber en une embûche diabolique; ils retrouvent la figure du démon aux étranges chapiteaux de leurs églises, au chœur, sous l'appui de leurs stalles; le démon se tapit entre les piliers du portail, il les regarde en grimaçant du haut du clocher; ils savent qu'il se glisse jusqu'à leur cellule, s'assied à leur chevet et leur souffle la tentation; ils le sentent à leurs côtés ou dans leur conscience, partout, jusque sur les marches de l'autel. A force de

songer à lui, ils souhaitent de le voir, et le démon ne se fait pas prier : ils le voient face à face et lui parlent. Ils savourent alors les mortelles délices de l'extase infernale.

Notre chroniqueur, dont l'âme n'était point très pure, eut souvent affaire au diable. La première fois, il fut plus fort que lui et déjoua sa malice. Un charlatan vendait comme reliques de martyrs des ossements de morts vulgaires qu'il dérobait dans les cimetières; il changeait de nom en même temps que de province, et opérait surtout dans les contrées de la Maurienne et de la Savoie. Il offrit un jour à saint Guillaume et à plusieurs évêques les fausses reliques de saint Just, pour une église que l'on consacrait à Suse. Il prétendait recevoir chaque nuit la visite d'un ange qui l'enlevait de son lit « sans que sa femme s'en aperçût ». On l'interrogea minutieusement en présence de Glaber, qui flairait quelque damnable supercherie. « Nous vîmes que cet homme n'avait rien d'angélique, mais était un ministre de mensonge. » Les personnes dévotes croyaient à l'authenticité des reliques; les évêques, qui en doutaient, les mirent néanmoins sous la pierre des autels et dans les châsses. La nuit suivante, les moines et les clercs qui veillaient dans l'église eurent une grosse peur. « Des figures monstrueuses, des Éthiopiens tout noirs sortaient de la

chapelle où reposaient ces os; ils s'éloignèrent ensuite de l'église. » Les démons battaient en retraite, peut-être chassés par le mépris de notre chroniqueur, qui ajoute gravement : « Je conseille aux malades de se méfier des ruses des démons, dont les formes sont innombrables. On sait qu'ils se rencontrent partout sur la terre, et en particulier dans les fontaines et les arbres[1]. »

Mais le diable devait prendre plus d'une revanche sur le perspicace Raoul. Il avoue avoir eu trois visions, dont la première se compliqua de tentation : car Satan, quand il se montre aux moines ou leur envoie quelqu'un des siens, s'efforce de les dégoûter de la pénitence et du cloître, en leur persuadant de chercher le salut au grand air et tout simplement, sans capuchon ni scapulaire, comme les clercs ou les laïques. Une nuit, au monastère de Saint-Léger, avant matines, « je vis, au pied de mon lit, un petit monstre noir à forme humaine. Il avait, autant que je pus le reconnaître, le cou grêle, la face maigre, les yeux très noirs, le front étroit et ridé, le nez plat, la bouche énorme, les lèvres gonflées, le menton court et effilé, une barbe de

1. Nocte denique insecuta visa sunt a quibusdam monachorum seu aliorum religiosorum monstruosa in eadem ecclesia fantasmata, atque a loculo, quo inclusa habebantur ossa, formas nigrorum Ethiopum exisse nec non ab ecclesia recessisse. (Lib. IV, cap. 8.)

bouc, les oreilles droites et pointues, les cheveux raides et en désordre, des dents de chien, l'occiput en pointe, la poitrine et le dos en bosse, les vêtements sordides; il s'agitait, se démenait furieusement. » Il saisit le bois du lit et le secoua avec violence, grinçant des dents et répétant : « Tu ne resteras pas plus longtemps ici! [1] » Glaber s'échappa plus mort que vif et courut se jeter sur les degrés de l'autel de saint Benoît, avec force *mea culpa*. A Saint-Bénigne, le même démon se montra à lui dans le dortoir des frères. C'était au petit jour. Il courait en criant : « Mon bachelier, où est-il? Où est mon bachelier? » Mais cette fois, il ne chercha point à tenter Raoul; il faisait la chasse à un novice, nommé Thierri, « d'un caractère très léger », qui, le lendemain, prit la clé des champs, rejeta l'habit et revint au siècle. Plus tard, touché de repentir, il retourna au couvent. La troisième rencontre de Glaber avec le démon eut lieu à

1. Nocte quadam, ante matutinam sinaxim, adstitit mihi, ex parte pedum lectuli, forma homunculi teterrime speciei. Erat enim, quantum a me dignosci potuit, statura mediocris, collo gracili, facie macilenta, oculis nigerrimis, fronte rugosa et contracta, depressis naribus, os porrectum, labellis tumentibus, mento substracto ac perangusto, barba caprina, aures irtas et preacutas, capellis stantibus et incompositis, dentibus caninis, occipitio acuto, pectore tumido, dorso gibato, clunibus agitantibus, vestibus sordidis, conatu æstuans, ac toto corpore præceps. (Lib. V, cap. 2.)

l'abbaye de Moutiers, près d'Auxerre. La cloche achevait de sonner matines, et le chroniqueur, un peu las, somnolent, tardait à se lever; çà et là, dans le dortoir encore ténébreux, d'autres frères, dont la paresse était le péché mignon, dormaient très paisiblement, bercés par le chant de la cloche. A peine les derniers moines dociles à la règle furent-ils sortis, et au moment où Raoul se réveillait, un diable, toujours le même, bondit, tout haletant, en haut de l'escalier et vint s'appuyer au mur de la chambrée monacale, « les mains derrière le dos », et criant : « C'est moi! c'est moi qui reste avec ceux qui restent! [1] » Trois jours plus tard, l'un de ces frères, trop amis du tiède oreiller, s'échappait du couvent et passait six jours avec les séculiers, « partageant leur vie tumultueuse ». Mais il réintégra le cloître le septième jour, qui fut sûrement pour lui le jour du repos.

Quand un moine, chaque soir, en s'endormant, se demande s'il ne sera pas réveillé par un démon couleur de suie, cherchant la perdition d'une âme de bénédictin, le merveilleux lui

1. Egrediens autem post fratrum vestigia hanelus ascendit gradum presignatus demon, ad dorsum manibus reductis, herensque parieti bis terque repetebat dicens : « Ego sum, qui sto cum illis qui remanent ». Qua voce excitus caput elevans, vidi recognoscens quem bis dudum jam videram. (Lib. V, cap. 5.)

devient sans peine un élément familier, l'air respirable, en quelque sorte; la nature et la vie lui sembleraient vides si le miracle ne les pénétrait d'une façon constante. Un manichéisme inconscient, l'action parallèle de Dieu et de Satan, reparaît à chacune des pages de Glaber. Les artifices du démon sont d'une invention très variée. Il entre dans un château, sur les pas d'une femme hérétique et suivi d'une troupe de diables en robes noires, à faces horribles; il s'agit de séduire l'âme d'un écuyer moribond. Il crie au malade : « Me connais-tu, Hugo? Je suis le plus puissant des puissants, le plus riche des riches. Crois en moi et je t'arracherai à la mort, et tu vivras longtemps. » Puis il se vante d'avoir donné la couronne impériale, en Occident, à Conrad le Salique; en Orient, à Michel le Paphlagonien. Un signe de croix, fait par Hugo expirant, suffit pour chasser la bande infernale. Le démon attend les gens sur les ponts, près des monastères; un paroissien passe-t-il pour se rendre à l'office, il voit se dresser devant lui une tour; mais, devinant la présence du malin, il se signe, retourne très vite chez lui et meurt en paix quelques jours plus tard. Près du château de Joigny, trois années durant, il pleut des pierres de toutes grandeurs dans la maison d'un gentilhomme nommé Arlebaud; bornes des

champs ou des chemins, pierres arrachées à des édifices éloignés, l'averse miraculeuse ne s'arrêtait plus et s'amoncelait sans jamais blesser personne. Ce prodige eut une suite mauvaise, plus de trente années de querelles et de meurtres dans la famille d'Arlebaud. Le démon est, en effet, volontiers prophète de malheurs. Un prêtre, qui vivait au château de Tonnerre, s'étant mis à sa fenêtre un dimanche soir, avant le souper, vit venir du nord et tourner au couchant une multitude de chevaliers qui semblaient courir au combat; tout à coup ils disparurent, comme une fumée légère, et « le bon prêtre, frappé de terreur, se mit à pleurer ». Nous ne savons s'il eut le courage de souper ce soir-là, mais il mourut la même année. Or l'année d'après, Henri, fils du roi Robert, assiégea le château et y fit un massacre. Un dragon de feu paraît-il au ciel, quelques mois plus tard Robert met la Bourgogne à feu et à sang. Les miracles consolants que Dieu permet sont assez fréquents. Un jeune moine, « d'âme très douce », priant seul un matin de dimanche dans l'église rayonnante de soleil, vit entrer au chœur, sans bruit, des clercs vêtus d'aubes blanches et de dalmatiques de pourpre; un évêque, la croix à la main, les précédait; il monta à l'autel de saint Maurice, martyr, et commença de chanter la

messe du jour. Le moine leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient; ils lui répondirent qu'ils étaient morts pour la défense de la foi catholique et qu'ils s'en allaient, à petites journées, au paradis, à travers les champs tout en fleurs. Après le *Pater,* l'évêque envoya l'un de ses diacres au frère pour lui donner le baiser de paix. Le jeune moine se leva pour suivre ces pèlerins bienheureux, mais déjà ils s'étaient évanouis, et l'église était vide. Cinq mois plus tard, à la suite d'une nouvelle vision où la Vierge lui avait annoncé sa fin prochaine, le frère mourait à l'heure du soleil couchant. Il arrive aussi qu'un miracle orthodoxe est le présage des plus grands malheurs. En 988, à Orléans, dans l'abbaye des Pucelles, un crucifix pleura comme avait pleuré Jésus sur la ruine future de Jérusalem. Puis, une nuit, les gardiens de la cathédrale, en ouvrant la porte de leur église vers l'heure de matines, virent entrer un loup qui alla à la corde de la cloche, la prit dans ses mâchoires et sonna l'office à toute volée. A force de cris et de coups, on chassa l'étrange sacristain. Quelques mois après, Orléans était en flammes, les églises brûlaient, avec les maisons des bourgeois. « Personne ne doute, dit Glaber, que ce désastre n'ait été prédit par les deux prodiges que je viens de raconter. »

Le moyen âge, enivré de surnaturel, appliqua à la vue des choses une optique intellectuelle très singulière. La préoccupation du miracle, l'ignorance de toute loi expérimentale, la recherche malsaine du mystère, cette croyance que l'objet atteint par les sens est une figure ou un signe, une menace ou une promesse, que le visible vaut seulement par la portion d'invisible qu'il recouvre d'un voile épais pour le vulgaire, transparent aux yeux des docteurs ou des saints, tous ces excès de l'idéalisme faussèrent alors l'instrument de la connaissance, et l'effet de cette perversion se montra dans l'abus que les maîtres les plus subtils de la scolastique, de la poésie et de l'art firent du symbole. De Scot Érigène à Duns Scot, il fut entendu que la nature et l'esprit humain sont un chiffre hiératique, les êtres vivants des ombres d'êtres, les phénomènes visibles des symptômes de vies ou de volontés occultes, que la parole qui nomme un objet individuel ne répond à rien de réel, que le mot abstrait, qui ne désigne aucun individu, exprime seul la réalité en toute sa plénitude. Le plus grand labeur de la science fut donc l'exégèse de toute chose et de toute pensée étudiées non point en elles-mêmes, mais en vue de la vérité qu'elles enveloppent et font pressentir. La marche de l'esprit fut non en ligne droite, mais en spirale. C'est par un détour que le moyen âge

s'efforce de surprendre le secret que cache toute apparence. De là les plus étonnantes inventions, des idées mortes depuis des siècles tout à coup ranimées, par exemple la superstition des nombres mystiques, oubliée depuis Pythagore; de là l'aberration de toutes les sciences de la nature : alchimie, astrologie, médecine. Le symbolisme, consacré par les théologiens, disciplina l'entendement tout entier; il s'imposa à l'architecture et à la sculpture; il traça les caractères d'une langue étrange sur la face des églises, aux mosaïques des basiliques byzantines, autour des chapiteaux romans, à travers les broderies des cathédrales gothiques. Il fut même assez fécond pour produire un art nouveau, l'art héraldique. Il a inspiré chez nous le *Roman de la Rose*, il a valu à nos voisins la *Vita nuova* et la *Divine Comédie*. Dès les premiers tercets de *l'Enfer*, Dante se voit arrêter, au milieu du sentier indécis de sa vie, par trois bêtes fauves : le lion, la panthère et la louve, détachées du blason féodal de la France, de Florence et de Rome, l'orgueil, l'envie et l'avarice. On retrouverait le symbolisme dans les chants d'amour des Provençaux, dans les lettres de sainte Catherine et les sermons de Savonarole, et je crois qu'il a gâté plus d'un sonnet de Pétrarque.

Raoul Glaber ne pouvait échapper à la condi-

tion intellectuelle de son temps : — « Pour nous, chrétiens, dit-il, tout est figure. » — Les premières pages de son livre intitulées : *De la Divine quaternité*, annonçaient une méthode historique assez extraordinaire. Les *quaternités*, chiffre sacré, sont, pour les Pères grecs, une sorte de loi ou de rythme des choses célestes comme des événements terrestres; l'esprit qui veut aborder les hautes spéculations doit commencer par approfondir « leurs influences réciproques ». Et notre moine d'énumérer les quatre évangiles, les quatre vertus cardinales, les quatre sens (le toucher, qui ferait cinq, est écarté par lui dédaigneusement); les quatre éléments. Les réalités sensibles sont ici des symboles parfois bien compliqués : le feu répond à la prudence « qui s'élève comme lui », la terre à la justice; l'évangile de saint Mathieu contient la figure mystique de la terre et de la justice, puisqu'il explique plus clairement que les autres la substance corporelle du Christ incarné; la vue et l'ouïe signifient l'intelligence, l'éther et le feu. Puis nous apprenons que le fleuve qui sort de l'Éden se partage en quatre rivières, figures des vertus cardinales; celles-ci sont exprimées encore par les quatre époques du monde, les âges d'Abel, d'Abraham, de Moïse et de Jésus. Il est heureux pour Glaber que la chronique de la chrétienté,

au moment où il l'aborde, ne lui montre que deux groupes considérables de faits auxquels se rattachent les destinées de l'Occident : en France, la fin de la dynastie carolingienne et l'entrée en scène des Capétiens; en Allemagne, la constitution de l'empire des Ottons. La divine quaternité, qui menaçait de tout brouiller, est brusquement délaissée par Raoul; il se livre, sans se préoccuper plus longtemps des fleuves du paradis terrestre, à la contemplation de l'histoire. Mais en cet esprit monacal, troublé sans cesse par la fièvre propre aux illuminés, l'histoire elle-même s'imprime non comme une suite de notions acquises par la réflexion, mais comme une série de visions tristes répondant à l'aspect et à la marche des choses extérieures. Aux misères d'un siècle affreux il devait ajouter l'effarement de son imagination et l'angoisse de son cœur, et l'histoire qu'il nous raconte apparaît comme l'évocation d'un mauvais rêve.

III

La sensation qu'il en reçoit ressemble beaucoup à l'émotion de quelque fidèle du XII^e^ siècle assistant aux premiers essais du drame sacré.

Pareil à la scène des vieux *Mystères* dressée dans l'ombre des cathédrales, le théâtre de sa chronique est à trois étages, le paradis, la terre et l'enfer, et la moralité de la représentation qu'il nous rend est dans la mesure d'obéissance que les personnages, princes, évêques, papes, moines ou docteurs, accordent soit à Dieu et à ses anges, soit à Satan et à ses démons. Il arrange ainsi l'histoire d'après une poétique de théologien. Gerbert, écrivant au pape Jean XIV, avait dit un mot remarquable pour le x^e^ siècle : « Dans les choses de l'action, l'humanité tient le premier rôle, la divinité ne vient qu'après ; dans la spéculation pure, c'est Dieu qui est le premier ». — Glaber prend tout à rebours la doctrine de Silvestre II : ses acteurs humains, alors même qu'ils mènent en apparence et bouleversent les affaires terrestres, ne sont que de modestes figurants ; les vrais héros du drame, ce sont les puissances du bien et du mal, « les esprits malins » qui se disputent l'humanité depuis les jours du paradis terrestre. C'est pourquoi Glaber n'aperçoit point les grands ensembles historiques ; la portée et la continuité de l'œuvre des hommes demeurent en dehors du champ de sa vision ; trop attentif aux symptômes qui marquent l'intervention des êtres de l'autre monde, il néglige d'observer les passions, les intérêts ou les

calculs qui sont le ressort de l'histoire; les caractères individuels que retraçait jadis, d'une façon si dramatique, Grégoire de Tours, ne l'intéressent point; les raisons d'être de la communauté politique lui échappent; il n'a la notion claire ni de la chrétienté, ni de l'Empire; le patronage parfois très lourd des empereurs saxons sur les papes les plus étranges que l'Église ait connus n'arrête point sa réflexion plus que les querelles des comtes d'Anjou contre la maison de Blois ou la conquête de la Bourgogne par les Capétiens. Il ne se soucie même pas de précision géographique : il confond, sans fausse honte, la Lorraine avec le pays des Grisons ou la Bavière. Il compose comme peignaient les primitifs : pour lui, toute chose est au premier plan; il reproduit les faits secondaires avec un détail aussi minutieux que les événements les plus graves. A peine a-t-il commencé l'histoire d'Otton Ier et des invasions sarrasines en Europe, qu'il se détourne pour nous conter la mésaventure « du bienheureux père Mayeul », qui, revenant d'Italie, fut arrêté au passage des Alpes par une bande de ces païens. Le saint moine faillit mourir de faim; il eut la douleur de voir un de ces mécréants marcher sur sa bible; mais Dieu voulut que les compagnons de l'impie, pris d'un accès de fureur, lui coupassent le pied. Cette édifiante histoire per-

met à Raoul de sauter brusquement au règne d'Otton II. Plus loin, à propos d'une baleine qui passa au large de Dieppe et effraya les riverains, il se rappelle la légende de saint Brandan. Le moine irlandais, naviguant d'île en île avec ses frères, campa un soir sur le dos d'un monstre marin; après souper, comme les pèlerins dormaient, la bête énorme s'ébranla et prit sa route vers l'Orient. Saint Brandan rassura son monde en se félicitant d'avoir trouvé un navire marchant sans voiles ni rames, et les doux cénobites allaient ainsi, sur une mer d'azur, en chantant des psaumes. Un jour, ils touchèrent à une île merveilleuse, ombragée d'arbres immenses et tout remplis d'oiseaux multicolores : il y avait des moutiers dans l'île, où tous les moines étaient des saints. Les joies que goûta Brandan en ce lieu furent si suaves que Glaber ne peut s'empêcher d'en fixer complaisamment le souvenir, tel qu'une miniature de missel, entre la fondation de la dynastie des Capets et les guerres qui désolèrent le Danemark, au temps du roi Malcolm, un demi-siècle avant le roi Macbeth.

Mais à travers tant de pieuses digressions, on démêle sans peine la théorie historique de Raoul, doctrine pessimiste inspirée par une théologie décourageante. Pour lui, le péché d'Adam explique et justifie l'histoire sanglante du genre

humain. Malgré les prophètes et les miracles, malgré la rédemption et l'œuvre des saints que Dieu suscite parmi les hommes, le monde n'est qu'à moitié guéri de l'aveuglement dont la première faute fut la cause. En vain, Dieu donne aux peuples les grands hommes qui sont à la fois rois et apôtres, tels que Charlemagne et Louis le Pieux. Le monde demeure pervers et le bras de Dieu doit s'appesantir pour accomplir la sentence prononcée sur le berceau de l'humanité. Tantôt il enlève d'un seul coup de filet aux nations les principaux de leurs pasteurs, le pape Jean XV, Hugues de Toscane, Eudes de Blois, Herbert de Troyes, Richard de Normandie, Guillaume de Poitiers, et, en même temps, les évêques les plus vénérables, les moines les meilleurs. Tantôt il châtie les pères dans leurs enfants, fait mourir en pleine jeunesse Hugues, fils aîné du roi Robert, rebelle à l'Église, Eudes II, comte de Blois, petit-fils de ce Thibaut le Tricheur, qui avait attiré dans un abominable guet-apens Guillaume, duc de Rouen. Le Dieu de Glaber poursuit jusqu'à la troisième et la quatrième génération le crime des aïeux, il fait même payer très cher aux sujets les dettes de leurs maîtres; la guerre implacable, éternelle, les campagnes brûlées, les villes massacrées, l'invasion des Barbares féroces, Hongrois, Sarrasins ou Normands qui démolissent

les églises et poussent devant leurs chevaux, pêle-mêle, le bétail des vaincus et la foule des prisonniers, telle est la rançon qu'il exige pour les péchés mortels des princes. Rainard, comte de Sens, était passé au judaïsme et avait pris le titre de roi des Juifs. Le roi s'empara de Sens en 1016, et ses gens, après avoir égorgé la majorité des habitants, mirent le feu à la pauvre ville : « Ce fut un désastre énorme, dit Glaber, mais les scélérats l'avaient bien mérité, *pro merentibus flagitiis* ».

Le « Père qui est aux cieux » ne ménage pas, d'ailleurs, à ses enfants les avertissements et les menaces. Il emploie la nature, les phénomènes inattendus de la terre, les signes des astres, comme présages de sa colère. Tous les fléaux qui affligèrent la France sous le règne de Robert « ont été annoncés avec certitude par les éléments ». Le Vésuve vomit du soufre et lance des pierres à plus de trois milles, et l'incendie ravage tout aussitôt les villes d'Italie et de France, s'attaque même à Saint-Pierre de Rome. Une comète qui s'évanouit à chaque aurore « au premier chant du coq » précède de quelques jours l'incendie de l'église du Mont-Saint-Michel. Le 29 juin 1033, le soleil s'éclipsa et devint couleur de safran : « Les hommes, en se regardant les uns les autres, se voyaient pâles comme des morts;

tous les objets en plein air prirent une teinte livide. La stupeur remplit alors tous les cœurs : on s'attendait à quelque catastrophe générale de l'humanité. » Le même jour, en effet, à Rome, les barons romains tentaient d'assassiner le pape à Saint-Pierre. Six années plus tard, nouvelle éclipse, et mort de l'empereur Conrad le Salique. En 1046, le 8 novembre, éclipse de lune qui « paraît couverte de sang noir », et, le même mois, chute d'un bolide lumineux : quelque temps après, guerre entre le roi Henri et les fils du comte de Bois. Un soir, Widon, archevêque de Reims, qui était moins bon astronome que son prédécesseur Gerbert, aperçut une étoile très brillante, qui s'agitait violemment de haut en bas, prête à se détacher du ciel et à écraser la terre. « Tous ces prodiges, conclut notre historien, tendaient à ramener les hommes à une vie meilleure par la voie de la pénitence. »

Mais le soleil, la lune et les étoiles ne sont qu'un médiocre épouvantail dont la vanité se montre au bout de quelques heures. La peste et la famine, voilà les vrais archanges que Dieu charge du soin de servir dignement sa colère. Le moine de l'an 1000 les a vus fondre plus d'une fois, semant la mort sur les cités et les campagnes. En 994, le mal des ardents brûle les membres et les détache du corps; en une seule nuit,

il a dévoré le malade. Le même fléau reparaît un demi-siècle plus tard, frappant sur les grands comme sur le petit monde; « bien des gens restèrent mutilés pour l'exemple des générations à venir ». Vers la fin du x^e^ siècle, la famine sévit cinq ans sur l'Europe centrale : on mange les bêtes immondes et les reptiles, on touche même à la chair des morts. Vers 1033, c'est une calamité inouïe : les peuples meurent de faim en Orient, en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre. Durant trois années, la pluie tombe avec une abondance si continue qu'il n'est plus possible de semer ou de moissonner. Au temps de la récolte, on ne trouve sur les sillons que l'ivraie et les herbes des marécages. Une mesure de blé, jetée en terre, rapporte à peine une poignée de grains : « C'était, dit Raoul, le châtiment de l'insolence des hommes. Les riches et les bourgeois, affamés, pâlirent comme les pauvres et la violence des grands céda devant la misère commune. » Quand on eut mangé les bêtes et les oiseaux, les herbes des ruisseaux, les racines des arbres, l'argile mêlée au son, on s'en prit aux cadavres, « mais tout était vain, car il n'est d'autre refuge contre la vengeance de Dieu que Dieu même ». Le voyageur était assailli sur le chemin par des cannibales; les misérables qui fuyaient leur province, s'ils demandaient un abri dans quelque

masure isolée, étaient assassinés la nuit par leurs hôtes. Des enfants furent attirés dans les bois par l'offre d'un fruit ou d'un œuf et dévorés. Un homme apporta au marché de Tournon de la chair humaine cuite et préparée comme de la viande de pourceau. Il fut arrêté, garrotté et brûlé. « Un autre alla dérober pendant la nuit cette chair qu'on avait enfouie; il la mangea et fut brûlé. » Dans la forêt de Mâcon, près d'une église dédiée à saint Jean, perdue au fond des halliers, un assassin avait construit une cabane où il égorgeait les passants et les pèlerins. Un jour, un voyageur, accompagné de sa femme, entre dans la cabane pour s'y reposer; il aperçoit dans un coin des têtes d'hommes, de femmes et d'enfants. Il se lève pour fuir, mais l'hôte l'arrête et prétend le garder. La crainte de la mort double les forces du malencontreux visiteur, il se sauve avec sa femme et dénonce la découverte au comte et au peuple. On envoie des soldats à l'hôtellerie sanglante : ils y comptent quarante-huit têtes humaines. L'assassin est traîné à la ville, attaché à une poutre de grenier et brûlé vif. Glaber a vu l'endroit et les cendres de la maison qui servit de bûcher.

Les affamés mouraient en poussant un cri très faible, « comme la plainte d'un oiseau qui expire ». On enterrait dans les carrefours des

villes, dans les fossés des champs ; puis, les morts devenant trop nombreux, on abandonna les cadavres par monceaux ; alors des bandes de loups accoururent pour s'en repaître. Quelques bons chrétiens se dévouèrent, et creusèrent des charniers, où l'on jeta les corps au hasard, nus, sans prières. Le long des routes, au bord des champs couverts de ronces, les émigrants tombaient seuls et expiraient. Les églises donnèrent leurs trésors et leurs vases sacrés pour soulager les pauvres. Mais souvent la première bouchée de pain ou même l'effort nécessaire pour la porter à la bouche était mortel : les infortunés rendaient le souffle entre les bras des abbés ou des évêques qui avaient tenté de les ranimer. Enfin, Dieu eut pitié : le soleil reparut au ciel et la nature se montra maternelle. Les évêques et les grands ouvrirent des conciles dans toutes les provinces de France, et, tandis que le blé fleurissait sur les sillons, de longues processions de fidèles ou de pénitents suivirent à travers le royaume les reliques des saints. L'Église rétablit la discipline chrétienne, multiplia les privilèges de l'asile, pourvut à la bonne police des villes, consacra la trêve de Dieu, rapprocha pour quelques jours dans la charité les cœurs éprouvés par de communes souffrances. A la vue des guérisons miraculeuses accomplies dans les monastères, les évêques

levaient leurs bâtons vers le ciel et criaient aux foules prosternées sur les reliquaires le mot qui renferme toute consolation et toute espérance : « Paix! paix! paix! » Le moyen âge a poussé bien des fois ce cri, comme un appel de naufragé dans la nuit, comme une protestation contre la violence de ses maîtres. Ce jour-là, c'était une parole d'allégresse, « le signe, dit Glaber, de l'alliance éternelle que le monde venait de contracter avec Dieu ».

IV

Alliance d'un jour, alliance d'une heure : le monde à peine converti oublia les vœux formés dans l'angoisse de la famine. Les grands, comtes, évêques, abbés, revinrent à leur avarice, à la vie de rapines; les bourgeois et les petits, gâtés par l'exemple des seigneurs, se jetèrent dans les pires excès. « Jamais on n'entendit parler d'autant d'incestes, d'adultères, d'unions illicites, d'une telle émulation pour le crime. » L'Église elle-même prit à tâche de justifier le mot du prophète : « Alors le prêtre sera comme le peuple ». Satan rentrait sur la scène et reprenait le premier rôle; Dieu, impuissant, semblait abdiquer. Jamais,

d'ailleurs, dans le *mystère* historique de Glaber, l'infernal personnage ne consent à désarmer. Quand la tempête des colères divines s'est apaisée, il reparaît toujours, à peine atteint par l'orage, ironique et très calme. Par l'hérésie et la simonie, ses deux œuvres de prédilection, il continue opiniâtrément de miner l'édifice entier du christianisme.

L'hérésie, la prédication d'une religion de mensonge, déconcertait les contemporains du chroniqueur d'une façon extraordinaire. Voilà des moines dont la raison est inerte, qui assistent à la révolte renaissante de la raison contre la foi et la discipline traditionnelles. Les hérésiarques des premiers siècles avaient paru dans un temps où la vie rationnelle était encore très puissante; ils s'étaient trouvés en face des Pères platoniciens, qu'aucune subtilité de la vieille dialectique ne pouvait embarrasser : l'Église avait longuement lutté contre Arius par le raisonnement; elle avait su garder, aux heures les plus difficiles de la bataille, une superbe sérénité. Plus tard, à l'époque d'Abélard, de Bérenger de Tours, d'Amaury, des Albigeois et des averroïstes, l'Église opposera tranquillement ses docteurs aux dissidents du christianisme; et les docteurs, saint Thomas comme saint Bernard, s'appuieront avec une inébranlable confiance à l'École œcuménique de

Paris, trésor et arsenal des bonnes doctrines. Enfin quelques grands papes, à partir de Grégoire VII, auront repris d'une main souveraine le gouvernement doctrinal de la chrétienté, et le sanctuaire, défendu par l'évêque de Rome et les scolastiques, ne connaîtra plus que de légères alarmes, jusqu'aux jours révolutionnaires de la réforme allemande. Mais les hommes de l'an 1000 n'avaient, pour se rassurer contre les faux prophètes, ni les Pères, ni les docteurs, ni une papauté auguste, ni l'art de la dialectique, ni la science de l'exégèse. Dans une doctrine nouvelle, ils ne savaient démêler ni les origines philosophiques, ni la tradition historique, ni le sens politique. Elles leur paraissaient toutes égales en perversité; une violation de la discipline religieuse leur semblait aussi damnable que la négation de la Trinité ou de la création. N'avait-on pas, au IX^e^ siècle, arraché à son sépulcre et jugé, selon une procédure effroyable, le pape Formose, la chape sur les épaules et la mitre au front? Or, Formose, étant évêque, avait simplement manqué à certaines règles d'obéissance hiérarchique. On retira de sa main glacée l'anneau pontifical, et, sous les yeux des prêtres et du peuple, on le jeta au Tibre, lui qui, chef de l'Église, avait cependant condamné Photius. Qu'un illuminé, Leutardus, à qui le diable s'est révélé dans le bourdonnement

d'un essaim d'abeilles, prêche aux paysans de sa province que les prophètes se sont parfois trompés et qu'il est bon de ne plus payer la dîme féodale, Glaber le dénonce à la chrétienté côte à côte avec Vilgardus, l'humaniste de Ravenne. D'ailleurs, l'évangile de Leutardus, où se cachait un vague instinct de jacquerie, n'alla pas bien loin. Le pauvre homme, excommunié par son évêque, se jeta dans un puits.

Une hérésie beaucoup plus grave éclata dans la cathédrale d'Orléans en 1022. « Une femme possédée par le diable, *diabolo plena*, l'avait apportée d'Italie en France. » Elle fut acceptée par plusieurs chanoines de Sainte-Croix, qui la propagèrent dans la ville et les environs. Le chroniqueur ne nous donne point d'informations claires sur cette doctrine. Il est peu probable que le catharisme pur, celui des futurs Albigeois, dont les premières chapelles ne se montrent en Lombardie que vers 1035, ait pu passer de la péninsule dans la France centrale dès le commencement du XI^e^ siècle. Des germes flottants du vieux manichéisme asiatique, toujours vivaces, recueillis alors par quelques consciences inquiètes, ont dû se développer çà et là, d'une façon spontanée : il y avait de ces cathares autochtones en Champagne, antérieurement même à l'an 1000, et la profession de foi de Gerbert, pour son intronisa-

tion au siège de Reims, vise certainement la plus originale de ces doctrines manichéennes, l'éternité du principe du mal, le diable coéternel à Dieu. Les clercs d'Orléans rejetaient, selon Raoul, la trinité des personnes dans l'unité de Dieu, ils professaient l'éternité du monde. Les actes des conciles d'Orléans et d'Arras, et les *Miracles de saint Benoît* nous en apprennent plus long : le baptême, l'Eucharistie, la sainte Vierge, le culte des saints, la hiérarchie sacerdotale, la liturgie, l'encens et les cloches, aucune croyance, aucune pratique chrétienne n'était épargnée. C'était une théorie toute négative, plus semblable peut-être à l'hérésie vaudoise qu'au catharisme même, rationaliste plutôt encore que théologique. Deux lignes de Glaber me paraissent ici fort curieuses : « Ils proclamèrent, par leurs détestables aboiements de chiens, l'hérésie d'Épicure; ils ne croyaient plus à la punition des crimes, à la récompense éternelle des œuvres de piété ». Si l'épicurisme vint du dehors à ces chanoines d'Orléans, dans les replis d'un manteau de femme, ce fut certainement d'Italie. La secte, recrutée parmi les lettrés, les incrédules, les partisans de l'Empire, les ennemis du pape, est signalée sans cesse au cours du moyen âge italien; Florence en était la métropole. Au temps des grandes luttes entre guelfes et gibelins, sous les Hohenstauffen

et jusqu'à Boniface VIII, l'épicurisme fut une doctrine militante, accident que n'avait point prévu Épicure ; les Farinata et les Cavalcanti bataillaient contre l'Église en se moquant de l'enfer, en poussant même, s'il faut en croire Benvenuto d'Imola, jusqu'à l'athéisme extrême. Épicuriens ou manichéens, les hérétiques d'Orléans provoquèrent un horrible scandale. Un ancien confesseur du roi, Étienne, des femmes, des nonnes, embrassaient la nouvelle religion. Le peuple grondait sourdement et inventait sur les dissidents les calomnies abominables imaginées jadis par les païens contre les premiers chrétiens. Robert et la reine Constance vinrent en personne à Orléans présider au concile épiscopal chargé de juger les apostats. La séance dura neuf heures, dans la cathédrale. Aucun des inculpés ne renia sa foi. Comme l'émeute marchait sur Sainte-Croix, la reine vint se placer devant le portail, afin de contenir la foule. Lorsque les clercs, dégradés de la dignité ecclésiastique, sortirent de l'église, Constance frappa Étienne de son bâton et lui creva un œil. La répression de l'hérésie fut atroce. Le jour des Innocents, quatorze personnes, prêtres et laïques, furent brûlées à une des portes d'Orléans. Ce fut le premier bûcher français, et l'honneur en revient à Robert le Pieux. Le même jour, un ancien chantre de Sainte-Croix, Théodat, mort depuis

trois ans, et qui passait pour un saint, fut déterré par l'ordre de l'évêque et jeté à la voirie. Glaber prétend que, du milieu des flammes, les condamnés crièrent pitié, abjurèrent « les artifices du démon » et confessèrent leur erreur. Mais il était trop tard, et le chroniqueur n'a que du dédain pour cette contrition *in extremis*. « Le châtiment de ces insensés, dit-il, fit briller avec plus d'éclat que jamais, dans le monde, la vénérable foi catholique. »

Brûler des chanoines et des bourgeois, l'œuvre était facile. On y revint souvent, car le moyen âge crut qu'à force d'allumer des brasiers sous les pieds des hérétiques, il réduirait en cendres Satan lui-même. Cet espoir fut cruellement déçu. Le tentateur pénètre, à l'heure où nous sommes, dans l'Église comme en une ville prise d'assaut. Glaber a vécu aux plus mauvais jours de la chrétienté latine. L'admirable accord entre les évêques et le pontife romain, qui avait rendu l'Église si forte aux époques barbares, est de tous côtés rompu. L'épiscopat des Gaules se lève tout entier contre Jean XVIII, qui, après avoir absous à prix d'or un brigand, Foulques d'Anjou, lui a permis d'édifier la basilique de Loche et de faire, à l'aide d'un monceau de pierres, sa paix avec Dieu. L'archevêque de Tours, à qui Foulques avait volé ses terres et ses serfs, refusa de consacrer l'église

tant que le comte n'aurait pas rendu le fruit de ses rapines; tous les prélats s'unirent à leur confrère « pour détester l'impudence de l'homme qui, maître du siège apostolique, violait ainsi les canons des saints apôtres ». Malheureusement, de leur côté, les évêques pratiquent une simonie insolente. Le mal est si général et si profond, aux environs de l'an 1000, que Raoul compose une homélie en forme « contre les prélats coupables de gains illicites ». Il dénonce la complicité des princes dans le choix des chefs de l'Église, montre tous les degrés de la hiérarchie atteints par l'orgueil et l'avarice, et le peuple, perverti par ses pasteurs, plus enfoncé que jamais dans la fange des péchés capitaux. Quant aux moines, s'ils laissent la règle se relâcher, la faute n'en est-elle pas aux abbés qui, les premiers, ont trahi la règle? Les vendeurs de choses saintes ne se tiennent plus sous les portiques du temple, mais près du tabernacle, et changent en comptoir d'usurier l'autel du Dieu vivant. La France, l'Allemagne, l'Italie gémissent sous un épiscopat indigne. L'empereur Henri III, s'emparant du rôle que la papauté déserte, convoque les évêques de l'empire, menace les simoniaques de la déposition et rappelle à tous la parole évangélique : « Rendez gratuitement ce que vous avez reçu pour rien ». A Lyon, l'archevêque étant mort, son neveu, l'évêque

d'Aoste, s'empare du siège vacant, qu'il déshonore tout aussitôt par sa conduite; les soldats de l'empereur le chassent de son église comme un voleur de grands chemins. Et déjà un comte de la région avait intronisé archevêque de Lyon son tout jeune fils, *puerulum*; la ville se soulève et chasse de la métropole des Gaules ce prélat ridicule. Le pape, alors, nomme l'abbé de Cluny; mais l'abbé, par humilité, refuse de prendre possession du diocèse. Enfin le roi Henri, plus heureux, met la main sur un archidiacre de Langres, un saint homme, qui accepte la crosse et l'anneau et rend la paix au troupeau effaré par les aventures de ses pasteurs.

Mais à Rome, alors, au tombeau des apôtres et dans le siège de Grégoire le Grand, reparaît dix fois en un siècle, revêtu d'un pontificat sacrilège, le magicien Simon. Certes, bien des souvenirs sinistres hantaient toujours les ruines mal famées de la vieille ville. Le petit peuple n'avait point oublié Néron; et les clercs lettrés parlaient encore de Caligula, d'Héliogabale et de Domitien. La mémoire des premiers papes de Tusculum, imposés par les comtes du Latium, au x^e^ siècle, n'était point éteinte. On se rappelait Jean XII, pape à dix-huit ans, qui avait mis son harem au Latran, buvait aux dieux païens, consacrait un diacre dans une écurie; chassé par Otton I^er^, il

s'était caché dans les bois, « comme une bête fauve », dit la *Chronique* de Farfa. L'empereur parti, il était revenu et avait chassé son successeur, Léon VIII; il avait fait couper aux cardinaux et aux évêques du parti impérial la langue, le nez et les mains; une nuit qu'il courait les aventures dans la campagne, le diable le frappa d'un tel coup au front, qu'il en mourut. Dès lors, durant trente années, les papes de race romaine, les papes allemands, les antipapes s'étaient poursuivis et foudroyés les uns les autres, emportés par le vertige d'un tourbillon infernal. Benoît VI, renversé par Crescentius, fils de Théodora, avait été étranglé dans les caves du Saint-Ange; Boniface VII, après quarante jours de règne, s'était enfui à Constantinople avec le trésor de l'Église, puis il était rentré à Rome et avait fait mourir de faim Jean XIV. Quelques mois plus tard, on l'empoisonnait et la populace traînait son cadavre à travers les rues jusqu'au pied de la statue de Marc-Aurèle. Jean Crescentius détrôna le pape allemand Grégoire V et créa un antipape, Jean XVI; mais le tribun, vaincu par Otton III, avait été décapité, puis pendu par un pied au Monte-Mario. Son faux pape, arrêté dans une tour perdue au fond de la campagne, avait eu les yeux et la langue arrachés, puis on le jeta dans un monastère. C'est le premier des papes mentionnés par Glaber, sans

émotion religieuse ni pitié. Alors, Silvestre II parut, à l'heure solennelle de l'an 1000, dans la métropole tragique. Après lui, et quand les grands empereurs saxons eurent disparu, les seigneurs de Tusculum rétablirent leur primauté sur Rome et firent de nouveau de l'Église universelle leur fief de famille. Après Benoît VIII, pape énergique et réformateur, ils choisirent le frère de ce dernier, Romanus, « qui acheta à prix d'or, dit Glaber, l'épiscopat de Benoît et se fit consacrer prêtre, évêque et pape, sous le nom de Jean XIX ». Dès les premiers jours de son règne, Jean se laissa entraîner, par les présents de l'empereur byzantin, à la plus étonnante folie où puisse tomber un pape romain, la reconnaissance du patriarche de Constantinople comme pape de l'Orient. « Le proverbe a bien raison, dit notre chroniqueur, un poignard d'or perce un mur de fer. L'avarice, reine du monde, avait alors placé à Rome son lit. » Les prélats italiens et l'ordre de Cluny éclairèrent à temps la conscience de Jean XIX, dont le pontificat s'acheva sans trop de secousses, sauf, toutefois, le massacre traditionnel des Allemands par les Romains autour de Saint-Jean de Latran, le jour du couronnement de Conrad le Salique. En 1033, enfin, l'année de la grande famine, les comtes de Tusculum portèrent sur la chaire apostolique le neveu de

Benoît VIII et de Jean XIX, Benoît IX, un enfant de douze ans, et l'Europe chrétienne crut que les temps prédits par le visionnaire de Patmos commençaient et que l'Antéchrist venait de coiffer la tiare.

« Il ne fit que piller et que tuer », a écrit de lui l'un de ses successeurs, le grave Victor III. Quand il atteignit sa seizième année, le scandale de sa vie sembla si affreux que les capitaines de Rome jurèrent de l'étrangler à l'autel, au moment où il tiendrait Dieu dans ses mains impures. Mais l'éclipse de soleil rapportée par Glaber le sauva; les conjurés, épouvantés, n'osèrent toucher au pape. Benoît s'enfuit à Crémone, près de l'empereur Conrad. Henri III le rétablit en 1038. Pendant six nouvelles années, il régna au Latran à la façon d'un sultan asiatique; il faillit même un jour abdiquer, pour épouser la fille d'un baron romain. Le peuple se souleva le 7 janvier 1044, le chassa de Rome et prit pour pape l'évêque de Sabine, Silvestre III. On crut trouver alors, dans l'oratoire de Benoît IX, les livres magiques qui lui servaient pour l'évocation du diable ou la séduction des femmes. Mais Silvestre ne dura que quarante-neuf jours. Benoît, à la tête d'une troupe de brigands, rentra au palais apostolique et commença son troisième règne, qui fut d'une année. Il abdiqua alors, par contrat signé avec son suc-

cesseur, Grégoire VI, qui lui assurait, comme prix de la papauté, le denier de Saint-Pierre des Anglais. Grégoire était un riche curé d'une paroisse de Rome et passait pour simple d'esprit. Ce prêtre obscur, devenu par simonie le maître de l'Église, sut lire dans l'âme d'un moine qu'il s'attacha en qualité de chapelain, Hildebrand, et jamais, dans la suite, Grégoire VII ne parla de lui qu'avec respect.

Cependant, la chrétienté avait trois papes à la fois, car Benoît IX était toujours reconnu par le parti féodal, et Silvestre III pontifiait dans un château fort des monts de la Sabine. L'empereur fit déposer et cloîtrer du même coup, par un concile, Grégoire et Silvestre, et nomma un Allemand encore, l'évêque de Bamberg, Clément II. Clément, consacré dans la nuit de Noël 1046, sacra à son tour Henri III, et ce couronnement fut l'une des pompes les plus magnifiques de la Rome médiévale. Le nouveau pape songeait à réformer la discipline, le César germanique couvrait l'Église de son bouclier; la chrétienté se prit à respirer. Mais elle oubliait Benoît IX, qui, de sa tour de Tusculum, couvait Rome du regard. L'empereur repassa les Alpes; le pape impérial fut empoisonné et, pour la quatrième fois, en octobre 1047, le pontife démoniaque monta sur le siège de Saint-Pierre. Il régna encore huit mois et neuf jours et

s'enfuit à l'approche de Boniface, comte de Toscane, dont l'armée apportait un nouveau pape allemand, Damase II. Ce fut sa retraite définitive. Il avait alors vingt-six ans, et l'histoire n'a plus rencontré son nom à partir de ce jour. Les basiliens de Grotta-Ferrata, toujours fidèles au lointain souvenir des tyrans de Tusculum, racontent qu'il s'ensevelit dans une cellule de leur couvent et mourut en odeur de sainteté. A l'appui de cette légende, ils montrent, dans leur cloître, la pierre sous laquelle dort, à l'ombre des buissons de roses, attendant le jour formidable du jugement, celui qui fut le pape Benoît IX.

V

Raoul Glaber, qui vivait certainement encore dans les premiers mois de l'année 1049, a vu se dérouler, jusqu'à la fin du dernier acte, cette tragédie pontificale. Il s'est arrêté deux fois à la personne de Benoît, toujours à propos du fléau de la simonie ecclésiastique. La première fois, il cite en soupirant le mot de l'Écriture : *Malheur à la terre!* (*Væ tibi terræ!*) La seconde, il écrit sur ce pape ces quelques mots : « Il était entré d'une façon malheureuse, il sortit plus malheu-

reusement encore. C'est une chose trop horrible de rapporter l'infamie de sa vie. » Puis il se hâte de mentionner, en trois paroles, Grégoire VI, « un saint homme », et clôt brusquement sa *Chronique* sur l'année 1044. Le pauvre moine, frappé d'une terreur superstitieuse par l'abomination qui s'étale sur la chaire apostolique, n'a pas le courage d'aller plus loin et de rendre à la postérité les dernières scènes de l'infernal *mystère*; il laisse tomber sa plume, s'agenouille éperdu dans la nuit de sa cellule et se demande si l'Église est maudite et si Dieu est mort.

Gerbert, lui aussi, avait souffert des scandales du saint-siège et les avait flétris avec plus d'énergie encore que Glaber. En 984, sous Boniface VII, il s'était mis en route pour Rome, mais avait bientôt rebroussé chemin, et il écrivait à un diacre de la curie pontificale : « Le monde a horreur des mœurs des Romains. En quel état est Rome! Quels hommes sont aujourd'hui les maîtres de l'Église! » La même année, il avait écrit de Bobbio à l'abbé de Saint-Géraud d'Aurillac : « L'Église va périr, l'Église va périr, mon père. C'en est fait de la société humaine. Le sanctuaire de Dieu est envahi. » A chaque instant, dans ses lettres, il montre la tristesse que lui inspire le spectacle de l'histoire. Il a l'âme en deuil, et cependant il ne manifeste jamais le désarroi

moral de Glaber. Les signes du ciel, les violences de la nature ne le troublent point, car il est astronome et physicien : il ne voit le diable ni au pied de son lit, ni derrière le crucifix de son autel, car il est d'une religion trop noble pour partager sa conscienee entre Jésus et Satan. Il est de ces hommes, très rares encore au x^e^ siècle et qui, plus nombreux à partir du xii^e^, ont arraché le moyen âge à l'état d'enfance où il retombait, à la barbarie montante où il s'engouffrait, de ces grands chrétiens dont « la foi cherchait l'intelligence » et la trouva toujours, qui ont soutenu en même temps le christianisme et la civilisation. Il parle souvent de la fortune et de ses caprices méchants. Là où le moine de Saint-Bénigne apercevait soit la fureur de Dieu, soit la malice du démon, le futur Silvestre II ne reconnaît que les accidents imprévus des choses, l'effet désordonné des passions humaines, des épreuves plus fortes que la volonté du sage, auxquelles il convient que le sage s'accommode. Il s'applique à lui-même la maxime de Térence : « Si ce que tu veux ne se peut faire, ne souhaite que le possible ». Il compare sa destinée à un navire que le vent pousse sur une mer orageuse sans qu'aucun port soit en vue; mais il se tient, avec un calme superbe, à la barre de ce navire, et, si affreuse que soit la tempête de son siècle, il sait bien que,

chaque fois qu'il le voudra, il rentrera, pour s'y abriter, dans l'un de ces deux refuges, dont l'espérance le console et vers lesquels il gouverne toujours, Dieu et l'Empire. Si l'Église latine chancelle, si Rome déchire l'Évangile, le cœur de Gerbert en appelle à Dieu des iniquités ou des folies de ses ministres. Il écrit à l'archevêque de Sens, quatre ans avant de monter lui-même au trône pontifical : « On dit qu'à Rome il y a quelqu'un qui justifie ce que vous condamnez et qui condamne ce que vous trouvez juste. Et moi je dis qu'à Dieu seul, et non pas à un homme, il appartient de condamner ce qui semble juste et de justifier ce que l'on regarde comme mauvais... Est-ce que le jugement de l'évêque de Rome est supérieur au jugement de Dieu? Mais le premier évêque romain, prince des apôtres, nous crie : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Et si la papauté est frappée pour un temps de déchéance, ne reste-t-il pas à la chrétienté, pour s'y appuyer, une colonne que Gerbert croit inébranlable, l'Empire? Là est sa religion politique. Il a la foi impériale aussi vive qu'un gibelin de l'époque de Dante. Pour lui, l'Empire est une réalité d'ordre théologique, car César est, au même titre que le successeur de saint Pierre, le diacre de Dieu. Le serment qu'il a prêté jadis à Otton I^{er}, « de divine mémoire », il le confirme

à la fois entre les mains d'Otton II, de l'impératrice Théophano et du jeune Otton III, « car, dit-il, en trois personnes, je n'en comprends qu'une seule, l'Empereur ». Il ne parlerait pas autrement de la Trinité. Au besoin, il affronterait le martyre pour la défense de son dogme. Il rappelle ainsi à Otton III la captivité dans laquelle celui-ci avait été retenu, à la mort d'Otton II, par Henri de Bavière, son compétiteur à l'Empire : « Pendant trois générations, même en face de l'ennemi, j'ai confessé ma foi la plus pure en vous, en votre père, en votre aïeul ; j'ai exposé pour votre salut mon humble personne à la fureur des princes, à la démence des peuples. J'ai affronté les déserts, l'attaque des brigands, la faim et la soif, le froid et la chaleur, toutes les fatigues et toutes les angoisses, préférant la mort à la douleur de voir le fils de César prisonnier et dépouillé de l'Empire. »

C'est par ces notions très simples et très fortes que Gerbert a su résoudre le problème du mal, tel qu'il s'imposa aux hommes de son siècle, la lugubre énigme qui désespéra Glaber et les moines les plus malheureux du moyen âge. Ce sentiment dédaigneux pour la fortune, c'est-à-dire pour les choses extérieures, cette liberté de conscience religieuse, cette constance de la doctrine politique sont qualifiés par lui du nom de

philosophie. Chaque fois qu'il a besoin de reposer ou de fortifier son cœur, il revient à la philosophie, c'est-à-dire à la méditation personnelle, à la lecture des anciens, à l'idéal qui lui est familier, à la raison. En lui, la foi et la sagesse philosophique ne se heurtent jamais, le stoïcien et le lettré n'inquiètent point l'évêque, car il se rattache à la tradition candide des Pères qui conciliaient avec une grâce si aimable le Credo et les droits de la pensée. Il relit sans relâche Boèce, Sénèque et Cicéron et, parfois, rencontre à son insu Épictète qu'il n'a point connu. Il a retrouvé, sans qu'il en coûtât rien à son orthodoxie, la hauteur et la clarté d'âme des maîtres antiques. Il se sent supérieur aux misères du monde et ne doute pas de Dieu. Or la discipline rationnelle, qui habitue l'entendement à rechercher en toutes choses le degré de certitude qu'elles renferment, produit sur les idées fausses un effet merveilleux : elle dissipe comme par un charme les préjugés, les chimères, les terreurs enfantines et les visions, elle est le noble rayon de soleil qui purifie la terre des brouillards de la nuit.

Ce rayon a manqué à Raoul Glaber. Il semble qu'il ait vécu au fond de quelque crypte de cathédrale romane, à la lueur d'une lampe sépulcrale, n'entendant que cris de détresse et que sanglots, l'œil fixé sur un cortège de figures mélancoliques

ou terribles, *ægri somnia*. Le plus triste, c'est que la maladie intellectuelle, l'espèce de fièvre obsidionale dont il a pâti n'est point alors un cas isolé, mais une épidémie. Autour de lui et longtemps encore après lui, une bonne part de la famille chrétienne, moines, clercs et laïques, languissent du même mal, l'inquiétude désordonnée du sentiment religieux. Dans l'impuissance absolue où ils se trouvent de réfléchir raisonnablement sur les mystères du péché, de la nature et de la vie, ils imaginent déjà que le christianisme les trompe, que Dieu décline et n'est plus le maître unique du monde et des âmes. Les manichéens de l'église d'Orléans ont été les témoins d'une foi nouvelle, les premiers apôtres d'un évangile de désespoir, ils étaient arrivés à la crise aiguë, mais le bûcher où ils périrent n'arrêta point la contagion. Durant plus de deux siècles, et dans les régions les plus élégantes de la France, les fidèles du catharisme croiront apaiser le Dieu méchant, le rival de Jésus, par un ascétisme farouche, un culte sans tendresse, une religion sans paradis. Et tandis que l'hérésie albigeoise ravageait au grand jour le Languedoc et la Provence et envahissait l'Italie, sur tous les points de la chrétienté, se multipliaient, comme une franc-maçonnerie occulte, les adorateurs de Satan. On n'attend plus que le démon

paraisse, d'une façon imprévue, à l'heure de son bon plaisir; on l'évoque par des incantations magiques, on lui vend son âme, on lui demande, en échange, le secret de la richesse ou de la beauté, les joies de la science ou de l'amour. Les plus grands papes, Grégoire VII et Innocent III, les pontifes d'Avignon, Innocent VIII lui-même, aux derniers jours du xve siècle, lancent des bulles et des arrêts d'excommunication contre les sectateurs du diable; les évêques poursuivent les sorcières, les nécromanciens, les alchimistes; l'inquisition recherche les clercs qui s'affilient en secret à la religion de l'enfer. A Rome enfin, les vieux souvenirs du paganisme se réveillent, les marbres des dieux morts se raniment et parlent; le diable prêche à ses ouailles par la bouche d'Apollon ou de Mercure. La peinture étonnante de Luca Signorelli au dôme d'Orvieto, l'Antéchrist debout au milieu de ses disciples, exécutée dans la pleine lumière de la Renaissance, n'est point une page d'archéologie apocalyptique. Au temps de Pic de la Mirandole, de Machiavel et d'Érasme, après cinq cents ans, le fléau durait encore, même en Italie, la singulière dépravation mystique qui commence par l'engourdissement de la raison et qu'explique peut-être la psychologie douloureuse que je viens de décrire.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Les vieux tableaux de sainteté montrent parfois, au fond d'une plaine bleuâtre où serpentent de claires rivières, perchée sur la crête d'une montagne d'azur, une ville tout aérienne, bien serrée dans sa ceinture de murailles crénelées, couronnée d'une forêt de tours, de campanilles et de flèches. La montagne est si fort escarpée que l'accès de la ville paraît impossible : il faudrait, pour y pénétrer, descendre droit du ciel, à la façon des anges. Mais la sainte famille assise, dans la lumière blonde du premier plan, parmi les fleurs d'or et de pourpre, les bergers prosternés autour du jeune dieu, les bons pèlerins qui cheminent à travers la prairie, les nobles évêques qui se promènent pontificalement en chapes de velours vermeil et la crosse à la main, dans ce riant désert,

sont très tranquilles à l'égard de la cité perdue sur les hauteurs ; ils semblent dire : « C'est notre petite Jérusalem terrestre, le vestibule visible du Paradis, la maison mystique où les simples de cœur trouvent l'hospitalité ; nous connaissons bien le chemin qui y mène ; nous le reprenons chaque soir, à l'heure où la cloche se réveille en chaque clocher, où la chanson s'endort au fond de chaque nid ».

Sienne, aperçue de loin, debout sur le rocher d'où elle surveille un large horizon de collines boisées, coupées par des ravins profonds, rappelle toujours au souvenir du passant les paysages de Botticelli ou du Pérugin. Au dedans, l'impression n'est pas moins intéressante. La ville du XIV^e^ siècle est demeurée intacte, et l'œuvre néfaste, qui, en quinze ans, a détruit Rome, ne touchera pas Sienne de si tôt. Il n'est pas possible, à moins de tout abattre, d'édifier entre ses murs les triomphantes masures qui s'étalent aujourd'hui sur l'Esquilin, aux jardins de Salluste, à la villa Albani, et coudoient insolemment Saint-Jean de Latran. Sienne est toujours la Commune du moyen âge, moins austère que Florence, plus familière, moins pénétrée par la vie moderne. Les habitants y parlent, avec une bonne humeur constante, l'italien le plus pur de toute la péninsule. Certaines parties de Sienne, la place communale, qui forme

un demi-amphithéâtre disposé pour les courses de chevaux, la cathédrale et ses alentours ont gardé leur physionomie archaïque; on découvre çà et là de petits carrefours ou des recoins tout à fait solitaires, comme dans les villes d'Orient; l'église de Saint-Dominique, qui conserve les fresques fameuses du Sodoma, s'élève à l'extrémité d'une terrasse verdoyante où picorent les poules du voisinage, où les ânes s'ébattent au chaud soleil et d'où l'on contemple, comme d'une acropole, pareilles à des vagues pressées les unes contre les autres, les cimes bleues des collines qui ondulent sur la région étrusque, jusqu'à Pérouse et Orvieto, Volterra et Florence.

Il y a une âme dans le corps charmant de la vieille ville; une mémoire partout présente qui ramène sans cesse les vivants vers des temps très lointains, une vision angélique qui flotte partout dans l'air si doux de Sienne. Sainte Catherine y est toujours reine. Toutes les églises ont quelque rayon de son auréole; la *Libreria* du dôme est toute parée des peintures du Pinturicchio, fraîches et fleuries comme au premier jour, et qui représentent, parmi les œuvres de la vie du pape siennois Pie II, la béatification de la nonne dominicaine. Les petits enfants savent tous à merveille en quelle étroite et montante ruelle se cachent la maison et l'oratoire de « la sainte dame » et, pour

trois sous, y conduisent gentiment l'étranger. Ses petits miracles sont populaires, surtout ceux où le diable se montre ridicule, selon la tradition italienne, et s'enfuit tout déconfit, avec la poêle à frire, pleine de vrai feu infernal, dont il avait voulu la tourmenter. Si Jacques de Voragine avait écrit cent ans plus tard, il eût consacré à Catherine, dans sa *Légende dorée*, une jolie chapelle, près des sept dormants d'Éphèse ou de l'aimable sainte Claire. Mais l'évêque de Gênes, tout occupé de vie surnaturelle et de prodiges, ne démêlait point très clairement la part que les saints avaient eue dans les affaires temporelles de notre pauvre monde. Or, c'est par la politique et la diplomatie que sainte Catherine a été grande dans l'histoire de l'Italie et dans celle de l'Église.

La vie de cette femme a été l'une des pages les plus saisissantes de l'histoire de la papauté. C'est par son génie, en effet, par sa douceur obstinée qu'a été résolue, au XIV^e^ siècle, au temps le plus douloureux du moyen âge italien, l'éternelle question romaine. Et ceci est encore un miracle, le plus surprenant qu'ait accompli sainte Catherine. Dans la tentative où avaient échoué lamentablement les deux grands idéalistes de la péninsule, Dante et Pétrarque, elle seule, la petite nonne toscane, a su réussir.

I

Elle naquit en 1347, le jour de Pâques fleuries. Son père, Jacopo Benincasa, était un modeste bourgeois, de la corporation des teinturiers. Sa mère, Lapa, était fille d'un poète bien oublié, Muzio Piagenti. Catherine eut vingt-quatre frères et sœurs. Autour de son berceau passa la grande calamité du siècle, la peste de 1348, qui emporta à Sienne et dans la campagne voisine quatre-vingt mille personnes. L'enfant grandit au sein d'une famille très pieuse et dans une ville en deuil. A six ans, elle eut sa première vision : elle vit le Christ, revêtu de lumière, accompagné de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jean l'Évangéliste ; le Sauveur éleva sa main droite et la bénit. Ces apparitions se renouvelèrent et l'appel de Dieu sembla si pressant à la jeune fille qu'elle résolut de fuir au désert et d'y vivre, à la manière des ermites légendaires, au fond d'une grotte. Elle prit un pain pour le voyage, car il était certain que, chaque jour, les oiseaux de la montagne lui apporteraient désormais sa nourriture; elle sortit de Sienne, alla aussi loin qu'elle put, et finit par s'arrêter au pied d'un rocher, se croyant au bout du monde, tant elle était lasse de la

route. Le soir, Benincasa ramenait l'enfant de sa thébaïde. Catherine renonça dès lors à la solitude perpétuelle de saint Antoine et de saint Macaire, mais se promit de ne vivre que pour Jésus et de se vouer à la conversion des hérétiques et des pécheurs. Quand elle atteignit sa douzième année, ses parents songèrent à la marier, et l'obligèrent à se parer, afin de séduire les yeux de quelque fiancé. Elle courut à son confesseur, le bienheureux Frà Raimondo, et s'accusa d'une vanité coupable. Le moine indulgent lui répondit qu'une fleur dans les cheveux, ou une ceinture de soie n'étaient point un péché bien grave; mais elle, prenant déjà, en face de son père spirituel, le ton sévère avec lequel elle parlera plus tard aux chefs de l'Église, s'écria : « Seigneur mon Dieu ! quel confesseur j'ai choisi ! le voilà qui ne voit plus mes péchés. » Un autre prêcheur, plus fin que Raimondo, tout en lui parlant des pièges que le diable tend aux âmes candides par l'attrait même de la vie religieuse, lui conseilla, pour l'éprouver, de couper ses cheveux. « Ainsi, disait-il, aucun époux ne demandera plus votre main. » Catherine fit tomber sa chevelure. Elle vit alors en songe les fondateurs des grands ordres monastiques; elle laissa s'éloigner ceux qui imposèrent aux nonnes soumises à leur règle la claustration absolue et l'oubli du monde, saint Jean du Carmel,

saint Benoît, saint François d'Assise; quand parut saint Dominique dans sa robe blanche, tenant son blanc bouquet de lis, elle tendit vers lui les bras, et le terrible moine vint à elle tout souriant et jeta sur les épaules de l'enfant le manteau noir des *mantellate*, les sœurs hospitalières de la Pénitence affiliées aux prêcheurs. Mais la famille de Catherine, qui ne rêvait que de noces célébrées sous le toit des Benincasa, résistait toujours à son vœu. La petite vérole lui fit une visite heureuse et mit fin à cette lutte domestique. « Je mourrai sûrement, dit-elle à sa mère, si je ne deviens l'épouse du Seigneur dans la maison où vous savez qu'il m'attend. » Mais les dominicaines refusèrent d'accueillir la jeune enthousiaste. Elles formaient une sorte de tiers-ordre ou de béguinage, d'obédience très large, et n'acceptaient que des veuves ou des dames mûres, éprouvées par les orages de la vie, qui aspiraient à la paix du port et ne se risqueraient plus aux aventures de la haute mer. Prendre une fille de quinze ans, d'imagination ardente, semblait aux bonnes *mantellate* une nouveauté périlleuse. Par bonheur, Catherine avait perdu sa beauté. Il ne lui restait plus qu'une grâce mélancolique, cette *morbidezza* chère à la peinture italienne, que l'on retrouve bien dans les fresques où le Sodoma l'a représentée. Son confesseur Raimondo dit, en mauvais latin, avec une

ombre d'inconscient regret : « La nature ne lui avait pas donné une figure trop séduisante, *Speciositas naturaliter in ea non inerat excessive* » La confrérie se laissa enfin toucher par tant de larmes et de piété. Un dimanche de l'an 1362, dans le couvent illustré par le séjour de saint Thomas d'Aquin, Catherine reçut l'habit des filles de Saint-Dominique. Dès le premier jour, elle se fixa une discipline personnelle très rigide, ne sortant que pour aller à la messe, n'ouvrant la bouche qu'au tribunal de la pénitence. Mais déjà la conscience d'une haute mission à remplir s'éveillait en elle; les cris de détresse de l'Italie et de l'Église arrivaient jusqu'à sa cellule; elle écrivait, ou plutôt dictait — elle ne sut écrire qu'à l'âge de trente ans, — ces paroles destinées à sa mère : « Dieu m'a élue et mise sur la terre pour porter remède à un grand scandale ».

Elle commença par un scandale de médiocre importance. Sous ses yeux, dans les conseils de la commune comme dans la rue, les citoyens de Sienne se dévoraient. C'était, sur un théâtre plus petit, la même anarchie qu'à Florence. « Ta prévoyance est bien subtile, disait jadis Dante à sa ville, et pourtant ce que tu as filé en octobre ne dure pas jusqu'à la mi-novembre. » A Sienne, les constitutions passaient plus vite que les saisons, elles naissaient et mouraient selon les vicissitudes

de la guerre civile entre gibelins et guelfes d'une part, nobles, bourgeois et petit peuple de l'autre. En 1368, il se trouva que la Seigneurie fut attribuée à quinze personnes, dont huit, tirées de la plèbe, n'avaient jamais touché aux affaires publiques, dont quatre sortaient de l'ancienne Seigneurie des *dodici*, formée de petits bourgeois; les trois autres venaient de la Seigneurie plus vieille encore des *nove*, bourgeois d'une nuance plus aristocratique. Ces *quindici*, sanctionnés par l'empereur Charles IV, prirent le surnom pompeux de *Réformateurs*. Mais ils se gardèrent bien de commencer la réforme par eux-mêmes et de pacifier la ville en mettant d'abord la paix parmi les maîtres de l'État. C'étaient toujours, au gouvernement, les mêmes querelles dont la clameur, au dehors, réveillait l'émeute communale. Catherine entreprit alors de prêcher par lettres les *régents* (*reggitori*) de Sienne. Elle leur écrivait sur le ton un peu larmoyant de la prédication italienne qu'elle a toujours gardé : « Je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-mêmes, j'aime la paix et votre salut autant que je vous aime. L'amour que je vous porte, ainsi qu'à tous les autres citoyens, et la douleur que j'ai de vos façons d'agir et de vos mœurs si peu conformes à la volonté de Dieu, sont mon excuse devant lui et devant vous; j'ai le désir de pleurer sur votre

aveuglement. » Quelques années plus tard, les seigneurs de Sienne s'appelèrent *défenseurs de la cité* ou *défenseurs du peuple et de la commune*. Ces patrons de la ville ne songeaient qu'à la protection de leurs personnes et de leur fortune. Nouveau sermon de Catherine, assez âpre cette fois, où l'égoïsme et même la cruauté de ces tyranneaux sont flagellés d'une main ferme. En ce temps-là, un citoyen, Agnolo di Andrea, ayant offert à quelques amis un repas champêtre, se vit condamner à mort pour n'y avoir invité aucun des *Réformateurs*.

Peu à peu la frêle voix virginale, répétant toujours les mêmes paroles de charité et de justice, alla jusqu'au cœur de quelques-uns de ces magistrats, tels que le podestat Pietro del Monte ou Andrea di Vanni, capitaine du peuple, qui devint le fervent disciple de Catherine, et peignit de sa main une extase de la sainte dans la chapelle des *voûtes* à Saint-Dominique. La méthode de gouvernement qu'elle recommandait aux cités et aux seigneurs était d'une simplicité tout évangélique : « Fondez-vous, disait-elle, sur la pierre vivante, sur le doux Jésus-Christ et mêlez les prières à tous vos actes publics ». Elle répétait de tous côtés le même avis, aux féroces Belforti de Volterra, aux consuls et gonfaloniers de Bologne comme à la Seigneurie de Sienne. Seule, dans

cette Italie sanglante du XIV^e^ siècle, l'*hôtellerie de douleur* que Dante avait maudite cinquante années auparavant, elle poussait, sans se lasser jamais, le même cri d'amour et de miséricorde. Au moment même où la primauté intellectuelle de Pétrarque, la plus grande que le moyen âge ait connue, finissait, sainte Catherine prit, dans la religion d'une chrétienté désorientée, depuis qu'elle avait perdu la présence réelle des papes, un ascendant extraordinaire. Mais, comme alors toute œuvre humaine ou politique relevait de Dieu et que tout pouvoir semblait une délégation donnée par Dieu, la nonne de Saint-Dominique, grâce à son prestige mystique, apparut à son siècle comme le témoin vivant du Père céleste, l'arbitre des peuples, le guide inspiré de l'Italie dans la crise révolutionnaire où se préparait, du haut en bas de la péninsule, un ordre social tout nouveau. Les grands l'écoutaient respectueusement et les petits tendaient vers elle leurs mains suppliantes. Les bourgs du *contado* de Sienne, troublés par les haines séculaires des familles, appelaient Catherine et, sur-le-champ, elle leur apportait la branche d'olivier. Il y avait si longtemps que l'Italie n'avait plus entendu l'écho du Sermon de la Montagne et que personne n'y parlait plus de béatitude à ceux qui pleuraient et souffraient pour la justice ou la liberté! L'apos-

tolat de saint François d'Assise était épuisé. Ceux de ses frères qui s'étaient laissé séduire par l'appel de l'Église temporelle, satisfaits de leurs richesses et de leurs grands couvents, s'étaient assoupis dans l'égoïsme monacal que le fondateur avait cru détruire. Les autres, les indépendants, âmes ardentes, toujours en révolte contre la puissance séculière de Rome, impatientes de tout ordre dogmatique, avaient glissé jusqu'au bord de l'hérésie, et le XIV^e^ siècle vit flamboyer les bûchers de ces doux rêveurs d'une religion idéale, qui osaient encore prêcher le Jésus pauvre et nu de Bethléem, le Dieu des misérables et des opprimés, qui n'avait point possédé même une pierre pour y reposer sa tête.

Un jour, dans les premiers temps de la vocation de Catherine, un jeune noble de Pérouse, Nicolas Tuldo, fut arrêté à Sienne pour avoir conspiré avec quelques amis siennois contre la Seigneurie des Réformateurs. On le condamna à mort. Tuldo, désespéré, se répandit en cris de rage contre ses juges, en imprécations impies contre Dieu qui l'abandonnait. Les prêtres vinrent pour l'exhorter à bien mourir : il les chassa sans les avoir entendus. L'un d'eux lui parla de Catherine, il consentit à la recevoir dans sa prison. « J'ai été visiter celui que vous savez, écrit la jeune fille à son confesseur Frà Raimondo, et ma visite

lui a fait tant de bien qu'il s'est consolé et s'est confessé; il m'a fait promettre, pour l'amour de Dieu, qu'au moment de son supplice je serais avec lui; je l'ai promis et je l'ai fait. Le matin, avant le son de la cloche, j'ai été le retrouver et il en eut une grande joie. Je le conduisis à la messe et il reçut la sainte communion qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Sa volonté s'était soumise et pliée à celle de Dieu; il n'avait plus qu'une crainte, celle de manquer de cœur au moment de mourir; *mais l'infinie bonté de Dieu lui a donné l'illusion du courage* en lui inspirant une si grande tendresse pour la volonté divine, qu'il embrassait celle-ci de tout son pouvoir. Il me disait : « Reste « avec moi et ne me quitte point et ainsi je me « trouverai bien et mourrai content »; et sa tête reposait sur ma poitrine. Et moi, je ressentais alors une jubilation *et la bonne odeur de son martyre*, et j'aspirais aussi à répandre mon sang pour le cher époux Jésus. Et, comme je voyais qu'il avait encore peur de la mort, je lui dis : « Cou- « rage, mon doux frère, tu seras tout à l'heure aux « noces éternelles, tout baigné du sang du Fils de « Dieu, avec le nom de Jésus sur les lèvres; garde- « toi bien de l'oublier. Moi, je serai près de toi sur « l'échafaud. » Alors, mon Père, son cœur perdit toute crainte, il se réjouissait, il éclatait en transports, et disait : « D'où me vient tant de grâce,

« que la douce amie de mon âme m'attende au lieu « du supplice? » Il appelait saint l'échafaud et disait : « J'y marcherai joyeux et fort et le temps « me paraîtra long jusqu'à ce moment, en pen- « sant que vous y serez avec moi ». Je fus donc à l'attendre; mais, avant qu'il arrivât, je m'age- nouillai et mis la tête sur le billot, en priant Marie de faire à Tuldo la grâce d'une lumière et d'une paix dans le cœur à l'instant de la mort. Il y avait une grande foule de peuple, *mais je ne voyais personne*. Il arriva, doux comme un agneau, et, à ma vue, il se prit à sourire, et voulut que je lui fisse le signe de la croix. Il le reçut et je lui dis : « Allons aux noces, mon frère, « tu vas entrer dans l'éternité! » Il s'agenouilla avec grande mansuétude, et je lui appuyai la main sur la tête, et m'inclinai vers lui et lui rappelai le sang de l'Agneau. Et sa bouche murmurait Jésus! et Catherine! et, parlant ainsi, il reçut le coup entre mes mains. J'avais fixé mes yeux sur la bonté de Dieu et je disais : « *Je le veux!* »

L'héroïque jeune fille eut sa récompense : elle vit, en extase, l'âme de Tuldo, toute rayonnante, qui entrait au Paradis.

II

Cependant Catherine se tournait vers la grande martyre de ce siècle : l'Église chrétienne et, comme elle avait fait pour l'enfant de Pérouse, elle l'assistait en ses mortelles angoisses et la serrait amoureusement contre son cœur. Elle s'était réjouie du retour d'Urbain V à Rome. Mais ce pape français, grave bénédictin et docte jurisconsulte, s'était vite lassé de sa nouvelle résidence. C'est pour lui que furent écrites ces paroles saisissantes, imitées des faux Actes de Saint-Pierre : le roi de France dit au pape : « *Domine, quo vadis?* — *Romam*, répond le pape. — *Iterum crucifigi* », réplique le roi. Jadis, à Milan, Innocent VI l'ayant envoyé à Barnabò Visconti, l'ennemi des papes, le tyran lui avait rendu la lettre pontificale avec ces mots : « Abbé, avale cette lettre, ou tu es mort ». La lettre avait été avalée, mais Urbain V n'avait jamais dès lors regardé les Italiens comme ses bons amis. Effrayé par la violence des factions, harcelé par les prières de ses cardinaux français qui regrettaient leurs palais d'Avignon, il était retourné, au bout de trois ans, à son exil de Provence, malgré les prophéties de sainte Brigitte et les remontrances des députés

de Rome qui le rejoignirent à Montefiascone et qu'il renvoya spirituellement en disant : « Soyez les bienvenus, mes enfants ; le Saint-Esprit m'avait conduit à Rome, le Saint-Esprit m'en fait sortir pour l'honneur de l'Église ».

Cette fuite du pontife aggravait la question ecclésiastique. Au commencement du siècle, le transfert du Saint-Siège, par la volonté puissante de Philippe le Bel, après les violences du règne de Boniface VIII, avait pu paraître une retraite prudente sous le manteau du roi de France. Mais on avait espéré que cette absence serait courte. Maintenant, en revenant à la France désolée par la guerre anglaise, pillée et brûlée par les grandes Compagnies, Urbain semblait renoncer pour toujours à l'Italie et abdiquer, par un acte de désespoir, au nom de l'Église, le siège séculaire de Rome. Certes, les Italiens avaient tout fait, depuis longtemps, pour rendre la maison de saint Pierre inhabitable aux papes. De Charlemagne à Boniface VIII, on ne trouverait pas dix pontifes qui n'aient été persécutés, outragés par le peuple romain ou les nobles, chassés, rappelés, chassés de nouveau, parfois à coups de pierres, sans cesse humiliés par le Capitole, toujours effarés et tremblants en face de ces barons dont les tours se dressaient comme une forêt sur la ville et allaient, à travers le désert de la cam-

pagne, des murs de Rome aux monts de la Sabine et à la mer. La papauté fit son exode, et l'Italie, Dante le premier, cria à l'apostasie. Dans le puits où il plonge les simoniaques, la tête en bas, Dante a marqué la place de Clément V, par-dessus Boniface VIII et Nicolas III. On n'imagine point avec quelle impatience les Italiens souffrirent l'Église d'Avignon. Ils rendirent odieux ou ridicules des pontifes qui comptent parmi les meilleurs, les plus savants et les humains du moyen âge. Ils apprirent avec joie d'un nécromant que Clément V brûlait au fin fond de l'enfer. Ils ne voulurent point reconnaître en Jean XXII le restaurateur des études dans les grandes écoles de l'Occident et jusque dans les collèges latins de l'Arménie. Ils prêtèrent au modeste Benoît XII cette parole, le jour de son élection : *Avete eletto un asino;* puis, ils inventèrent pour lui le proverbe : *Bibere papaliter,* boire en vrai pape. Eux qui avaient donné à l'Église Boniface VIII et tant de papes étrangers à l'esprit de l'Évangile, ils accusèrent Clément VI d'être *poco religioso,* oubliant la charité du pontife français, au cours de la peste noire d'Avignon, et le courage qu'il avait eu d'arracher les juifs aux cruautés de l'inquisition, « les povres juifs, dit Froissart, ars et escacés (chassés) par tout le monde, excepté en la terre de l'Église,

dessous les clés du pape ». Pétrarque se moqua fort agréablement d'Innocent VI, de qui il recevait, sans se plaindre, des bénéfices et des canonicats; à l'entendre, ce pape prenait Virgile pour un magicien et son ami Pétrarque lui-même pour un sorcier. Ces accès de dépit, ces malices d'enfants gâtés étaient, au fond, inoffensives. L'Italie, qui avait laissé s'implanter chez elle, sans les prendre fort au sérieux, toutes les grandes hérésies du moyen âge, Rome, qui avait fait bon visage à tant d'antipapes impériaux, sans déserter un seul jour la tradition apostolique, ne songeaient guère, antérieurement à Urbain V, à rompre par un schisme l'unité de l'Église. Mais le *gran rifiuto* d'Urbain créait une situation toute nouvelle et menaçante. Si Grégoire XI n'était revenu mourir au Vatican, on peut croire que le schisme se serait produit du vivant même de ce pape. Or, à ce moment, une rupture, du fait de l'Italie, était autrement désastreuse pour la chrétienté qu'elle ne le fut plus tard, à partir d'Urbain VI, par le long divorce des nations latines séparées de Rome, par le Schisme d'Occident.

L'Église d'Avignon, bien qu'elle eût été toujours en possession du pape légitime, perdait peu à peu le caractère œcuménique et catholique. Elle n'était plus que l'Église nationale de

France. « Le roi, écrit un franciscain du temps d'Urbain V, résista tant qu'il put au retour du pape à Rome, car il avait toujours conduit à son gré les derniers pontifes, les cardinaux étant alors de sa famille ou ses amis. » Cette Église française, vassale du roi, suzeraine des autres Églises, inquiétante pour celles-ci aux jours de fortune ascendante du roi, était, à cette heure même du siècle, dans la misère de la guerre de Cent ans, débile et dépourvue d'autorité doctrinale. Le pape romain, lui du moins, en tous ses exils, toutes ses détresses, l'évêque universel qu'une bande de brigands arrachait, ainsi qu'il advint à Grégoire VII et à Gélase II, le calice à la main, de l'autel de sa basilique, portait toujours avec soi le prestige de son siège antique, la ville que Dieu avait sacrée du sang des martyrs reine éternelle du genre humain. L'Église française eût très vite déconcerté la chrétienté tout entière par ses hautes qualités religieuses comme par ses infirmités intellectuelles; elle avait une droiture d'âme véritable, la vénération du dogme écrit, le goût de la pureté morale; mais elle était bien scolastique, pédante, enchaînée aux textes, un peu sèche de cœur, affiliée de trop près à l'Université de Paris, gâtant l'analyse des choses délicates de la conscience par la médiocrité de vues de

nos anciens juristes, généralement mal disposée à l'égard de l'imagination mystique, et préférant, pour la discipline de la foi, le syllogisme à l'extase. Il avait fallu autrefois toute la souplesse politique de l'Église romaine pour maintenir tant bien que mal les différentes familles de la chrétienté sous une seule houlette, sans parler de l'art merveilleux que Rome déployait, depuis un siècle et demi, dans l'éducation des fidèles chiens de berger, prêcheurs ou mineurs, dont le caractère et la vigilance variaient selon la région où paissaient leurs brebis. Le pasteur d'Avignon eût vu le troupeau du Seigneur fuir vers tous les côtés de l'horizon. L'Église allemande avait trop souvent suivi les antipapes pour ne point s'empresser d'obéir à un pape impérial. L'Église espagnole, ignorante, fanatique, toujours dans la fièvre de la croisade arabe, eût jugé bien insipide le christianisme tempéré de Gerson et du cloître Saint-Victor; elle a montré d'ailleurs, par son antipape Pierre de Luna, Benoît XIII, au cours du grand Schisme, de quelle âpreté d'obstination elle était capable, une fois lancée dans la révolte religieuse. Benoît, excommunié tour à tour par Grégoire XII, Boniface IX, Alexandre V, Jean XXIII, Martin V, renié par la France et l'Empire, ne possédant plus qu'un rocher et une tour en mer, sur les

côtes de Valence, excommunia pendant quinze ans toutes les Églises et tous les rois, et, à son lit de mort, fit jurer à ses trois cardinaux espagnols qu'ils se réuniraient en conclave pour lui élire un successeur. Quant à l'Église italienne, c'est en elle qu'eût été, pour l'unité même de la foi, le plus grave péril. Une secousse si violente, l'Italie jetée hors de la voie traditionnelle, entraînée par des antipapes à tous les excès de la passion religieuse, c'était le retour à la crise révolutionnaire du XIII^e^ siècle, que les papes réguliers avaient eu tant de peine à maîtriser. Le grand jour prévu par Joachim, abbé de Flore, vers l'an 1200, attendu par Jean de Parme et les franciscains ardents sous Innocent IV, chanté par Frà Jacopone sous Boniface VIII, célébré dans les cachots de l'inquisition et jusqu'au pied du bûcher par la multitude des fraticelles et des *spirituels*, cette ère de rénovation profonde dans les rapports de Dieu avec l'humanité était donc commencée.

L'un des signes de ce grand événement, la venue de la religion définitive, devait être, selon les prophètes, le bouleversement de l'Église séculière et la chute du pontificat romain. Une fois déjà, tous ces exaltés avaient cru voir l'aurore des temps nouveaux; le prédécesseur de Boniface VIII, un pauvre ermite illuminé, vivant comme un

hibou dans un trou de rocher, Célestin V, avait été élu par l'inexplicable fantaisie d'un conclave tenu à Pérouse ; on l'avait descendu de sa montagne, assis sur un âne, entouré d'évêques et de chevaliers, sa figure desséchée d'ascète bouleversée par la peur, la chape pontificale cachant sous ses plis de pourpre et d'or la soutanelle en haillons du vieux fraticelle. Et le roi Charles II et son fils, formant l'escorte avec la noblesse angevine, le sacré collège, une fourmilière de moines et de peuple, avaient conduit d'Aquila, où on l'avait sacré, à Naples, où il s'empressa de se cacher dans l'ombre d'une cellule, l'étrange successeur des Grégoire VII et des Innocent III. Au bout de quelques semaines, saisi par le vertige de sa propre grandeur, Célestin V déposa tranquillement la tiare. La douleur et la colère de la populace napolitaine surexcitée par les ermites et les apôtres de carrefour permettent de soupçonner quelles nouveautés on attendait d'un pape anachorète, étranger aux choses de la vie, sorti des rangs des *spirituels*. Ce n'était plus, sans doute, l'Évangile éternel des purs joachimites, la loi du Saint-Esprit remplaçant la loi du Verbe, l'Amour succédant à la Grâce. L'idéalisme transcendant, la théologie délicate de Jean de Parme avaient fait leur temps, ou n'étaient plus représentés que par quelques consciences solitaires incapables de

grouper autour d'elles une société religieuse. Il s'agissait moins, sous les derniers papes d'Avignon, d'un symbole dogmatique de foi que d'une liberté absolue des âmes dans la forme et la mesure de leur foi, dans la pratique sacramentelle, dans l'obédience à la hiérarchie ecclésiastique. Les actes des martyrs fraticelles récemment publiés par le P. Denifle, les lettres et l'histoire des *Sept Tribulations* d'Angelo Clareno, qui endura une persécution de cinquante ans, nous édifient assez sur les espérances de ces chrétiens indépendants disséminés en toute l'Italie. Ils étaient las, en vérité, du gouvernement hautain de Rome, de la tyrannie des évêques, de la rigidité des conciles, des duretés de l'inquisition : ce qu'ils demandaient avant tout, c'était de pouvoir prier à leur guise, même dans les steppes du Latium, sur les hauts plateaux de Calabre, même sans église, ni prêtre, ni liturgie. Ils rêvaient d'un christianisme très simple de Pères du désert, délivré des entraves de la communauté politique, d'une conversation familière avec Dieu, où le prêtre ne se mêlerait point comme interprète, d'un éternel *Pater noster* balbutié loin des cités, dans la paix des collines, à la lueur tremblante des étoiles.

Mais c'était là une religion de poètes, trop dépourvue de discipline, qui n'avait plus rien de

commun avec le christianisme romain, lentement élaboré selon les nécessités des temps, dont les papes et les conciles avaient enveloppé, comme d'une armure, tous les membres du corps social. Si l'aventure de Célestin V s'était renouvelée, cette fois, par l'élection d'un antipape, le *Credo* des fraticelles eût rallié et raffermi tous les chrétiens irréguliers, les mécontents, les mystiques extrêmes, les abstracteurs d'apocalypses, les lettrés maladifs tels qu'avait été Rienzi, qui, après sa chute, devenu ermite, déchiffrait dans Merlin le secret de l'avenir. En peu d'années, l'Église italienne, envahie par la religion individuelle, pouvait se décomposer. Imaginez, au contraire, l'antipape italien sérieusement attaché à la tradition sévère du pontificat romain; comme il ne possédait plus l'intégrité de l'autorité apostolique et l'unanime adhésion de la chrétienté, il se trouvait aux prises avec une opposition religieuse très tenace, étourdi par les éclats de voix des prophètes, par les plaintes des fidèles dévoués au Saint-Siège légitime, par l'agitation des petites sectes, si bruyantes jadis, à l'époque du grand mouvement de foi franciscaine. Les ferments d'hérésie qui pullulaient alors au nord des Alpes eussent été apportés en Italie et semés le long des chemins par les bandes de flagellants et les fanatiques de toutes sortes; la prédication de Wiclef,

le demi-islamisme des bégards de Hongrie, le théisme des patarins dalmates, le mysticisme impudique des adamites de Paris, eussent été d'un exemple bien séduisant pour une contrée qui n'avait oublié ni les révoltes de Segarelli de Parme et de Dolcino de Novare, ni la théorie récente en vertu de laquelle Marsile de Padoue dépossédait l'Église de son royaume terrestre. Quant aux puissances séculières de la péninsule, elles étaient encore, dans cette situation si difficile, un élément fort dangereux. En effet, les tyrans du XIV^e^ siècle, qui s'efforçaient, sur presque tous les points, d'asseoir le régime personnel, avaient tout à gagner à la chute de l'Église dont la tradition avait longtemps favorisé le parti communal et national. La déchéance politique de l'antipape, Rome dépossédée de tout crédit sur les choses temporelles, étaient pour la tyrannie naissante une fortune incomparable. Un tyran athée et cruel, tel que Barnabò Visconti, eût conduit par la main, à Saint-Jean de Latran, l'Antéchrist en personne, afin de demeurer tout à son aise le maître de Milan et la terreur de l'Italie.

Dans la lettre d'adieu qu'il écrivit, de Montefiascone, aux Romains, le 25 juin 1370, Urbain V eut le sentiment des crises religieuses qui suivraient peut-être le retour de la papauté à Avignon. « Mon départ, leur disait-il, est pour vous

la cause d'un grand deuil, et vous pouvez craindre que jamais mes successeurs ne rentrent dans Rome. Je serai toujours avec vous en esprit, *tant que vous persisterez dans la dévotion au Saint-Siège;* de loin je penserai à vous avec une sollicitude paternelle; c'est aux chrétiens fermes et sages à supporter pacifiquement mon exil. » Il mourut six mois plus tard. L'Italie crut que Dieu l'avait frappé, et Pétrarque écrivit : « Le pape Urbain eût compté éternellement parmi les hommes les plus illustres, s'il avait fait déposer son lit de mort sur les marches de l'autel de Saint-Pierre, et s'il s'était alors endormi avec la conscience en paix, prenant à témoin Dieu et le monde que si jamais un pape désertait encore Rome, la faute d'une fuite si honteuse ne serait pas à lui, mais à Dieu lui-même ». Or ce que Pétrarque disait, en ces dernières années de sa vie, était pour l'Italie parole d'évangile. Il avait toujours proclamé, en une langue magnifique, la pensée de l'heure présente, dont ses compatriotes n'avaient qu'une notion vague et, en quelque sorte, douloureuse. A l'Italie dévorée par la guerre civile, il avait longtemps crié : *Io vo gridando pace! pace! pace!* Il avait toujours chanté la gloire de Rome, à laquelle il devait l'orgueil de sa destinée, le laurier poétique, et qu'il adorait en lettré, en artiste, en archéologue. Il avait

aidé Rienzi dans l'entreprise chimérique du *Buono Stato*, de la république populaire de Tite-Live. Il cherchait aussi, sans se décourager, un empereur ou un pape qui voulût bien relever l'Italie de son abaissement et rendre à Rome le sceptre de l'Occident. Personne n'avait critiqué avec plus de verve le séjour des papes à Avignon, une ville barbare, balayée par un vent furieux, baignée par un fleuve bien misérable en comparaison du Tibre sacré. Une dernière fois, il reprit ce thème facile : les Français, eux aussi, étaient pour lui des barbares, les plus doux de tous, à la vérité, *barbarorum omnium mitiores*. Mais la France n'était que l'esclave de Rome, délivrée du joug par une révolte heureuse et que les Italiens sauraient remettre à la chaîne antique, s'ils avaient la sagesse de s'unir contre elle. La lettre sur la mort d'Urbain V est de décembre 1370; cette vue originale sur les rapports de la France et de Rome date des premiers temps de Grégoire XI. Par ce dernier manifeste, Pétrarque exaltait d'une façon dangereuse pour l'Église le sentiment de la primauté historique de Rome. Évidemment, l'Italie perdait patience; elle pouvait, d'un jour à l'autre, déchirer la tunique sans couture. De combien de mois ou d'années ferait-elle crédit au successeur d'Urbain? A ce moment, la question romaine prenait, pour le christianisme lui-même, une impor-

tance capitale. Pétrarque mourut tranquillement, en une claire matinée d'été (1374), la tête penchée sur un livre grec, laissant à de plus heureux le soin de résoudre les problèmes épineux qui avaient tourmenté sa vieillesse, mais qu'il avait aggravés par son éloquence. La mission réparatrice de sainte Catherine de Sienne allait commencer.

Le successeur d'Urbain V, Pierre de Rogier, Limousin, septième pape français, avait été élu en quelques jours, le 30 décembre 1370, par le conclave d'Avignon. Neveu de Clément VI, cardinal à seize ans, il n'était encore que diacre quand il fut élevé au pontificat, à l'âge de trente-huit ans. Il commençait alors à se distinguer dans le droit canonique, sous la direction du célèbre Baldo degli Ubaldi. C'était un clerc timide, d'une grande pureté de vie, très délicat de santé, pâle de figure, souvent malade. « Le pape, dit Froissart, était de petite complexion. » Quelques jours après son sacre, il demandait à un évêque de la cour d'Avignon pourquoi il ne résidait pas. « Nous résiderons tous, répondit l'évêque, quand le pape résidera en son grand évêché de Rome. » Cette parole, hardie pour un courtisan, avait fait réfléchir Grégoire XI; mais il lisait, en même temps, le pamphlet d'un moine français contre Pétrarque et contre Rome,

écrit en vers latins, sur ce texte édifiant : « Un homme est descendu de Jérusalem à Jéricho, et il est tombé dans une bande de voleurs ». Jéricho, c'était Rome et le patrimoine apostolique. Les parents de Grégoire répétaient à leur fils que ce coin de France était le plus beau royaume du monde pour le chef de l'Église, et les bonnes gens d'Avignon lui faisaient sonner aux oreilles le proverbe inventé par des Provençaux : « Rome est là où se trouve le pape ». De son côté, l'Italie entrait dans une période révolutionnaire qui atteignit très vite sa crise aiguë. Le parti gibelin, mené par les Visconti, le parti guelfe, communal et républicain, que les progrès du régime tyrannique irritaient; la démagogie des grandes cités, exaspérée par la misère du temps, toutes les forces ordonnées et toutes les passions brutales de la péninsule se rapprochaient et s'entendaient contre l'Église. Puisque l'Église ne voulait plus de Rome, de quel droit prétendait-elle opprimer Rome et les villes vassales de l'ancienne métropole pontificale? L'œuvre sanglante et fragile du cardinal espagnol Albornoz qui, sous Innocent VI et Urbain V, avait imposé, par la terreur, aux États de l'Église des vicaires ou des légats en grande partie français, fut détruite en quelques mois. Ces légats du Saint-Siège versaient, à la vérité, de l'huile sur le feu et perdaient par leurs

violences les cités que le pape leur avait confiées. A Pérouse, une dame noble se jetait par une fenêtre de son palais pour échapper au neveu de Gérard du Puy, abbé de Montmayeur. Ce neveu enlevait une autre femme que son oncle le condamnait à rendre, sous peine de mort, dans le délai raisonnable de cinquante jours. A Bologne, le cardinal Guillaume Noellet louait du condottière anglais Hawkwood, l'Aguto des Italiens, l'une de ces Compagnies épouvantables qui passaient tour à tour par le service de tous les tyrans et ne laissaient sur leur chemin que des ruines; le légat baptisa cette troupe de brigands du nom de *sainte Compagnie*, et la lança contre la Toscane. Florence leva sa bannière rouge où était brodé en lettres d'argent le mot *Libertas*, fit alliance avec Barnabò et appela l'Italie entière à la guerre contre l'Église. Quatre-vingts villes, Pise, Lucques, Sienne et Arezzo, presque toute la Toscane, la reine Jeanne de Naples, s'unirent autour de Florence. En cette dernière ville la révolution tourna, dès le premier jour, en véritable jacquerie. Non seulement les biens ecclésiastiques furent confisqués et vendus, les cachots de l'inquisition démolis, les tribunaux d'Église supprimés, mais, aux cris de : « Mort aux prêtres! Vive la liberté! » la populace écartelait les clercs et les moines ou les enterrait vivants; un

prieur des chartreux, légat pontifical, était tenaillé et mis en lambeaux par la foule. Dès le mois de novembre 1375, l'incendie avait gagné les villes de l'État ecclésiastique. Pérouse forçait l'abbé légat à capituler; les Romagnes, les Marches, Ravenne, la pieuse Ombrie, la mystique Assise, puis le Patrimoine, puis la Campanie, dressaient à la cime de leurs tours la bannière couleur de sang. Bologne, maintenue par son cardinal, frémissait. Rome seule, dans cette tempête, tandis que l'Italie se levait avec un élan tout national qu'on n'avait pas revu depuis la ligue lombarde, au XII^e^ siècle, Rome semblait indifférente, et le tocsin persistait à ne point sonner sur le Capitole.

Et cependant, les lettres de la Seigneurie florentine au peuple romain étaient bien sonores. Elles dénonçaient les affamés français, *Gallicos voratores*, qui rongeaient l'Italie ville à ville. Elles montraient le Latium, sanctuaire de la civilisation antique, déshonoré par les barbares. Mais Rome prétendait régler à sa guise ses propres affaires. Le grand mouvement italien où Florence s'efforçait de l'entraîner lui paraissait dirigé contre elle-même, tout autant que contre le Saint-Siège. Elle se méfiait des pensées secrètes de Florence, si durement frappée de verges par le pape Boniface, et dont la mémoire était longue; elle

n'avait point oublié, de son côté, qu'au temps de Rienzi, quand l'Italie avait été conviée à se grouper autour du tribun, Florence, par son égoïsme, avait fait échouer la révolution romaine. Rome avait tout à perdre si, épuisée par soixante-dix années d'anarchie, elle tombait sous la griffe de Florence, de Milan ou de Naples. Elle était désenchantée alors du rêve de république universelle dont Rienzi, après Arnaud de Brescia, l'avait bercée pendant quelques mois. Et si la tyrannie devait remplacer chez elle le régime communal, quelle déchéance de passer des mains du pape, roi du monde spirituel, à la domination sauvage d'un Colonna ou d'un Orsini! L'Église une fois perdue ou proscrite pour toujours, Rome n'était plus qu'une cité italienne, plus misérable que Florence, Venise, Milan, Bologne ou Naples, parce qu'elle n'avait ni bourgeoisie riche, ni industrie, ni campagne fertile, ni commerce maritime, et que sa population, grâce à la guerre des rues, à la peste, à la famine, n'était plus à ce moment que de 17 000 habitants épars sur les sept collines éternelles. Rome attendait donc la rentrée de la papauté. Elle voulait le pape légitime, le pâle et doux pontife d'Avignon. Certes, le schisme désastreux dont on indiquait tout à l'heure les conditions théoriques était imminent au début de 1376. Si Grégoire XI reculait encore

pendant quelque temps au pied du calvaire qu'Urbain V n'avait pas eu la force de gravir jusqu'au bout, qu'adviendrait-il à l'heure où le peuple et le clergé de Rome se souviendraient tout à coup de leur antique privilège, l'élection du Saint-Père par acclamation populaire?

Sainte Catherine, après avoir soigné les pestiférés de Sienne, venait de passer à Pise la plus grande partie de l'année 1375. Elle s'était rendue dans cette ville avec son confesseur Raimondo, plusieurs prêcheurs et les dames de sa confrérie. Le tyran Gambacorti, l'archevêque Moricotti di Vico, l'avaient reçue avec de grands honneurs. Elle avait eu des extases dans l'église de Sainte-Christine, et s'était relevée d'une vision portant aux pieds et aux mains les stigmates du Crucifié. On l'avait entendue prêcher chez les cisterciens de l'île Gorgona sur la façon de vaincre les tentations. Elle s'était beaucoup occupée d'un projet de croisade contre les Turcs qui menaçaient Rhodes; elle y revint souvent; elle invitait au passage la reine Jeanne, Barnabò Visconti, le roi de France Charles V, qui avait bien d'autres soucis alors, la reine de Hongrie, tous les princes italiens; le pape était naturellement le chef de l'entreprise. Catherine oubliait que la croisade, abandonnée depuis un siècle, n'avait jamais été en faveur près des Italiens, sinon dans les villes

maritimes qui avaient jugé l'occasion excellente pour établir leurs comptoirs du Levant sous le bouclier de la chrétienté. Mais la guerre sainte, c'était la paix entre les confédérés, la réconciliation des peuples autour du premier évêque, l'essai d'une république chrétienne gouvernée par le pape, un retour à la royauté religieuse d'Innocent III. En attendant ce beau jour, elle s'était donné beaucoup de mal pour convertir les Pisans et les Lucquois à la cause du Saint-Siège; il semble qu'elle ait obtenu d'eux une sorte d'armistice ou de vagues promesses de pacification. « Mais ils sont fort embarrassés, écrit-elle dans sa première lettre à Grégoire XI, car ils ne tiennent de vous aucune consolation, et le parti qui vous est contraire les menace et les excite à la ligue contre l'Église. » C'est à Pise, comme l'indiquent ces paroles, que Catherine trouva le point aigu du mal qui dévorait l'Italie et entrevit le remède à tant de souffrances, le retour du pape à Rome. Elle promit à Dieu de l'obtenir.

Cette lettre date de sa rentrée à Sienne, de janvier ou de février 1376. Le ton en est très libre, parfois même audacieux; en toute sa correspondance, la sainte écrit au nom de Dieu, sans contrainte aucune. Mais les lettres à Grégoire XI, pleines d'accents de tendresse, sont charmantes; elle exhorte le jeune pontife, le supplie, le répri-

mande, le caresse, l'appelle *mon père*, *mon grand-père*, *babbo mio*, et, après l'avoir grondé, lui demande humblement sa bénédiction. Plus tard, écrivant à Urbain VI, elle développe, pour exprimer l'état de l'âme qui se pénètre de vertu et d'amour divin, une figure familière sans doute à une religieuse dont la règle ne condamnait point d'innocentes friandises. Elle compare l'âme chrétienne à une orange confite, dont un feu doux a enlevé l'amertume; au dedans, on met toutes sortes de bonnes choses, et, autour de l'écorce durcie et saturée de sucre, une légère feuille d'or, qui rend le fruit très plaisant au regard. Telle notre conscience, dépouillée de toute aigreur, purifiée de son égoïsme par le feu de la foi, remplie de mansuétude et de patience, confite en charité, attrayante par l'éclat de la grâce aux yeux de Dieu et du monde. En chacune de ses lettres elle verse une fois ou deux dans le symbolisme subtil si cher au XIV^e^ siècle et qui avait pénétré les sonnets de Pétrarque. Les vertus, les qualités intellectuelles ou les vices du cœur sur lesquels elle écrit rappellent souvent les allégories du Roman de la Rose. La lettre tourne parfois à la litanie. Voici trois cardinaux qui hésitent entre Urbain VI et le faux pape Clément VII, et qu'elle reprend de leur tiédeur; ils étaient placés, dit-elle, sur le sein de l'Église comme des fleurs dont on attendait une

bonne odeur, contre le vaisseau de l'Église comme des colonnes destinées à soutenir le siège du vrai pontife, sur le candélabre de l'Église comme des lanternes pour éclairer les fidèles. Mais, par la lâcheté des trois prélats, les fleurs se sont flétries, les colonnes sont tombées, les lanternes se sont éteintes. Tout ceci découle de la rhétorique religieuse du temps. Ce qui est bien propre à sainte Catherine, c'est le tour féminin de la pensée. L'esprit scolastique ne s'est point, Dieu merci, glissé en elle. Elle dédaigne la grave démonstration des docteurs du moyen âge qui ne s'avancent jamais qu'appuyés d'un côté sur un syllogisme, de l'autre sur un texte de l'Écriture. Catherine ne raisonne point : elle affirme, prie, menace ou pleure; elle n'a que faire du témoignage des livres saints; elle est, elle aussi, un prophète, et toutes les colères d'Isaïe, toutes les visions d'Ézéchiel ne vaudraient point un seul des cris de son cœur. Elle revient sans cesse à quelques jolies images, le troupeau des brebis de Dieu, le beau jardin de la sainte Église, tout rayonnant de fleurs qui embaument, quand le jardinier consent à en arracher les herbes vénéneuses. Mais il y a quelques épines dans le bouquet poétique qu'elle offre aux papes, aux princes et aux évêques; elle le sait, et c'est même pour la piqûre qu'elle présente le bouquet. « Hélas! hélas! mon grand-père très

doux, écrit-elle à Grégoire, pardonnez à ma présomption pour ce que je vous ai dit déjà et ce que je vous dis aujourd'hui : mais la vérité première (Dieu) m'oblige à parler ainsi; c'est sa volonté, père, qui vous commande. » Tous ces détours mènent tantôt à un avis sévère qui a sans doute fait tressaillir le correspondant de la sainte, tel que le conseil discret d'abdiquer la tiare, tantôt à quelque faiblesse de l'âme pontificale, qu'elle avait devinée et qu'elle lui dénonce, par exemple la tendresse trop enfantine de Grégoire pour son père et sa mère. Dans le procès de canonisation présidé par Pie II, l'Église italienne a mis amoureusement en lumière la finesse diplomatique de Catherine. « Elle lisait dans les consciences, avait dit son disciple Stefano Magoni; elle connaissait la disposition des esprits comme font les autres personnes pour les airs du visage; elle découvrait les pensées secrètes de ceux qui la visitaient. » « Il y a plus grand péril à se tenir près de vous en voulant cacher ses sentiments, écrivait le même Stefano, qu'à naviguer en pleine mer, car vous voyez tous nos secrets. »

Le style de sainte Catherine désorienta peut-être un pape juriste, qui ne retrouvait point en ses lettres la dialectique serrée et l'exégèse continue de l'Université de Paris et de l'Église de France; mais les entreprises que la jeune femme

proposait à Grégoire, en ces premières semaines de 1376, l'auront déconcerté bien davantage. Je laisse de côté la croisade contre les Turcs ; on y pouvait penser, et l'on en parlera longtemps encore d'une façon toute platonique. Rentrer à Rome à la faveur d'un débarquement heureux sur le littoral des Maremmes n'était peut-être qu'une aventure chanceuse à courir. Mais reprendre en vrai maître le gouvernement du domaine pontifical, si restreint qu'il fût alors, et, à la même heure, commencer, en vrai pasteur, la réforme de l'Église, des cardinaux et des prélats italiens en première ligne, le problème était réellement presque insoluble. Certes, l'idée de réformation religieuse était ancienne; au XI^e^ siècle, Grégoire VII et Pierre Damien en avaient fait leur plus belle espérance; tous les dissidents de l'Église italienne, les patares de Milan, les arnaldistes, les joachimites, les fraticelles, les ermites, l'avaient embrassée avec passion. Mais ce que les conditions historiques d'un temps de violences avaient empêché Grégoire VII d'accomplir, Grégoire XI aurait-il pu seulement le tenter? Le pape, tout en purifiant l'Église, c'est-à-dire en ramenant à l'Évangile le corps ecclésiastique, se voyait contraint, par la restauration nécessaire de sa puissance terrestre, de contredire une fois de plus à la parole évangé-

Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY

lique : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». La domination temporelle avait corrompu l'Église ; mais l'Église avait été obligée, pour durer à travers les désordres du moyen âge, d'asseoir sur la domination très précaire des papes au centre de l'Italie sa primauté religieuse. Elle avait dû entrer dans le concert politique de l'Occident, afin de demeurer maîtresse de la chrétienté ; prendre sa place dans l'ordre féodal, afin de n'être point annihilée par la féodalité romaine ; faire de Rome sa commune, à l'époque communale ; opposer la triple couronne du pontife à la couronne fermée de l'empereur. Une lutte âpre, fatale, pour garder ou ressaisir un lambeau de territoire dont elle ne pouvait se passer, l'avait livrée aux convoitises terribles qui firent la grandeur et la misère des hommes du moyen âge. Elle avait succombé aux séductions de la richesse, à l'orgueil de la force séculière ; la justice, la pudeur et la miséricorde s'étaient retirées peu à peu de ses sanctuaires. Bien des choses avaient changé en Italie depuis l'exode de la papauté en France ; le régime communal s'en allait, ruiné par ses propres excès ; les Communes et le vieux régime féodal se fondaient lentement en un régime nouveau, la tyrannie. Déjà les Visconti de Milan montraient comment les grandes tyrannies absorberaient les petites. Quant à l'empereur, depuis

les descentes, tantôt lamentables, tantôt ridicules, de Henri VII, Louis de Bavière et Charles IV, « le marchand de foire », il ne semblait plus à la péninsule qu'une forme vide, un souvenir archéologique. La politique réaliste de la Renaissance italienne édifiait son œuvre, le pouvoir tout personnel du *principe nuovo* de Machiavel, du maître sans scrupules dont la volonté est toute la loi, et qui ne connaît plus ni chartes communales, ni droits féodaux, ni traditions républicaines. Or le Saint-Siège romain, à peine rétabli dans sa cité historique, se trouva contraint de suivre l'évolution générale de la péninsule; l'effort prématuré de Boniface VIII pour constituer la royauté pontificale devenait désormais opportun; l'indépendance de l'Église, en face d'une Italie princière, ne pouvait plus être garantie que par le principat ecclésiastique. Il fallait donc recommencer le combat pour la vie et dresser une tente nouvelle à l'évêque de Rome. Mais le Saint-Siège, tout occupé, jusqu'aux derniers papes du xv^e^ siècle, de ce grand intérêt terrestre, ébranlé d'ailleurs par le schisme, diminué dans sa primauté religieuse par les conciles de Constance et de Bâle, devenait plus impuissant que jamais pour l'œuvre de la réformation. Cent vingt années après sainte Catherine, les cris désespérés de Savonarole se perdaient encore dans le désert. Le vœu de ces

deux grandes âmes n'émut sérieusement l'Église romaine que vers le milieu du xvi^e^ siècle, quand la société chrétienne se fut divisée en deux familles irréconciliables.

Catherine eut une conscience assez claire de l'empêchement que la restauration temporelle du Saint-Siège apportait à la renaissance morale de l'Église et du christianisme. Dans la seconde lettre à Grégoire XI, elle cherche une sorte de moyen terme entre la souveraineté séculière et la royauté purement spirituelle du pape. Elle n'abandonne rien du côté de Rome et de la présence à Rome du successeur de saint Pierre. « Comme vicaire du Christ, écrira-t-elle dans sa quatrième lettre, vous devez vous reposer dans la ville qui vous appartient en propre. » — « Sans doute, écrivait-elle dans la seconde, vous pourriez dire, saint Père : En bonne conscience, je suis tenu de conserver et de récupérer le bien de la sainte Église. Hélas! je le confesse, cela est vrai; mais il me semble qu'il faut garder encore mieux la chose la plus chère. Le trésor de l'Église est le sang du Christ versé pour les âmes, et qui n'est point pour acheter la richesse temporelle, mais le salut de l'humanité. Soit, vous êtes tenu de conquérir et de garder le trésor et la seigneurie des villes que l'Église a perdues. Mais vous êtes tenu bien plus de retrouver tant de

brebis, qui sont aussi le trésor de l'Église; et, quand elle les perd, elle s'appauvrit trop. Il vaut donc mieux perdre l'or des choses temporelles que l'or des spirituelles : faites donc ce qu'il est possible de faire, et alors vous serez excusé devant Dieu et le monde; vous frapperez les hommes du bâton de la bonté, de l'amour et de la paix bien mieux que du bâton de la guerre et vous reprendrez votre bien au spirituel et au temporel. Mon âme s'est enfermée toute seule entre elle et Dieu, avec une grande soif de votre salut, de la réformation de la sainte Église et du bien du monde entier, et je ne crois pas que Dieu m'ait laissé voir d'autre remède que celui de la paix. Paix! paix! donc pour l'amour de Jésus-Christ crucifié! » Et, dans la quatrième lettre, elle disait encore : « O mon très saint et doux grand-père, pour retrouver vos brebis qui ont quitté en rebelles le bercail de la sainte Église, je ne vois d'autre moyen que la paix ».

L'Italie pacifiée; Rome, capitale apostolique de l'Occident, mais capitale sans royaume, gouvernée par son évêque; le pape, maître incontesté de ses basiliques, du Capitole, des ruines les plus nobles du monde et d'un désert mélancolique allant jusqu'à la Sabine et jusqu'à la mer, telle était, dans les premiers mois de 1376, la pensée de sainte Catherine. Florence se chargea

de dissiper cette chimère généreuse. Elle répondit aux ouvertures pacifiques de Grégoire par le soulèvement de Bologne, qui, avec l'aide d'une troupe florentine, chassa, le 19 mars, son cardinal-légat en criant à son tour : « Mort à l'Église! » Grégoire, entraîné par les cardinaux français, riposta par un coup de foudre contre Florence, le plus terrible qu'un pape ait jamais lancé. Il excommunia la ville, fit fermer les églises, mit hors la loi chrétienne la personne et les biens de tous les Florentins ; il permit à quiconque rencontrerait un Florentin de le piller et de le prendre comme esclave, *ut capientium fiant servi*. Florence, dont les comptoirs, les marchandises et les florins étaient répandus des rivages de la mer Noire et de la Syrie jusqu'au fond de l'Angleterre, chancela sous les verges pontificales. Le pontife d'Avignon, ne pouvant l'atteindre au centre de la péninsule, la ruinait dans le reste du monde. Déjà il chassait les Florentins du Comtat Venaissin. Le parti de la guerre, représenté par les *Huit*, laissa la Seigneurie des prieurs dépêcher à Sienne une ambassade priant Catherine de s'interposer entre Florence et Grégoire XI.

III

C'était bien l'amie de Dieu, la nonne thaumaturge que la vieille cité guelfe appelait à elle afin qu'elle négociât la paix. « On savait, écrit le chroniqueur Scipion Ammirato, que, nourrie seulement par l'hostie de la communion, elle avait vécu miraculeusement un grand nombre de jours. Après la longue retraite de sa jeunesse, loin des affaires du monde, elle avait passé de la contemplation à l'action, par l'effet de la volonté divine. Étrangère aux lettres latines et n'ayant même point appris à lire par les moyens naturels, elle interprétait profondément les passages obscurs de la sainte Écriture, grâce à une révélation surnaturelle. Aussi l'appelait-on souvent pour réconcilier les adversaires, délivrer les démoniaques, consoler les affligés. » Catherine entrait à Florence en mai 1376. Nicolò Soderini l'accueillit dans sa maison et lui présenta la Seigneurie. Elle commença sur-le-champ son entreprise diplomatique. Elle expédia à Avignon Frà Raimondo, muni d'un message dans lequel elle n'épargnait point au pape d'assez vives vérités. Si Dieu, disait-elle, a enlevé à son épouse ses provinces et sa joie, c'est qu'il a voulu témoigner de sa volonté

« de voir l'Église revenir à son état premier, pauvre, humble et doux, l'état des siècles saints, alors qu'elle pensait seulement à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, aux choses spirituelles et non aux temporelles, qui l'ont fait aller de mal en pis ». Elle ajoutait, d'un ton d'autorité singulière : « Répondez au Saint Esprit qui vous appelle. Je vous le dis : venez, venez, venez et n'attendez pas le temps, car le temps ne vous attend point... Ne faites plus attendre les serviteurs de Dieu, qui s'affligent et vous désirent, et moi, misérable, qui n'ai plus la force d'attendre davantage. » Quelques jours plus tard, elle annonce à Grégoire sa venue prochaine : elle veut elle-même porter Florence aux pieds du pontife. « Je crois que la bonté divine a touché ces grands loups et les change en agneaux. Vous, leur père, vous les recevrez, j'en suis certaine, malgré leurs injures, car vous vous souviendrez de la parole de Dieu et du bon Pasteur, qui, trouvant sa brebis égarée, la prend sur son épaule et la ramène au bercail. » Mais le pape, toujours inflexible, envoyait en Italie une armée nouvelle de Bretons commandée par le cardinal Robert de Genève. Les bandes de l'Aguto mettaient Faenza à feu et à sang. Imola, Camerino, Macerata rejetaient à leur tour le joug pontifical et se donnaient des tyrans. Florence, qui ne désarmait point, enlevait Rodolfo

da Varano au service du pape pour en faire le capitaine général de la ligue. Les dernières horreurs menaçaient l'Italie, Catherine ne pouvait plus tarder : elle appela de Sienne et de Pise ses plus chers disciples et se mit en route pour la France. Le 18 juin, elle arrivait à Avignon, avec une escorte de moines et de chevaliers. Grégoire lui avait fait préparer « une belle maison, avec une chapelle très ornée ». Au bout de deux jours, il la reçut en consistoire solennel, assis sur le trône, en présence du sacré collège. Le Saint-Père et Catherine s'entretinrent par interprète. Elle parlait en toscan vulgaire, et Frà Raimondo traduisait en latin. Lors de la première audience, le pape fut ému profondément et lui dit : « Afin que tu voies clairement que je veux la paix, je remets toutes choses en tes mains, je te recommande seulement l'honneur et le bien de la sainte Église ».

Dès ce moment elle multiplie ses démarches et ses lettres. Elle sollicite, à Avignon, les cardinaux et les seigneurs attachés à la cour de Grégoire; elle gourmande, à Florence, les *Huit de la guerre*, qui viennent d'établir un impôt maladroit sur les biens des clercs; elle presse l'envoi de l'ambassade florentine. « Vous me gâtez, par vos imprudences, tout ce que je sème ici », écrit-elle. Le pape, à son tour, s'impatientait du retard des

Florentins et disait : « Croyez-moi, ils m'ont bien trompé, ils vous tromperont aussi ». Enfin apparaissent trois députés des *Huit*; mais c'étaient des fourbes chargés par leurs maîtres, qui ne souhaitaient que la prolongation de la brouille, de faire tout échouer. Catherine les supplie de se confier à elle, « au nom de son grand amour de Florence, pour laquelle elle voudrait mourir » ; ils lui répondent qu'ils ne reconnaissent point ses pouvoirs et n'ont affaire qu'au pape tout seul. Mais, avec celui-ci, ils le prennent sur un ton si arrogant, que les négociations sont rompues. Toutes sortes d'intrigues, la jalousie des courtisans, l'hostilité des cardinaux, qui redoutent le départ pour Rome, la curiosité malveillante des dames d'Avignon, qui tournent en dérision la vertu de Catherine, embarrassent de la façon la plus grave l'action de la jeune femme. Si Grégoire XI s'entretient volontiers avec elle, la consulte en présence du sacré collège et lui demande ses prières, les prélats français la poursuivent jusqu'au fond de sa cellule par leurs interrogatoires perfides sur les subtilités de la théologie; ils cherchent à déconcerter la mystique italienne par leur morgue scolastique; à la tenter dans sa foi, comme feront plus tard les inquisiteurs de Jeanne d'Arc. Une nièce du pape la surprend en extase à la table de la communion et lui enfonce dans le pied une

aiguille d'acier; Catherine, réveillée par la douleur, sort chancelante et ensanglantée de l'église.

Elle luttait cependant, sans se décourager, demandait à grands cris, en face des cardinaux et des clercs, le rétablissement des mœurs austères dans l'Église, l'abolition de la simonie, le retour à la papauté évangélique; elle croyait mettre la main sur le chef de la croisade, Louis d'Anjou, second fils de Charles V; elle reprochait à Grégoire sa timidité et l'excès de sa douceur, par-dessus tout, elle voulait que le siège apostolique revînt à Rome sans plus tarder. Jamais peut-être, depuis les prophètes juifs, on n'avait parlé au sacerdoce avec une plus audacieuse fermeté. Le pape, dont elle troublait la conscience, sentait comme un charme étrange quand elle se tenait debout à ses pieds; elle séduisait l'âme noble de Grégoire et la violentait en même temps. Durant les jours de cet extraordinaire apostolat, la fille du teinturier de Sienne fut réellement la maîtresse de l'Église et de la chrétienté. Peu à peu, elle chassait la terreur que le pape gardait des souvenirs tragiques de Rome, des tortures morales endurées par Urbain V, du retour de son prédécesseur à Avignon. Elle pliait la volonté de Grégoire, répondait à ses objections, lui persuadait qu'elle seule avait raison contre les sollicitations du roi de France et du duc d'Anjou, les

inquiétudes intéressées du sacré collège qui faisait au pontife un épouvantail des empoisonnements historiques du siècle, l'émotion croissante de la ville qui prétendait retenir, au prix même d'une émeute, le chef de l'Église. Le duc d'Anjou disait au pape, selon Froissart : « Si vous mourez de par-delà, ce qui est bien apparent, si comme vos maistres de physique me dient, les Romains, qui sont merveilleux et traîtres, seront maîtres et seigneurs de tous les cardinaux et feront pape de force, à leur volonté ». Certes, Grégoire XI ne craignait pas le climat énervant de Rome, les vapeurs pestilentielles du Tibre, les figues empoisonnées dont était mort, disait-on, Benoît XI; il était convaincu que Dieu lui parlait par sa servante Catherine; ce n'était pas non plus la révolution que ce départ allait ajouter à l'histoire si tourmentée de l'Église qu'il redoutait; mais il souffrait d'avance de la mélancolie des derniers adieux, de l'heure amère, disait Dante, « où l'on a pris congé de ses doux amis ». Catherine devinait aussi en lui l'effroi des cœurs timides qu'attriste la pensée d'une résolution très grave, irrévocable; il se résignait à quitter la France, à se jeter dans la fournaise italienne, mais il n'osait dire : « A demain! » Alors elle écrivit cette lettre si curieuse où elle lui conseille le stratagème « d'une sainte fourberie, *un santo inganno* ». —

« Faites semblant de prolonger votre séjour pour quelque temps, et puis partez à l'improviste et bien vite. » Mais elle disait encore : « Dépêchons-nous, mon père, sans aucune crainte : si Dieu est avec vous, personne ne sera contre vous ».

Grégoire XI consentit à demi au mensonge joyeux que lui recommandait Catherine : il fit armer en secret une galère sur le Rhône. Le 13 septembre, les portes du palais pontifical s'ouvrirent tout à coup; le pape, accompagné de quinze cardinaux, s'apprêtait à descendre vers le fleuve. La mule qu'on lui présenta d'abord se cabra et refusa son cavalier, accident qui sembla de mauvais augure. Le père du pape accourut tout en larmes et poussant de grands cris, afin d'empêcher la sortie de son fils : « Tu passeras d'abord sur mon corps », lui dit-il. Grégoire répondit : « Dieu a dit : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon ». La foule muette s'ouvrit pour laisser la voie libre à l'Église romaine retournant vers la Ville Éternelle. A Marseille, où le cortège s'arrêta onze jours, vingt galères italiennes et françaises attendaient à l'ancre, commandées par le grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La flotte, assaillie en dehors du port par une grosse tempête qui emporta d'un coup de vague l'évêque de Luni, mit seize jours pour atteindre Gênes. Sainte

Catherine arrivait, de son côté, par la voie de terre, dans cette ville et fort à propos pour relever le courage de Grégoire. Celui-ci, brisé par la lassitude du voyage, s'abandonnait aux prières de ses courtisans; déjà Rome, excitée par les émissaires de Florence, s'agitait d'une façon menaçante à l'approche de son évêque; le Saint-Père, oublieux de ses promesses, s'engageait en consistoire public à rebrousser chemin vers la Provence. Catherine eut alors recours aux entrevues secrètes, la nuit, dans la cellule du couvent où elle s'était retirée. Grégoire sortait réconforté de ce mystique tête-à-tête; il recevait de la jeune femme l'illusion de l'héroïsme, et celle-ci, dans les longues heures d'insomnie qui suivaient ces furtifs entretiens, disait à Dieu : « O amour éternel! si la lenteur de ton vicaire te deplaît, punis mon corps que je t'offre et te rends; frappe-le de verges et détruis-le à ton bon plaisir! »

Le 20 octobre, le pape reprenait la mer, qui lui fut encore plus inclémente qu'au départ de Marseille. Sa vie fut plus d'une fois en péril; ses cardinaux tombaient malades; celui de Narbonne fut renvoyé à terre et s'en alla mourir à Pise. Cette traversée, coupée par de fréquentes stations aux ports de Ligurie et de Toscane, fut d'une durée étonnante. La tempête força les voya-

geurs à séjourner neuf jours à Livourne. Ils touchèrent à l'île d'Elbe, à Piombino, à Orbitello, au cap Argentaro et débarquèrent à Corneto, le 5 décembre. Les négociations s'ouvrirent aussitôt entre les cardinaux de Porto, d'Ostie et de Sabine, et le parlement populaire du Capitole, et le traité conclu autrefois avec Urbain V fut renouvelé. Rome rendait au pape le droit de souveraineté féodale sur le Patrimoine, les ponts, portes, tours et forteresses de la ville, le Transtevere et la cité léonine ; le pape promettait de laisser en fonctions les exécuteurs de justice et les milices communales, dont les chefs étaient tenus de lui prêter serment. Après avoir célébré tristement à Corneto la solennité de Noël, Grégoire dut s'embarquer encore sur sa galère provençale le 13 janvier 1377 : car Viterbe et Civita-Vecchia révoltées lui fermaient la route de terre. Le lendemain, il abordait à Ostie, la région désolée de l'embouchure du Tibre. Vers le soir, parurent les députations de Rome qui portaient le traité; à la nuit, il y eut des danses à la lueur des flambeaux. Le soir suivant, le pape remonta le Tibre sur sa galère : le peuple accourut avec des lumières pour voir glisser dans les ténèbres, sous la basilique de Saint-Paul, ce fantôme des anciens jours, la barque apostolique. On jeta l'ancre au milieu du fleuve, et, au lever du

soleil, Grégoire débarqua en présence de la foule. Le cortège se mit en marche; en tête, allaient des bateleurs vêtus de blanc, qui sautaient et frappaient des mains, puis 2 000 hommes d'armes sous les ordres de Raymond de Turenne. Sainte Catherine avait cependant recommandé d'éviter tout appareil militaire : « Tenez seulement la croix à la main », écrivait-elle quelques jours auparavant. Les magistrats à cheval, les milices de la Commune et les arbalétriers entouraient le pontife, porté par un palefroi richement harnaché, sous un baldaquin de pourpre, dont le sénateur et les nobles tenaient les bâtons. On suivit, entre le Tibre et l'Aventin, le solennel désert de Rome; devant la porte et les tours crénelées de Saint-Paul étaient rangés le clergé et les moines : c'est là qu'on remit au pape les clés de la ville. La foule couvrait jusqu'aux toits des maisons, les femmes pleuraient de joie, une pluie de fleurs tombait sur le passage du Saint-Père. Vers le soir seulement, le cortège parvint à Saint-Pierre, où brûlaient 18 000 lampes, et Grégoire XI se jeta épuisé et les bras ouverts sur le tombeau des grands Apôtres, pères du christianisme et de l'Église.

Catherine ne vit pas ce triomphe préparé par elle à la papauté. Elle était rentrée modestement dans sa pauvre maison de Sienne, croyant sa

mission terminée. Un événement atroce vint la tirer de sa quiétude; le malentendu entre le Saint-Siège et l'Italie se compliquait d'une tragédie imprévue. La ville de Cesena s'était révoltée, le 1er février, contre sa garnison de Bretons et en avait massacré 300; le légat fit venir la garnison mercenaire de Faenza et lui ordonna de châtier les rebelles; 8000 habitants purent s'enfuir à travers champs, environ 4000 furent égorgés dans les rues ou dans leurs maisons. La péninsule poussa un cri d'effroi et Florence invoqua la pitié des princes de la chrétienté. Rome, dont l'enthousiasme s'était bientôt refroidi, se redressait déjà avec un geste de menace. Le traité conclu avec le pape demeurait lettre morte. Les nobles et le Capitole démagogique conspiraient à la fois. Grégoire se retira en mai à Anagni, la ville où Boniface VIII avait bu un calice si amer. Il séjourna dans la forteresse des Gaetani jusqu'aux premiers jours de novembre. La boucherie de Cesena, qui pouvait donner le signal d'une guerre d'extermination, fit réfléchir la ligue italienne; malgré la défection d'Hawkwood, qui se vendit à Florence, la défaite d'un neveu du pape en Toscane et les dispositions toujours hostiles de Barnabò Visconti, le Saint-Siège sut ramener Bologne à l'obédience de l'Église; il enlevait en même temps à la ligue son capitaine général

Rodolfo da Varano; il se réconciliait avec les Romains. Il signa donc un nouvel instrument de paix, qui fut sanctionné, le 10 novembre, par l'assemblée du peuple, après que Grégoire eut réintégré Rome. Si d'ailleurs, d'après les titres des magistrats de la Commune qui signèrent de leur côté sur le parchemin, on reconnaît quelle part étroite de principat la constitution toute républicaine de Rome laissait alors au chef de l'Église, le pape n'avait pas moins repris les clés de saint Pierre, et la foi du monde chrétien retrouvait son point fixe d'orientation.

Florence, cependant, résistait toujours à la paix; elle offrait à Grégoire des conditions inacceptables, refusait de rendre les biens de l'Église, de rétablir les tribunaux ecclésiastiques, de rompre le lien qui unissait entre elles les villes de la ligue. Tant que Florence maintenait autour de son gonfalon les cités rebelles, le pontificat romain demeurait à la merci de toutes les surprises. Cette attitude de l'alliée traditionnelle de l'Église est bien digne d'attention. Il est curieux de retrouver, soixante ans après *la Divine Comédie*, dans le sentiment populaire comme au gouvernement de cette ville, la haine mortelle de Dante contre le Saint-Siège. Florence se sentait vraiment la capitale intellectuelle de l'Italie, qui lui devait l'achèvement de sa langue littéraire,

son plus grand poète, sa première grande école de peinture. Pourquoi n'hériterait-elle pas, dans la péninsule et la chrétienté, par la civilisation, la science et l'art, de la place éminente que Rome avait longtemps occupée par sa fonction mystique? Et ne descendrait-elle pas au second rang le jour où Rome, renouant la tradition apostolique, retrouverait la maîtrise religieuse du monde? Elle apportait à ce rêve de grandeur la passion d'une cité toute démocratique qui croyait à la perpétuité de ses libertés, tandis que sa démagogie, de plus en plus impérieuse, repoussait dédaigneusement, à la veille de l'insurrection socialiste des *Ciompi*, cette autorité pontificale, la plus haute des autorités qu'elle se proposait d'abattre. Déjà le gouvernement florentin s'essayait à une sorte de schisme religieux. Les *Huit de la guerre*, meneurs du parti de la lutte à outrance, lancèrent un édit en vertu duquel l'interdit pontifical, qui, depuis dix-sept mois, fermait les églises de la ville et du *contado*, était considéré comme nul et le culte restauré en dépit du Saint-Siège.

Grégoire XI se souvint alors de Catherine de Sienne. Celle-ci écrivit sans retard une lettre au peuple de Florence, prenant pour texte les paroles du Sauveur : « J'ai désiré d'un grand désir faire la Pâque avec vous avant de mourir ». Puis elle

se mit en route. Nicolò Soderini et les citoyens dévoués à l'Église la reçurent avec respect. Le spectacle singulier que présentait en ce moment la chrétienté florentine lui remua le cœur. Les fidèles, ne pouvant plus prier dans les églises, formaient des confréries laïques, qui, unies aux compagnies de flagellants, se répandaient par les rues en chantant des *laudes* en langue vulgaire. Cette façon de satisfaire, sans clergé ni liturgie, aux besoins de la conscience fait déjà pressentir la foi libre des réformés. Mais ces symptômes d'anarchie religieuse inquiétèrent d'autant plus la sainte que les fraticelles étalaient avec moins de contrainte leur christianisme très personnel, et que les hérétiques, ou plutôt les incrédules, favorisés par la Seigneurie gibeline, se croyaient revenus déjà au bon temps des Farinata et des Cavalcanti. Catherine jugea nécessaire la paix la plus prompte entre le Saint-Siège et Florence, la paix à la fois religieuse et politique. Il appartenait au Saint-Siège de pacifier les âmes en levant l'interdit, et les deux dernières lettres de la jeune femme à Grégoire sont un appel à la miséricorde. Mais, pour la réconciliation politique, c'était à Florence de faire le premier pas. Le monde des petits dévots, la vieille bourgeoisie des *arts* que rassurait la présence de la nonne, aidèrent, par un mouvement plus apparent que réel d'opinion,

les capitaines de la *parte* guelfe à se rendre prépondérants aux affaires publiques. Ils furent, pendant quelques semaines, les maîtres au gouvernement; mais, selon la bonne tradition révolutionnaire, loin de chercher la paix, ils frappèrent durement leurs adversaires gibelins, les créatures des *Huit*; par la mesure de l'*ammonizione*, ils chassèrent une centaine de citoyens de leurs magistratures. Excitée par les *Huit*, encouragée par le gonfalonier de justice Silvestre des Médicis, qui fondait alors, sur le parti démagogique, la fortune naissante de sa maison, la populace fit, par une émeute brutale, l'essai de la révolution très prochaine des *Ciompi*. On massacra tous les Guelfes que l'on put, on pilla leurs maisons, et, une fois vides, on les brûla. Le bruit courut que Catherine avait été la cause des violences des capitaines : la foule marcha sur la maison où elle demeurait. Ses amis l'entraînèrent dans un jardin du voisinage; mais l'émeute alla au jardin avec des cris de mort; elle s'était agenouillée et priait : « C'est moi, dit-elle au premier qui s'approcha d'elle, prends-moi et tue-moi! mais je t'ordonne, au nom de Dieu, d'épargner ici tous les miens! » — « Ces paroles, écrit-elle, furent comme un couteau qui lui perça le cœur. » Quand ces furieux se furent éloignés, elle dit à ses compagnes : « Misérable femme que je

suis, qui n'ai point été digne du martyre ! » Mais il était dès lors évident que l'influence de Catherine, toute-puissante sur l'âme du pape, était perdue pour Florence. L'intervention du roi de France et de Barnabô lui-même acheva l'œuvre où ses forces s'épuisaient en vain. Les deux adversaires convinrent de fixer en un congrès, à Sarzane, les conditions de la paix. Les délégués de Florence et ceux de Rome avaient à peine entamé les négociations que Grégoire XI mourait, le 27 mars 1378, après quatorze mois de séjour en Italie.

IV

Peut-être mourait-il à temps pour le Saint-Siège et la chrétienté, pour l'honneur de son nom et le repos de la conscience de Catherine. Il avait la nostalgie de la France, se croyait un exilé à Rome, vivait solitaire et triste au fond du Vatican. Déjà on murmurait à son oreille des conseils de fuite ; il souhaitait de revoir le ciel de Provence. Le bruit de son départ probable inquiétait la ville. La vie lui manqua tout à coup à l'heure où, par un acte de faiblesse, il pouvait jeter l'Église dans une catastrophe. L'incertitude du lendemain pour

le christianisme, l'approche du schisme qu'il prévoyait comme on sent venir un orage, remplissaient son âme d'une angoisse immense. Se jugeant tout près de la mort, il dicta une bulle pour faciliter les conditions du conclave. Il prescrivait aux cardinaux présents à sa cour de se réunir sur-le-champ, sans convoquer ou attendre leurs collègues éloignés; le conclave pouvait se tenir à Rome ou en dehors de Rome, en n'importe quel lieu; l'élection, aussi rapide que possible, était valable au-dessous de la majorité traditionnelle des deux tiers des voix; le pape, quel qu'il fût, que les pères du conclave auraient élu, serait vénéré par le monde chrétien comme pontife légitime; Grégoire suppliait ses cardinaux de choisir le plus pur et le plus digne.

Je ne crois pas qu'il y ait eu un conclave plus étrange que celui qui s'ouvrit au lendemain des funérailles de Grégoire XI. La Commune romaine, craignant les bandes anglaises qui rôdaient dans le voisinage, était en armes; les garnisons du Latium campaient dans Rome; les chefs des familles seigneuriales étaient éloignés de la ville, les trésors de l'Église transportés au château Saint-Ange. Les magistrats sollicitaient des cardinaux un pape italien. Le 7 avril, le sacré collège se réunit au Vatican au moment d'un orage; tandis que le tonnerre tombait sur le palais apos-

tolique, une foule furieuse, que contenaient à peine les milices communales, criait au dehors : *Romano o italiano lo volemo !* Les cardinaux français formaient la majorité d'électeurs; ils renonçaient sincèrement à l'élection d'un nouveau pape français. On n'avait que deux cardinaux romains, Tibaldeschi, tout à fait sénile, et Orsini, trop jeune, et d'une famille trop dangereuse. Les cardinaux de Florence et de Milan tenaient à des cités suspectes à l'Église. L'embarras était grand, la situation terrible. Les capitaines de quartiers entraient de force dans la chapelle du conclave et disaient, selon Froissart : « Baillez-nous un pape romain qui nous demeure, ou autrement nous vous ferons les têtes plus rouges que vos chapeaux ne sont ». Les Français désignèrent alors, en dehors du sacré collège, le vice-chancelier de l'Église, Bartolomeo Prignano, archevêque de Bari, un prêtre austère et savant, client de la maison d'Anjou et qui pouvait rapprocher l'Italie et la France. Un premier scrutin fut favorable à Prignano. Il était environ minuit, le peuple criait toujours, se battait contre les gardes du conclave, entassait des matières incendiaires autour du Vatican, sonnait le tocsin dans tous les campaniles. Le second tour de scrutin donna à Prignano l'unanimité des suffrages, moins la voix d'Orsini. Celui-ci, par vengeance, fit courir sur la place de

Saint-Pierre, pendant le souper des cardinaux, le bruit de l'élection de Tibaldeschi, et la populace joyeuse enfonça les portes du palais et monta à l'assaut du conclave pour adorer son pape romain. Les cardinaux, pâles d'épouvante, coiffèrent à la hâte d'une mitre pontificale le vieux Tibaldeschi, lui jetèrent une chape sur l'épaule, l'assirent tout tremblant sur le trône, et abandonnant ce pape de paille et le vrai pape caché, à demi mort de peur, dans une chambre de l'appartement pontifical, se dérobèrent, à la faveur du désordre, têtes nues, *sine capis et cappellis*. Quand Tibaldeschi revint à lui, il avoua ingénument la tragi-comédie et nomma l'élu. Le peuple, irrité de cette trahison, put rejoindre quelques-uns des pères, et les traîna de force au conclave où ils confessèrent la supercherie et dénoncèrent le vrai pontife. Le tumulte fut tel alors qu'ils purent encore s'échapper du Vatican, les uns se sauvèrent au Saint-Ange, d'autres coururent éperdus hors des murs, dans la campagne. Le sang-froid des chefs de la Commune fut le salut de l'Église et de la ville. Le cardinal de Florence les convainquit de la validité de l'élection; le peuple se remit de son émotion; le nouveau pape était, après tout, un Italien. Prignano demanda une troisième épreuve électorale; les cardinaux réfugiés au Saint- Ange envoyèrent leur vote par

écrit, ceux qui couraient dans l'*agro romano* revinrent l'un après l'autre à Saint-Pierre et donnèrent leur adhésion. Le 18 avril, jour de Pâques, Urbain VI était couronné selon les rites séculaires et prenait possession du Latran.

Le schisme ne se fit point attendre longtemps. Urbain VI était le pontife le plus propre à mettre l'Église en feu. Une élévation si imprévue exaspéra l'orgueil et la violence de ce Napolitain. Il traita dès le premier jour, avec une extrême dureté, les cardinaux qui venaient de l'appeler de son petit évêché au gouvernement de la chrétienté. Au premier consistoire, il leur enjoignit de revenir au plus vite à la simplicité des apôtres, à résider dans leurs diocèses, à refuser les présents des princes. Cette façon brusque d'imposer la réforme déplut aux cardinaux français, qui formèrent aussitôt, autour de Robert de Genève, un parti d'opposition encouragé par Jeanne de Naples. A la fin de mai, les *ultramontains* se retirèrent à Anagni, afin de respirer, disaient-ils, un air plus salubre, laissant Urbain à Rome, seul avec ses quatre cardinaux italiens. Le pape, à son tour, changea d'air et s'établit à Tivoli. Cependant les bandes bretonnes, répondant à l'appel du sacré collège, poussaient jusqu'aux murs de Rome, battaient, le 16 juillet, les Romains au pont Salaro, puis se repliaient sur Anagni. Quand les cardinaux

rebelles se virent appuyés par une armée, ils lancèrent, le 20 juillet, leur manifeste. Ils déclaraient nulle l'élection d'Urbain VI, faite sous la pression de l'émeute. Urbain, avec une sagesse politique que son règne ne devait plus montrer, se déclara tout prêt à s'incliner devant la décision d'un concile. Les intransigeants rejetèrent cette proposition, et, le 9 août, publièrent une encyclique par laquelle ils enjoignaient à Urbain de se démettre, à la chrétienté de lui refuser l'obéissance. Malgré les consultations des premiers canonistes du temps, toutes favorables à l'élection, et les dernières paroles du pauvre Tibaldeschi, le pape postiche de la nuit du 7 avril, qui témoigna en mourant de la sincérité du scrutin, les dissidents ouvrirent à Fundi un nouveau conclave où les trois derniers cardinaux italiens se laissèrent attirer, par l'espoir qu'on inspira à chacun d'eux qu'il serait élu. Le 21 septembre, le cardinal de Genève, dont les mains étaient encore teintes du sang de Cesena, Clément VII, était choisi. Les trois Italiens protestèrent et allèrent cacher leur honte dans un château des Orsini, près de Tagliacozzo.

Urbain revint à Rome. Il ne pouvait rentrer au Vatican, car le Saint-Ange était aux mains d'un gouverneur dévoué au parti français ; il descendit à Santa-Maria Nuova, au Forum, puis à Santa-

Maria du Transtevere. Il n'avait plus près de lui un seul de ses cardinaux; les prélats de sa cour l'abandonnaient l'un après l'autre pour rejoindre le pape de Fundi. Jamais le Saint-Siège romain n'était tombé dans une désolation plus profonde. Mais Catherine veillait toujours sur l'Église. Dès le début du nouveau pontificat, elle avait su fléchir l'âme altière d'Urbain en faveur de Florence : la paix avait été conclue à des conditions modérées, l'interdit levé, et la cité de Dante était redevenue, écrit Matteo Villani, « le bras droit de l'Église ». Aux premiers symptômes du schisme, elle avertit les cardinaux du parricide qu'ils allaient commettre; elle engagea le pape à nommer au plus vite un sacré collège italien. En un même jour, il donna la pourpre à vingt prélats, à deux Orsini, à deux Colonna. Il était bien tard : la France, l'Université de Paris, Jeanne de Naples, un grand nombre d'évêques se déclaraient pour Clément VII; puis, ce fut le tour de la Savoie, de l'Espagne, de l'Écosse; déjà l'Occident ne distinguait plus le pape régulier de l'antipape. Désespéré, Urbain appela sainte Catherine, qui vint tranquillement s'asseoir au chevet de l'Église romaine. Il la pria de convoquer dans la ville apostolique les plus grands chrétiens de l'Italie : sur un signe de sa main, les saints accoururent du fond de leurs solitudes, des forêts de

Vallombreuse, des montagnes de Nice ou de Spolète. Elle écrivit aux monastères afin qu'on priât nuit et jour pour l'évêque universel. Elle relevait, dans les consistoires, le courage du pape et celui du sacré collège. Urbain VI, raffermi par les paroles de cette femme singulière, prit résolument l'offensive. Il acheta à prix d'or un condottière, Alberigo Barbiano, qui, en avril 1379, battit à Marino les Bretons de Clément VII ; il lui donna, pour orner son triomphe, une bannière où était écrit, en lettres d'or, le cri que poussera plus tard Jules II : « L'Italie délivrée des Barbares ». Il assiégea, dans ce même mois, la forteresse du Saint-Ange, dont les bombardes avaient incendié le Borgo. Son château fort une fois reconquis, il se rendit au Vatican, pieds nus, à la suite d'une procession, au milieu de tout le peuple. L'antipape se réfugia à Naples, puis à Avignon. Urbain VI était désormais le pape de Rome et de l'Italie. Mais, pareil à presque tous ses prédécesseurs, il n'était le maître à Rome que selon le bon plaisir du peuple. Un jour de sédition, la foule armée envahit le Vatican : Urbain VI se souvint du dernier acte de grandeur de Boniface VIII : il revêtit les habits pontificaux, et la tiare au front, assis sur le trône, il attendit les rebelles et leur dit, comme autrefois le Seigneur aux Juifs : « Qui cherchez-vous? » Ils s'arrêtèrent,

interdits, et se retirèrent silencieusement. Catherine s'employa encore à pacifier les esprits, prêchant au pape l'indulgence et la charité, aux séditieux le repentir, au peuple de Rome l'obéissance. Elle sollicitait les princes du parti de Clément VII, le roi de France, la reine Jeanne, elle encourageait Venise dans la confession d'Urbain VI, elle aidait à l'alliance de Louis de Hongrie et de Charles de Duras, arrière-petit-fils de Charles II d'Anjou, avec le Saint-Siège. Elle se hâtait ainsi, d'une façon un peu fébrile, se sentant aux prises avec une nécessité historique plus forte que son génie, voyant déjà l'ombre de la mort s'allonger sur le sentier où elle cheminait pour la gloire de Dieu, si douloureusement, depuis le jour de sa première mission florentine. Elle avait trente-trois ans; un apostolat si passionné avait détruit sa santé : elle touchait au terme de son pèlerinage. Le 30 janvier 1380, elle écrivit une dernière fois à Urbain VI. Elle recommandait la prudence à l'impétueux pontife. Le 15 février, avec une peine extrême, elle dicta ses adieux au fidèle Raimondo, son père spirituel. Dans cette lettre, où elle imagine que Dieu lui parle, elle esquissait, avec sa finesse habituelle d'observation, le caractère du pape. « Regarde en moi, Catherine, et vois l'époux de cette épouse, le souverain pontife : vois sa sainte et bonne inten-

tion, qui lui fait perdre toute mesure. Je permets que par sa conduite sans mesure, et la terreur qu'il inspire à ses sujets, il nettoie la sainte Église; mais d'autres viendront, qui l'occuperont par l'amour. Dis à mon vicaire qu'il rende sa puissance juste et accorde la paix à quiconque voudra la recevoir. » Aux disciples qui entouraient sa couche, elle adressa les paroles du Sauveur à son dernier souper, les paroles de François d'Assise mourant à ses frères : « Aimez-vous, mes fils, aimez-vous tendrement, et vous montrerez ainsi que vous me voulez toujours pour votre mère... Croyez fermement, mes très doux enfants, que, me séparant de mon corps, j'ai en vérité consumé ma vie pour la sainte Église, et cela est mon don particulier. Je m'en vais du monde où j'ai souffert sans mesure, je vais me reposer dans la mer pacifique, le Dieu éternel; mais je vous promets que, loin des ténèbres de la vie, unie à la vraie lumière, je vous serai plus utile que je ne le fus ici-bas. » Au moment de rendre l'âme, elle se tourna vers ses amis et sa mère, et dit : « Mon vœu suprême est que vous confessiez toujours bien haut qu'Urbain est vrai pontife et que vous n'hésitiez pas à mourir pour lui et pour l'Église ». Puis elle leva la main et, traçant le signe de la croix sur les têtes inclinées de tous ceux qu'elle avait le plus aimés, murmura la parole

sainte : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Elle expira avec une figure angélique, le 29 avril 1380.

Des événements inouïs suivirent de près la mort de sainte Catherine. Urbain VI sembla saisi de frénésie. Il jeta sur le royaume de Naples Charles de Duras; celui-ci battit l'armée de Jeanne Ire, s'empara de la vieille reine et la fit étrangler à l'aide d'un cordon de soie. L'antipape d'Avignon lança de son côté son prétendant, un autre Angevin, Louis, à la tête d'une armée française. Urbain ramassa tout ce qu'il put des bandes d'Hawkwood et marcha sur Naples au secours de son pupille. Au bout de quelques jours, il se brouillait mortellement avec Charles; au lieu de retourner à Rome, il s'enfermait avec ses cardinaux dans la citadelle de Nocera. Le sacré collège, qui le haïssait, conspira; en plein hiver, il fit jeter six cardinaux au fond d'une citerne fangeuse, pleine de reptiles; tandis que les pauvres gens, transis et affamés, criaient miséricorde, le pape, son bréviaire à la main, allait et venait, priant à haute voix, le long d'une galerie d'où il voyait la citerne, « sa figure, écrit un témoin, ardente comme un flambeau, par l'excès de la colère », — « pareil à un fou furieux », écrivent les cardinaux qui avaient eu la bonne fortune de rester à Naples. Urbain mit le royaume en interdit

et déposa Charles, qui vint assiéger Nocera; au son des trompettes, tout autour des remparts, le roi promit 10 000 florins d'or à qui lui livrerait le Saint-Père, mort ou vif. Deux fois par jour, le pape paraissait à une fenêtre de son château, une clochette d'une main, une torche de l'autre, et excommuniait l'armée angevine. Un Orsini réussit à ouvrir aux assiégés un passage à travers les assiégeants. Urbain VI s'enfuit, escorté par quelques centaines de soldats d'aventure de toutes nations, qui ne pensaient qu'à le vendre pour quelques écus; il emportait ses cardinaux, presque mourants, après sept mois de citerne, attachés sur leurs chevaux. Alors commença une chasse extraordinaire, le pape et l'Église courant, sous le ciel enflammé du mois d'août, par les montagnes et les vallées, d'abord vers Salerne, puis vers l'Adriatique. En route, le pape fit tuer l'évêque d'Aquila, et reprit sa course démoniaque, laissant le cadavre dans la poussière blanche du grand chemin. Enfin, toujours poursuivi, le cortège atteignit la mer près de Trani; au loin parurent les galères de Gênes, qui recueillirent le pontife. Urbain VI ne remit le pied que trois années plus tard dans la ville éternelle.

Tel fut le pape étrange que Catherine de Sienne appelait « mon père très doux ». Le spectacle de ce pontificat eût-il pu obscurcir la foi que

« la sainte dame » avait en sa mission, et lui inspirer quelque regret d'avoir ramené la papauté de France en Italie, au siège du premier apôtre, à la pierre angulaire de l'Église? Les mystiques et les prophètes ont des grâces d'état : si indignes que soient les instruments terrestres dont Dieu se sert pour réaliser ses desseins, ils savent que ceux-ci sont excellents et que les misères humaines n'en altèrent point la beauté. A l'origine du schisme, elle avait prédit que l'Église passerait par de cruelles épreuves, mais qu'après les jours de deuil, viendrait le temps de la paix et de la joie. L'histoire a mis bien des années à donner raison à sainte Catherine et peut-être n'a-t-elle pas encore aujourd'hui répondu à toutes ses espérances. Mais, pour les prophètes et les mystiques, le temps ne compte guère, car ils lisent au livre de l'éternité des secrets qui sont leur consolation et la vertu de leur apostolat.

UN PROBLÈME

DE

MORALE ET D'HISTOIRE

LES BORGIA

LES DÉBUTS D'ALEXANDRE VI [1]

Une récente publication, le *Journal* de Jean Burchard, chapelain et maître des cérémonies au Vatican, de 1483 à 1506, a dû ramener beaucoup de personnes curieuses des singularités dramatiques de l'histoire vers une famille dont le nom

1. I. *Johannis Burchardi Argentinensis Diarium*, 1483-1506, édition Thuasne. Paris, Leroux. — II. *Dispacci di Antonio Giustinian, ambasciatore veneto in Roma*, 1502-1505, édition Villari. Florence, Le Monnier. — III. Edoardo Alvisi, *il Duca Valentino*. Imola, 1878. — IV. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, t. VII, et *Lucrezia Borgia*. — Ch. Yriarte, *Les Borgia*.

seul réveille tout un cortège de légendes sinistres. Grâce aux notes quotidiennes de ce prêtre, on peut désormais suivre, dans le détail de leur vie intime, le pape Alexandre VI Borgia et son fils César. La correspondance d'Antonio Giustinian, ambassadeur de Venise près la cour de Rome, permet de contrôler page par page une partie du récit de Burchard; mais Giustinian, qui était un fin diplomate de l'école vénitienne, très habile dans l'art d'observer les figures et de scruter les paroles, nous a laissé en outre les principaux éléments d'une psychologie d'Alexandre VI; ses dépêches, complétées par la *Légation* de Machiavel, nous laissent encore pénétrer, aussi avant que possible, dans la conscience ténébreuse de César. Ces deux hommes, qui ont été pendant quelques années la terreur de l'Italie, et dont l'œuvre, interrompue par la mort mystérieuse du père, a donné tous ses fruits funestes sous les pontificats de Jules II, de Léon X, de Clément VII, apparaissent donc avec leur physionomie vraie, dans la complexité de leurs passions, de leurs vices et de leurs ambitions. Nous les voyons agir, et nous comprenons les motifs de leur action; nous les entendons parler, et, s'ils mentent, nous savons quel intérêt ils ont à mentir. Leurs caractères sont en parfait équilibre avec les conditions de leur puissance; il

leur fallait cette duplicité et ces accès de vice implacable pour se maintenir sur les sommets vertigineux où la fortune les avait portés. Mais ont-ils assez expié leur grandeur sanglante, le père, par l'effroi qu'il avait de son fils et l'angoisse avec laquelle, vers la fin de son règne, il sentait venir la ruine de l'entreprise commune; César, par l'impuissance désespérée dans laquelle la volonté tenace, soit de Venise, soit de la France, l'a enchaîné au moment où il croyait tenir enfin son rêve, une royauté en Italie, et par l'écroulement de toutes ses espérances, en quelques heures, quand Alexandre mourut? Ont-ils été, l'un et l'autre, également coupables envers l'Italie, l'Église et la chrétienté? Le procès que l'opinion des érudits et des honnêtes gens a institué sur cette famille est-il irrévocablement clos, et les documents précis que tout le monde peut lire désormais n'autorisent-ils point une revision de cette lamentable cause historique?

Je crois que l'on peut reprendre le dossier criminel des Borgia, à la condition d'apporter à cette étude nouvelle la tranquillité d'âme et les scrupules d'un juge. Depuis Guichardin jusqu'à une époque toute récente, ils n'ont guère provoqué que des réquisitoires passionnés ou des plaidoyers d'avocats sollicitant l'indulgence de la postérité, dénaturant les faits, exagérant les

bonnes intentions, atténuant les mauvaises, altérant même au besoin l'état civil des enfants d'Alexandre VI. Il faut se méfier des colères oratoires de Guichardin, mais plus encore de l'apologie romanesque du père Olivier ou des falsifications historiques du docteur Nemeke. Les essais de justification fondés sur une connaissance exacte de l'histoire, la *Lucrèce Borgia* de Gregorovius, le *Cesare Borgia* de M. Alvisi, sont pleins de vues excellentes, mais il convient de compter avec le parti pris général du livre, où la façon de présenter les faits est souvent paradoxale. En vérité, un témoin absolument dépourvu d'esprit, un sacristain médiocre, égoïste, réfractaire à tout sentiment délicat, tel que Jean Burchard, est une des plus utiles sources d'information. Il nous a rendu, comme un miroir et un écho, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans le cours des trois pontificats terribles de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI ; il n'est point de fait grave de son *Journal* qui ne se retrouve, soit dans les choniques contemporaines, soit dans les dépêches des ambassadeurs. Ce qui le rend précieux, c'est une absence désolante de sens moral. Les critiques qui ont soulevé des doutes sur l'authenticité du *Diarium*, rejeté comme pamphlet calomnieux, oubliaient deux choses : l'une, que l'Église elle-même avait sauvé

de la destruction les nombreux manuscrits du *Journal*, en faveur des descriptions précises du cérémonial de la chapelle pontificale, dont il est rempli; l'autre, que, chez Burchard, il ne se trouve point la plus légère trace d'invective, de malice ou de haine. Quand il note une infamie, il est à cent lieues de penser que c'est une infamie. La sérénité de ce chapelain est merveilleuse. Une seule fois, dans sa vaste chronique, il a été ému sincèrement, profondément, et la douleur a rehaussé un instant la platitude naturelle de son latin. C'était quelques jours après l'entrée de Charles VIII à Rome. Tandis que Burchard assistait à la messe pontificale de l'Épiphanie, je ne sais qui osa envoyer à sa maison des garnisaires français, avec leurs chevaux. On mit à la porte, sous la pluie battante, les mules du maître des cérémonies vaticanes, ses chevaux et ses ânes. A son retour, il vit l'attentat dans toute son horreur; les chevaux ultramontains « mangeaient mon foin, dit-il, *fenum meum consumëbant* ». Il retourna près de Charles VIII et fit une affaire d'État. Le roi donna l'ordre de délivrer la maison de Burchard de ses hôtes. Le chapelain reprit alors le calme de sa conscience. « Je les fis placer, écrit-il bonnement, chez les voisins. »

Certes, cet homme est incapable de nous tromper sciemment. Il ne raconte rien dont il ne

soit très sûr. Il ne commente jamais les faits qu'il rapporte. A deux ou trois reprises, il refuse de nous rendre les bruits de la rumeur populaire, et nous informe nettement de sa discrète résolution. Au delà du rituel de ses cérémonies, rien ne l'intéresse. Son horizon est le plus borné du monde, mais ce qu'il y aperçoit est d'autant plus clair et digne de créance. Jamais il ne s'est douté que l'Église chancelait, que la chrétienté était dans l'angoisse, que la politique de Rome inquiétait l'Europe. Il lui suffisait que, sur l'autel papal, les cierges fussent convenablement allumés, et que le pape ne revêtit point une chape rouge à la place d'une chape violette. Retenons donc auprès de nous, comme un témoin perpétuel, le pauvre sire; à lui seul, il a plus de révélations à nous faire que tous les hauts personnages — l'ambassadeur Giustinian excepté — que nous devons interroger. Il a contemplé, de la coulisse, le drame entier, dont les autres n'ont vu qu'un acte ou qu'une scène.

I

Il faut, avant d'aborder cette histoire des Borgia, se défaire résolument d'un préjugé et d'une erreur qui en fausseraient tout à fait l'in-

telligence. Le préjugé consiste à s'imaginer qu'Alexandre et César ont été en dehors des lois communes de l'humanité, qu'ils ont dépassé par leurs crimes et leurs vices la mesure de scélératesse permise à la fin du XV^e^ siècle, — et du XV^e^ siècle italien. Les personnes qui cherchent volontiers leurs informations sur le passé dans le théâtre ou le roman n'hésitent pas à gratifier pareillement Lucrèce d'une sorte de monstruosité morale. Nous serions donc en présence d'un triple cas de tératologie historique. Ce n'est point sans doute à des fous que nous aurions affaire, mais à des êtres d'exception, en qui la méchanceté s'est déchaînée avec une fureur incroyable, sans autre raison que la volupté perverse du mal, la joie maladive que donnent de grandioses extravagances. Cette vue se prête bien à l'éloquence et au pamphlet; elle est faite pour séduire des poètes; on la découvrira sans peine dans les chapitres colorés que Michelet a écrits sur les Borgia, et ce tableau de la Rome papale, farouche, avec ses ruines hantées par des bandits, et, au Vatican, des orgies dignes d'Héliogabale, « au milieu, un banquier, entouré de Maures et de Juifs; c'était le pape, et sa Lucrezia, tenant les sceaux de l'Église ». La vision est saisissante, mais elle fait aux Borgia à la fois trop d'honneur et une réelle injure. Ne voyons pas en eux des figures extraordinaires,

démesurées, tels qu'ont été certains empereurs romains. Néron nous déconcerte par l'incohérence de sa nature, l'absurdité du mal qu'il a fait : les chrétiens de son temps ont vu en lui l'Antéchrist, la Bête infernale sortie du puits de l'abîme; il sut mêler, d'une façon si inattendue, la férocité, la luxure, le goût des pompes colossales, les raffinements et l'ironie d'un comédien lugubre, que, présentée par Tacite et Suétone, son histoire nous semble un insolent défi jeté à la raison humaine. La taille des Borgia est loin d'être aussi haute; il n'y a point de désaccord entre leur vie de tyrans italiens et la politique de leur tyrannie; il n'est aucune de leurs violences que n'expliquent facilement les nécessités de cette politique, nécessités d'un jour, contredites par celles du lendemain, que manifesteront des violences nouvelles; petite politique, égoïste et empirique, mais poursuivie, à l'aide de moyens atroces, avec une logique et une clairvoyance parfaites. Caligula a nommé consul son cheval favori. On rendra au pape Alexandre cette justice que, s'il a fait asseoir des courtisanes autour du maître-autel de Saint-Pierre, un jour de fonction pontificale, il n'a jamais coiffé du chapeau rouge son cheval de chasse.

Ce grand cadre de la vieille Rome, qui convenait si bien à Caligula et à Néron, ou à certains

papes du moyen âge, tels qu'Innocent III et Boniface VIII, renferme encore, il est vrai, l'étrange famille, mais elle ne le remplit plus à la manière de ces maîtres du monde, soit temporel, soit spirituel. Les Borgia sont, l'un le roi de l'État ecclésiastique, l'autre le duc de Romagne. Leur champ d'action est l'Italie seule; ils y jouent une tragédie où les destinées de l'Occident ne sont plus engagées; un Sforza, un Malatesta, un Aragon, eussent donné un spectacle aussi émouvant si l'hégémonie de la péninsule leur avait été livrée. Les princes italiens de xv^e^ siècle sont véritablement leurs pairs, et, replacés dans leur compagnie, les Borgia reprennent leurs proportions justes. Leur immoralité n'est pas un jeu de la nature, mais la loi même de la tyrannie italienne. Après Alexandre VI, Pierre-Louis Farnèse, fils de Paul III, a parfois dépassé en perversité César Borgia lui-même; plus tard encore, Carlo Caraffa, neveu de Paul IV, a bouleversé la péninsule par une politique étourdie que César n'eût point pratiquée. La notion du bien et du mal, la loyauté, la bonté et la pudeur étaient-elles donc abolies dans ces âmes superbes, qui menaient le chœur d'une civilisation de premier ordre et rehaussaient la corruption de leurs cours de tout l'éclat de la Renaissance? Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Dans toutes ces consciences se retrouve la même

lacune. Mais l'explication du douloureux phénomène moral est dans le *Prince* de Machiavel. La tyrannie du xv^e^ siècle traînait à sa suite la fatalité de son origine ; elle était illégitime par son point de départ même, par l'attentat du *prince nouveau* contre les libertés communales ou les pouvoirs féodaux ; la papauté, bien que puissance séculaire, avait été atteinte de cette contagion depuis plus de cent ans ; elle avait été condamnée à lutter jusqu'à l'extermination contre les grandes familles féodales de Rome, et à jeter en pâture aux neveux pontificaux les domaines des barons. A partir de Sixte IV, c'était l'Italie elle-même qui, de proche en proche, devenait la proie du népotisme. Or, comme tous ces princes dont la maison a été fondée par la violence et ne subsiste que par le crime, les papes de la Renaissance ont dû recourir, pour assurer leurs ambitions, à une politique impitoyable, mêlée de fourberie et de cruauté ; comme eux, ils ont dû écraser sans merci leurs ennemis intérieurs, les comtes et les villes, les condottières indociles et les cardinaux trop puissants, les moines, qui veulent ramener sur la terre les libertés du royaume de Dieu, jusqu'aux humanistes, qui parlent trop haut de la libre république de Tite-Live. Renard et lion, dit Machiavel, il fallait être alors l'un et l'autre : au dedans, pour espérer un lendemain ; au dehors,

sur leurs frontières, chez leurs alliés, chez leurs rivaux, les tyrans italiens, et le pape, comme tous les autres, ont à se défendre contre la conspiration permanente, l'intrigue auprès des souverains de l'Occident, la violation des traités, les trames des exilés, des *fuorusciti*, qui préparent leur retour par le régicide ou l'émeute populaire. Il n'est pas un prince qui n'ait contre lui tous ses voisins immédiats, et, pour appuyer secrètement la politique de ses ennemis, quelqu'une des puissances de l'Europe : si celles-ci, occupées ailleurs, sont neutres, il reste toujours Venise, république patricienne, qui hait également tous ces tyrans et dont la main s'aperçoit dans tous les désastres qui les accablent. C'est pourquoi ils n'ont, pour durer, qu'une ressource, la terreur et le parjure. Les Médicis, qui ont eu longtemps plus d'humanité que les autres, ont été frappés par des sectaires en pleine église et dépossédés ; ils ne sont enfin rentrés en 1512 à Florence qu'après avoir épouvanté la Toscane par le massacre de Prato. Les Borgia ont été de ce monde qui ne connaissait ni douceur, ni scrupules, ni remords ; ils ont mené cette guerre sauvage qui n'a point connu de droit des gens. En nous, c'est la conscience moderne qu'ils étonnent. Mais, pour l'Italie princière, « l'hôtellerie de douleur » que Dante avait chantée déjà, ils n'ont été ni une déception ni une surprise.

Le préjugé que je viens de signaler se compliquait encore, pour les Borgia, d'une idée historique qu'il s'agit de redresser, sinon on risquerait de considérer leur figure et leur œuvre sous une sorte de verre grossissant. Alexandre VI, dit-on, était pape : c'est donc l'Église romaine qu'il entraîna dans la complicité de sa politique, l'Église chrétienne dont sa vie a compromis l'honneur, le christianisme, dont il était responsable, aussi bien en face de l'histoire que devant Dieu, et que lui et tous les siens ont renié impudemment. Cette notion a préoccupé d'une façon différente un certain nombre d'historiens. Les uns l'ont employée à assombrir davantage le tableau de ce pontificat, aggravant ainsi la culpabilité de la famille de tout le poids d'une véritable apostasie. D'autres, persuadés que la grâce divine n'avait pu à un tel point être impuissante, se sont récriés, ont imaginé je ne sais quelle conspiration de calomniateurs, ligués contre les Borgia, ou plutôt contre l'Église, supposant la légende introduite au sein de l'histoire, déclarant apocryphes et mensongères les dépositions des témoins et les relations des chroniqueurs, en première ligne celle du chapelain Burchard, qu'on n'avait point lu parallèlement avec les récits ou les pièces diplomatiques des contemporains. L'opinion qui, dans Alexandre VI, place au premier rang le pontife et

le pasteur des âmes, a donc servi à la fois à redoubler la sévérité de quelques-uns de ses juges, à exciter le zèle de ses avocats. Mais cette opinion est contredite par la réalité historique. La papauté avait longtemps incarné l'Église elle-même, et, par l'Église, la religion de tout le monde chrétien. Dans les plus mauvais siècles du moyen âge, au temps où les papes se voyaient presque tous chassés de Rome par le peuple, les barons ou les empereurs, les pontifes, même exilés, remplacés par des antipapes, avaient tenu d'une main souveraine la règle de la foi universelle. Les hérésies, les philosophies, les infractions à la discipline ecclésiastique, les entreprises des princes, tous les intérêts qui, de près ou de loin, touchaient au christianisme, avaient constamment abouti à un concile du Latran, à une décision du pape, à un acte solennel de l'autorité apostolique. Rien ne se faisait ou ne se disait en Occident qui ne dût recevoir l'approbation ou le blâme de Rome. L'Italie et l'Europe tourmentaient de mille manières le suzerain du patrimoine de Saint-Pierre; elles s'inclinaient toujours en tremblant quand l'évêque de Rome parlait au nom de Dieu. Les têtes rebelles qui n'avaient point fléchi furent frappées d'une façon terrible : l'empereur Henri IV, Arnauld de Brescia, Frédéric II, le roi Manfred. La fonction politique du pape, précaire et sans cesse suspendue

à Rome et dans le domaine ecclésiastique, indécise et contestée dans le reste de l'Italie, excepté au moment des ligues communales contre l'Empire, était, quand elle agissait au loin, d'une grandeur incomparable. Quand le pape se tournait vers l'empereur, le roi de France ou la Terre-Sainte, il montrait dans son geste et sa parole toute la puissance surhumaine du sacerdoce. Ce furent les temps héroïques de la papauté romaine, qui s'arrêtèrent brusquement après Boniface VIII. Par l'attentat de Philippe le Bel, les princes commencèrent d'annuler le droit de l'Église à intervenir dans les affaires religieuses de l'Europe. L'exil d'Avignon fut une déchéance tout autant pour l'Église que pour son chef. Le pape perdit alors le prestige de cet épiscopat œcuménique que Rome seule pouvait contenir ; hors de Rome, capitale spirituelle et politique du monde, il ne semble plus, aux hommes du moyen âge, qu'un archevêque français. L'Église, protégée et surveillée par le roi de France, ne fut plus, comme jadis, la suprême autorité morale, plus haute que tous les rois, et qui, dans la misère même de son siège à Rome, faisait à tous la loi. Ses décisions doctrinales, qui n'étaient plus promulguées au Latran, ne furent plus que l'œuvre impuissante d'une Église nationale. La chaîne qui, par le pape, rattachait l'Église à Dieu, parut rompue en son

anneau essentiel. C'est bien le sentiment des grands chrétiens et des politiques de l'Italie au XIVe siècle : Dante, Pétrarque, sainte Catherine de Sienne. Le pape rentra dans Rome, mais, grâce à l'horrible désordre du schisme d'Occident, il ne fut plus capable de ressaisir toute sa primauté apostolique. L'Europe se demanda, durant plus d'un demi-siècle, où étaient l'Église et le pape véritables, et les conciles de Constance et de Bâle purent seuls empêcher le morcellement de la chrétienté en Églises indépendantes. Mais ces conciles eux-mêmes amenèrent un amoindrissement nouveau dans la puissance religieuse du Saint-Siège. Ils attribuèrent à l'épiscopat la suprématie doctrinale et le droit de discipline qui avaient fait, antérieurement à tous ces troubles, la force du pontife romain ; ils constituèrent théoriquement l'Église en monarchie parlementaire. A chaque élection, le pape dut jurer, entre les mains de ses cardinaux, les capitulations par lesquelles il abdiquait en faveur du sacré collège les prérogatives les plus grandes du gouvernement ecclésiastique. Dès le lendemain, il avait oublié ses serments, et s'efforçait de revenir à la plénitude de ses anciens pouvoirs. Les papes de la seconde moitié du XVe siècle ont tous déchiré la charte pontificale. Cet acte de mauvaise foi n'eut pour aucun d'eux des conséquences graves. Les cardinaux italiens

se souciaient médiocrement des intérêts de l'Église universelle; chacun d'eux, rêvant de la tiare, voyait sans déplaisir une usurpation qui tendait non pas à relever la puissance spirituelle de leur maître, mais à consolider dans sa personne une réalité dont les grands papes d'autrefois n'avaient jamais connu que l'ombre, le principat ecclésiastique, la royauté temporelle de Rome.

Or, pendant les cent cinquante années qui vont de la captivité d'Avignon au pontificat de Pie II, le régime politique et social de l'Italie avait changé de fond en comble. La tyrannie avait remplacé les communes. Les provinces s'étaient, bon gré mal gré, constituées en principats. Milan appartenait aux Visconti, puis aux Sforza; Florence s'était accommodée du régime indécis du premier Médicis; le royaume des Deux-Siciles était, avec les Aragons, une monarchie taillée sur le patron des royautés européennes; il y avait des tyrans à Bologne, à Ferrare, à Rimini, à Pérouse, dans chacune des villes de Romagne, dans chaque tour féodale, pour ainsi dire; mais ici, le baron ou le duc n'attendait plus rien de la fidélité de ses sujets dont il était le despote; il ne reconnaissait au-dessus de soi aucun suzerain. Ce fut, pour le pontificat romain, une inexorable nécessité de s'adapter à ce milieu, de chercher des conditions

de vie pareilles à celles des autres puissances italiennes. La politique nationale d'Innocent III et de Boniface VIII, l'hégémonie des cités guelfes avait fait son temps ; il n'y avait plus ni Guelfes ni cités; la chimère d'une Église libre, mais privée d'un domaine indépendant, au sein d'une Italie princière, était insoutenable; la papauté eût été confisquée par les Aragons ou les Médicis, comme elle l'avait été, au x^e^ siècle, par les barons de Tusculum ou par les empereurs. Le seul parti à prendre, pour les papes, fut d'être tyrans au même titre que tous les autres; plus grave était leur déchéance religieuse, plus pressante était l'obligation de faire grande figure dans la péninsule, afin de retrouver par la diplomatie une situation analogue à celle dont ils avaient joui au temps de leur maîtrise mystique sur le monde. Dès qu'ils se sentirent libres du côté de la chrétienté, par la fin du schisme, la clôture des conciles, la répression des hérésies de Huss et de Wicleff, les papes du xv^e^ siècle se mirent à édifier leur grandeur temporelle. Les dernières traces de l'autonomie communale de Rome disparaissent sous Martin V, antérieurement à 1450. Nicolas V, Calixte III, premier pape Borgia, Pie II, Paul II, sont rois de Rome sans conteste; mais leur royauté est encore chancelante dans le Patrimoine, où les vieilles familles

gardent, sur leurs fiefs, toute l'indiscipline féodale. D'autre part, ces pontifes se rallient, par le mécénat, par la protection des humanistes et des artistes, à la civilisation princière de la Renaissance; mais, pour eux, accueillir la Renaissance, c'est-à-dire l'esprit de critique et les lettres païennes, c'était témoigner une fois de plus de leur abandon du rôle théologique soutenu par l'ancien pontificat. Le règne de Pie II, qui va de 1458 à 1464, marque le terme dernier de cette crise historique de l'Église romaine. Quelques années auparavant, Eugène IV avait encore essayé, non sans grandeur, de réconcilier l'Église d'Orient avec la foi latine; sa tentative avait échoué. Mais Nicolas V, quatre ans avant l'élection de Pie II, avait été pris pour arbitre par toute l'Italie, et avait présidé à la signature d'une trêve de vingt-cinq ans entre Rome, Naples, Florence, Milan et Venise. Avec ce pape, le Saint-Siège fut quelques jours, et pour la première fois, le point d'équilibre de la péninsule. Puis Calixte III, revenant, mais trop tard, à la tradition purement ecclésiastique, s'attacha, avec une passion tout espagnole, à la croisade contre les Turcs; il mourut, convaincu de l'impuissance politique de la papauté en matière religieuse. Pie II reprit le projet de croisade; il voulut rétablir la primauté de Rome sur les Églises natio-

nales. Louis XI lui accorda l'abolition de la *Pragmatique* de Bourges, mais le Parlement et l'Université aidèrent le roi à l'observer en dépit du pape. Quant à la croisade, ce pape aimable usa à la préparer les dernières forces de sa vie. A Ancône, au moment de mourir, il conjurait, en pleurant, son ami Bessarion de ramener à Rome sa dépouille mortelle. Il s'était trompé en venant seul au bord de cette mer, sur le chemin de Jérusalem, que les chrétiens avaient oubliée. C'est à Rome qu'il donnait sa dernière pensée, à la capitale toute temporelle de la royauté pontificale, au souvenir des lettres antiques, à la civilisation séculière dont la papauté allait partager avec Florence la direction pendant plus d'un demi-siècle, après avoir d'abord tranquillement fermé l'Évangile.

Or, dans le temps même où une grande crise sociale obligeait la papauté à se retirer du gouvernement œcuménique du monde, pour se renfermer dans une royauté italienne, l'Occident commençait une évolution historique analogue à celle de l'Italie, et sortait du cadre vague de la vieille chrétienté pour entrer dans les formes définies des nationalités européennes. Le déclin profond de l'Empire, l'affaiblissement du pouvoir spirituel des papes, furent à la fois des effets et des causes dans ce renouvellement des conditions

politiques de l'Europe. Les peuples prirent une conscience claire de leur vie nationale quand le sens de la vie générale baissa chez les deux maîtres mystiques de l'humanité ; le pape et l'empereur virent leur puissance universelle perdre tout le terrain gagné par l'autonomie individuelle des nations. La majorité politique de celles-ci rendit caduque la tutelle sociale de ses anciens patrons. Les nations, à mesure qu'elles se reconnaissaient maîtresses d'elles-mêmes, s'enfermaient en des frontières plus précises, la famille chrétienne se morcelait en familles particulières toutes prêtes à se combattre les unes les autres ; l'autorité pontificale s'arrêtait à chacune de ces frontières et ne passait au delà qu'à la condition de se conformer au droit public de la nation ; le pontife semblait de plus en plus un prince séculier au même titre que les autres, et les rois de l'Europe étaient tous disposés à le traiter en prince étranger, et, à l'occasion, en ennemi.

Cette période originale de l'histoire de l'Église, où les papes n'eurent plus rien d'apostolique, s'ouvrit par le règne de Paul II, grand seigneur d'esprit léger, tout occupé de statues grecques, et de fêtes carnavalesques. Elle se termina en 1527, par une catastrophe inouïe, le Sac de Rome, la captivité de Clément VII au château Saint-Ange, l'humiliation du pontife aux pieds de

Charles-Quint. La tyrannie ecclésiastique perdit alors sa valeur politique en Italie, son importance diplomatique en Europe. Mais sa ruine fut, comme l'avait été sa grandeur, entraînée dans le mouvement général de la péninsule. Par Milan et par Naples, l'empereur tenait l'Italie entière; ce qui restait de princes, à Florence, à Ferrare, à Mantoue, dépendait étroitement de l'étranger. Le pontificat romain, dépossédé de son action temporelle, commença dès lors une évolution très belle vers les traditions de son passé. Les papes comprirent que l'Église, déchue politiquement, devait retrouver l'ascendant religieux qui fit sa force au temps où elle était si faible sur son domaine terrestre. Paul III Farnèse, qui avait grandi dans la corruption de Rome sous Alexandre VI, réunit le concile de Trente. L'Église œcuménique rendit à son chef l'autorité doctrinale que Constance et Bâle avaient affaiblie; elle lui remit un droit de discipline tel que le Saint-Siège n'en avait jamais exercé de plus rigoureux. Mais lorsque, sous Paul IV, les Caraffa prétendirent restaurer la puissance temporelle dont Clément VII avait vu la chute, lorsque le neveu du pape, le cardinal Carlo, voulut recommencer la tragédie de César Borgia et mettre aux prises en Italie, au profit du Saint-Siège, la France et l'Espagne, on s'aperçut à quel point la scène

manquait aux acteurs; Rome et l'Église, qui avaient tout permis aux Borgia, se levèrent contre les insensés dont la politique retardait de soixante ans; Paul IV mort, le peuple jeta au Tibre sa statue, et le sacré collège fit étrangler le cardinal-neveu. L'Église romaine, si longtemps sourde aux cris de la chrétienté, demandait enfin hautement la réformation, dont le nom seul faisait jadis sourire Léon X. Pie IV rappela le concile, et saint Pie V, un moine, un inquisiteur, achevant de reconstituer le sacerdoce, poursuivit l'hérésie avec l'inflexibilité dogmatique d'un Innocent III, et fut assez fort, comme évêque universel, pour pousser une dernière fois, dans la croisade de Lépante, l'Europe chrétienne contre l'islamisme. Le bercail apostolique avait retrouvé son pasteur; l'Église, aidée par la milice de Jésus, recouvra, sous Sixte-Quint, son rôle religieux dans la politique générale de l'Occident. Elle n'était plus, en Italie, qu'un principat débile, et l'Italie n'était plus qu'un grand fief de l'Espagne.

Je viens d'esquisser les conditions morales et politiques où l'histoire du xv^e^ siècle italien a placé les Borgia. Nous ne jugerons ces hommes ni comme un accident ni comme une exception; ni leur conscience ni leur politique n'étaient une nouveauté; ces virtuoses ont jeté des notes vio-

lentes, mais pas une seule note fausse, dans le concert de la Renaissance. Il ne s'agit point ici de diminuer, par une bienveillance paradoxale, leur responsabilité historique, mais de la mesurer équitablement. J'ai dû d'abord les remettre au juste point de vue, à la lumière vraie qui leur conviennent, en les tirant du clair-obscur poétique où leurs figures se tenaient comme de formidables fantômes. Le préjugé romanesque une fois écarté, nous pouvons aborder de beaucoup plus près l'histoire vraie des Borgia.

II

L'Italie, disait un pape du XVI^e^ siècle, est une lyre à quatre cordes, qui sont Rome, Naples, Florence et Milan. Les quatre cordes avaient été un jour d'accord; depuis Nicolas V, l'harmonie s'était rompue; la fédération italienne semblait une chimère. Chaque fois que l'une des grandes puissances, Milan, Florence ou Venise, devenait comme le noyau d'un système d'alliances avec les tyrans de second ou de troisième ordre, Ferrare, Bologne ou Sienne, Rimini, Imola, Urbin, Mantoue ou Piombino, tout le reste de l'Italie s'inquiétait; une clameur s'élevait qui dénonçait la

trahison ourdie contre les libertés de la péninsule et l'établissement projeté de la « monarchie unique ». Ce cauchemar avait envahi tous les esprits ; il est bien singulier que l'appréhension d'une royauté italienne ait à ce point troublé les tyrans, les condottières, les humanistes, dans le temps même où le sentiment de la patrie italienne était le plus étranger à toutes les consciences. Chacun des grands tyrans était soupçonné à son tour ; les Sforza et les Aragons se renvoyaient, à la fin du xv^e^ siècle, la même accusation. Quand Ludovic le More appela Charles VIII, personne ne douta qu'il n'eût le dessein de régner sur la péninsule. C'était encore Venise que l'on redoutait le plus communément, bien qu'elle n'eût qu'un point d'appui territorial très faible ; mais elle était riche, et, par sa diplomatie, très forte dans les conseils de l'Europe. Guichardin affirme que Cosme de Médicis, aidant François Sforza à devenir tyran de Milan, « a sauvé la liberté de toute l'Italie, que Venise aurait asservie ». Le même historien a écrit cette maxime, qui explique bien le préjugé italien contre Venise : « La république n'accorde la liberté qu'à ses citoyens propres ». Avec Venise, ce n'était point de fraternité politique, mais de vassalité qu'il s'agissait. Un traité passé entre les tyrans et Venise, maîtresse de l'hégémonie italienne, eût été la ruine du

principat. Ce n'est qu'entre puissances semblables, rapprochées par la communauté de régime et d'intérêts, que peut s'établir un concordat équitable. Rome et Venise, où le pouvoir était électif, la société aristocratique, les traditions de gouvernement très fixes, avaient l'une avec l'autre d'étroites affinités, et l'Italie ne redoutait rien tant que leur bon accord. Le sens très pratique et doublé d'égoïsme de Venise écarta le plus souvent ce danger, et quand, à la fin d'Alexandre VI, la tyrannie ecclésiastique fut sur le point de s'étendre sur la plus grande partie de la péninsule, l'Italie éperdue se tourna vers Venise, et attendit un instant de la république le salut du principat.

Sixte IV, vingt ans avant le second pape Borgia, montra ce que le Saint-Siège prétendait être désormais, non seulement l'arbitre, mais le patron de tous les États italiens, et la façon nouvelle par laquelle il oserait rechercher cette prépondérance. Ce moine franciscain, fils d'un batelier de Savone, savant homme, inaugura une politique absolument dépourvue de principes, emportée comme en un tourbillon, sans lendemain, mais dont les contradictions et les violences devaient concourir à un plan rigoureux, opiniâtrément suivi, pour la grandeur exclusive non pas de l'Église romaine, mais de la famille pon-

tificale. La méthode insolente des Borgia, la chasse aux alliances italiennes et l'abandon cynique des alliés de la veille, fut inventée par les Rovere, et le cardinal Rodrigo Borgia, qui avait vendu sa voix et son crédit au conclave, lors de l'élection de Sixte IV, reçut de ce pape, en récompense de ce service, une édifiante éducation politique. On vit alors, autour de Rome et contre Rome, se former et se dénouer les ligues avec une rapidité vertigineuse : Milan, Florence et Venise, Naples, Ferrare, Urbin, Rimini, Bologne, se formaient, sur un signe du pontife, en groupes accidentels que la trahison renouvelait sans cesse. Sixte IV trahissait tout le monde, et Venise trahissait le plus volontiers Sixte IV. Celui-ci, surpris, en 1484, d'une perfidie plus inattendue de la république Sérénissime, entra dans une colère si grande, qu'il prit la fièvre et mourut en deux jours.

Mais cette politique incohérente servait la passion dominante de Sixte IV, l'établissement de ses neveux, les Rovere et les Riario. Le népotisme n'était pas une nouveauté dans l'histoire du Saint-Siège; les papes, à mesure qu'ils grandissaient comme princes temporels, s'étaient de plus en plus appuyés sur leur famille; mais jamais, jusqu'alors, ils n'avaient prétendu fonder, pour leurs neveux, une puissance territoriale. Pie II

avait appelé à Rome tous les Piccolomini, ses parents, et tous ses amis siennois; il leur avait prodigué les dignités ecclésiastiques ou séculières, quelques fiefs sans importance, les charges de la cour romaine, et n'oublia même pas sainte Catherine, sa compatriote, qu'il canonisa. Ce népotisme était innocent. Sous Sixte IV, ce fut un brigandage. Aux cinq neveux cardinaux, à Pietro Riario, qui passait pour son fils, à Julien Rovere, le futur Jules II, il livra l'Église : Pietro, la veille encore petit frère de saint François, fut fait d'un seul coup Patriarche de Constantinople, archevêque de Florence, de Séville et de Mende, et accablé de riches bénéfices. En deux ans, ses favoris, ses chevaux, ses comédiens et ses poètes dévorèrent tout, et Pietro, écrasé de dettes, mourut d'épuisement. Peu de semaines avant sa mort, il avait conçu un projet extraordinaire, pour lequel il sollicita la complicité de Galéas-Marie Sforza; il s'agissait, avec l'aide du tyran devenu roi de Lombardie, d'arracher à l'oncle son abdication et de prendre la tiare; c'était une folie, mais il en resta toujours quelque chose dans la tradition du népotisme pontifical, et César Borgia jugera peut-être que cette idée avait du bon. Le pape pleura le traître et reporta toute sa tendresse sur son frère Girolamo Riario, ancien scribe de la douane de Savone. Il acheta pour lui

Imola à Taddeo Manfredi et le maria à une fille naturelle de Galéas Sforza, Catarina. Puis il demanda pour Jean Rovere, frère de Julien, une fille de Frédéric d'Urbin; il donna à ce neveu Sinigaglia et Mondovi, terres de l'Église. Mais Sixte IV avait des ambitions plus hautes encore, et jeta son dévolu sur la Toscane. A Florence, les deux frères Médicis, Laurent et Julien, gouvernaient avec douceur, comme avait fait Cosme, par l'opinion plutôt que par un pouvoir bien défini. Ils avaient contre eux un parti, les Pazzi; le pape se mit en relation avec les chefs de la faction, et, au Vatican même, l'assassinat des Médicis fut préparé. L'archevêque de Pise, Salviati, était l'âme de la conspiration; autour de lui on trouve, entre autres conjurés, deux prêtres et un condottière du pape. C'est à la cathédrale, au moment de l'élévation, que les meurtriers devaient agir. Le cardinal-neveu Raphaël Riario, un enfant de dix-sept ans, se tenait près de l'autel, dans sa simarre rouge. Julien fut tué sur place. Laurent put s'enfuir et se barricader dans la sacristie. Florence se souleva en criant : *Palle! Palle!* Le peuple pendit Salviati, l'étole au cou, à une fenêtre de la Seigneurie; Riario, tremblant, demanda grâce. On l'épargna par pitié pour sa jeunesse; il garda, dit un contemporain, un visage livide toute sa vie. La conspiration avait manqué.

Sixte IV excommunia Laurent et mit la ville en interdit. Le peuple força ses prêtres à célébrer la messe. Le clergé se réunit en synode et demanda le concile. En appeler du pape à l'Église était un nouveau crime. Sixte IV jeta sur la Toscane ses alliés, Alphonse d'Aragon et Frédéric d'Urbin. Quand il fit la paix avec la noble ville, les premiers citoyens de Florence durent s'agenouiller aux pieds du pape, devant la porte close de Saint-Pierre, au chant du *Miserere*. Il frappa chacun d'eux de la baguette symbolique des confesseurs, et leur pardonna en père de miséricorde.

Il fallait renoncer à la Toscane, dont l'indépendance était devenue, au lendemain du régicide, une cause nationale pour l'Italie. Sixte IV put donner encore Forli à Girolamo ; il cherchait le moyen de conquérir ou d'acheter Faenza, Ravenne, Rimini. La guerre contre Ferrare, en 1481, avec l'alliance vénitienne, devait achever un beau duché d'Italie orientale. Mais les princes se groupèrent encore autour de Ferrare, comme ils l'avaient fait autour de Florence. La péninsule se montrait décidément rebelle au népotisme des Rovere. Le plus simple était donc de prendre leurs fiefs aux sujets directs de l'Église. Sixte IV lança les Orsini contre les Colonna et les Savelli. On commença par la guerre civile à Rome ; le quartier des Colonna fut assiégé, incendié ; le

palais du Quirinal, malgré la promesse du pape à ses cardinaux, fut pillé sous la direction du neveu Girolamo; le protonotaire Lorenzo arraché tout sanglant à sa maison et enfermé au Saint-Ange. Puis les pontificaux marchèrent contre les Colonna du Latium. Le pape, que l'invention de l'artillerie intéressait fort, avait béni les canons à Saint-Jean-de-Latran. Girolamo mit en feu la campagne romaine. Fabrizio Colonna, pour sauver la tête de son frère Lorenzo, négociait alors avec Sixte IV; celui-ci demanda la citadelle de Marino, qui lui fut rendue le 25 juin. Le 30, à l'aurore, on conduisit Lorenzo dans la cour intérieure du Saint-Ange, on lui lut une sentence de mort. Il ne prononça ni une prière ni une plainte, et mit tranquillement sa tête sur le billot. Puis, le corps fut porté aux Saints-Apôtres, l'église des Colonna. La mère attendait, en deuil, sous le portique, entourée des patriciennes de sa famille; elle fit ouvrir le cercueil, prit par les cheveux la tête de son fils, la souleva et dit : « Regardez, voici la tête de mon enfant et la bonne foi du pape Sixte! »

Le 12 août 1484, le chapelain Burchard écrivait : « Aujourd'hui, vers cinq heures de nuit, est mort notre très Saint-Père en Jésus-Christ et seigneur Sixte IV, pape, par la divine Providence; que Dieu daigne recevoir son âme avec

pitié. *Amen!* » Il faut lire, dans le Chroniqueur du Vatican, le récit de ces étonnantes funérailles. L'appartement du pape fut pillé en un clin d'œil par les valets et les prélats. On dut emporter le mort dans sa couverture et une tapisserie arrachée à la porte de sa chambre. On le coucha nu sur une table de la salle du *Papagallo*, pour le laver. Burchard ne trouva ni aiguière ni bassin; « enfin le cuisinier apporta le chaudron qui servait à laver la vaisselle, avec de l'eau chaude, et le barbier Andréa envoya un bassin de sa boutique; nous lavâmes le corps du pontife, et, comme nous n'avions pas de serviette pour l'essuyer, je déchirai la chemise dans laquelle il était mort et m'en servis... Nous l'habillâmes, sans chemise, d'une soutanelle, d'une paire de pantoufles données par l'évêque de Cervia. » On le revêtit d'ornements de rencontre, d'une vieille chasuble trouée, mais on ne put trouver ni rochet ni croix pectorale; il fallut cinq ou six heures pour obtenir une vingtaine de cierges; huit cardinaux seulement suivirent la procession funèbre du palais à Saint-Pierre. Ils s'empressèrent de rentrer chez eux. La personne du pape n'était plus sacrée; la perversité de la tyrannie avait effacé de son front le signe du sacerdoce. Le sentiment populaire, comme celui de l'Église elle-même, ne reconnaissait plus en lui le légat de Dieu.

Sixte IV n'était pas descendu dans les caveaux funèbres de Saint-Pierre, que le peuple romain, soulevé contre les neveux, brûlait leurs palais, tandis que les factions Orsini et Colonna se massacraient dans les rues, que les cardinaux et les nobles barricadaient l'entrée de leurs maisons. Rome traversa des jours horribles jusqu'à l'élection d'Innocent VIII. Ce pape, encore un Génois, fut élu, comme son prédécesseur, grâce à une scandaleuse simonie. Borgia avait espéré la tiare pour cette fois; il compta les voix de ses partisants, et, les jugeant trop peu nombreuses, il les vendit, la sienne comprise, au cardinal Cibo. L'élection fut conduite par Julien de la Rovere, qui allait être, sous deux pontificats, le personnage le plus puissant et le plus dangereux du sacré collège. Innocent VIII s'empressa de reprendre, dans la politique italienne, le jeu des alliances inauguré par Sixte; avec Gênes et Venise, il soutint la révolte des barons napolitains contre les Aragons alliés de Florence et de Milan; il menaça Ferdinand de la restauration d'une dynastie française. Les Orsini passèrent au roi des Deux-Siciles, les Colonna et les Savelli au pape; la guerre civile se ralluma dans Rome et la campagne romaine. Le pape, redoutant l'entrée de Virginio Orsini, rappela, pour les armer, les assassins bannis par Paul II et Sixte IV, et lâcha sur

la ville les pires brigands de toute l'Italie. Venise s'empressa de dénoncer l'alliance et refusa son contingent. Alphonse de Calabre s'empara du Latium. Quand la famine fut dans Rome, et qu'en dehors des murs, jusqu'aux montagnes latines, tout fut brûlé, le pontife fit la paix : il abandonnait, sans aucun remords, les barons du Midi à la fureur de leur maître, qui les attira dans un piège et les fit égorger en masse. La politique guerroyante réussissait mal à Innocent. C'était un prince timide; son fils Franceschetto et ses neveux avaient une âme d'usuriers médiocre et avide; ils ne songeaient qu'à s'enrichir vite, et, Rome regorgeant toujours de spadassins et de vagabonds, ils imaginèrent un tarif pour les assassinats et des abonnements qui assuraient la tranquillité des criminels. Franceschetto touchait 150 ducats par meurtre. En 1490, le Saint-Père faillit mourir. Son fils mit la main sur le trésor de l'Église, et l'intervention des cardinaux seule l'empêcha de le faire passer en Toscane. Il se souciait fort peu d'un principat en Italie. Son père, afin de l'établir en Romagne, fit poignarder bien inutilement le neveu de Sixte IV, Girolamo Riario, tyran de Forli et d'Imola. Catarina Sforza, la veuve, fit jeter par une fenêtre le cadavre nu de son mari; elle s'enferma dans la citadelle de Forli et la défendit contre la populace pour son fils Ottavio jusqu'à

l'arrivée des secours de Bentivoglio et de Jean Galéas. Franceschetto dut se contenter d'un riche mariage dans la famille du premier banquier de l'Italie, Laurent le Magnifique.

Entre Sixte IV et Alexandre VI, ce pontificat, dont toutes les entreprises avortèrent, semble misérable. Avec Innocent VIII, toute dignité, toute pudeur a disparu, non seulement chez le pontife, mais encore au sein du sacré collège et de l'Église. Laurent de Médicis, envoyant à Rome son fils, le cardinal Jean, âgé de dix-sept ans, disait au futur Léon X : « Vous allez dans la sentine de tous les vices, et vous aurez de la peine à vous y tenir décemment ». Les contemporains virent avec stupeur le pape reconnaître ouvertement ses enfants, comme eût fait un Sforza. Sixte IV, lui du moins, laissait passer Girolamo pour son neveu. Quand le sultan Bajazet eut confié à Innocent, au prix d'une pension de 40000 ducats, la garde de son frère Djem, on s'étonna que le prince musulman, fils de Mahomet II, logeât, avec ses janissaires et ses musiciens, au palais apostolique. Il sembla aux bonnes gens de Rome que, sur Saint-Pierre, le croissant se levait à côté de la croix. Comme le principat ecclésiastique était devenu l'objet d'une insolente enchère, chacun des cardinaux avait bien le droit de tout espérer du prochain conclave. Enfermés

dans leurs palais fortifiés, munis de tours, dont les portiques et les loges intérieures abritaient parfois une petite armée et son artillerie, entourés de leurs hommes d'armes, de leurs centaines de valets, de leurs *bravi*, ils renouvelaient, à la fin du xv^e^ siècle, les souvenirs laissés par la féodalité romaine au plus mauvais moyen âge. Ils sortaient à cheval, l'épée au flanc, couverts d'une armure, entourés de leurs neveux, de leurs clients, de leurs spadassins. Ils étendaient leur influence dans Rome par les pires moyens : ils nourrissaient, sous le portail de leurs palais, des foules de gueux prêts à tous les coups de main; ils protégeaient, par le droit d'asile, les bandits qui se réfugiaient près d'eux; ils empêchaient, dans leurs quartiers, l'exécution de la justice pontificale. Les cardinaux Savelli et Colonna devaient envoyer de nuit des troupes contre les gens du cardinal La Ballue, qui avaient délivré des criminels, et, sous les yeux de leur maître, déchiré les parchemins judiciaires et blessé le bourreau du pape. Aux fêtes du carnaval, qui commençait à Noël, on voyait passer à travers Rome les cavalcades, les chars allégoriques, chargés de musiciens et d'histrions, ornés des armes des cardinaux qui, par l'éclat de leurs folies, caressaient la vieille passion des Romains pour les spectacles magnifiques et gratuits. Ce luxe coûtait très cher,

et les princes de l'Église, gorgés de bénéfices et rompus à la simonie, demandaient encore au jeu des ressources peu canoniques. Ils jouaient donc, mais en redressant d'une main douce les écarts de la fortune. Une nuit, le cardinal Riario avait gagné 14000 ducats d'or à Franceschetto; celui-ci se plaignit à son père, qui condamna à restitution le trop heureux joueur, mais les ducats d'or étaient déjà dépensés.

Les cardinaux se dérobaient sous la main du pontife. Chacun d'eux, se considérant comme un pape *in petto*, résistait aux volontés du maître, se défiait de tous ses confrères comme d'autant de rivaux et les haïssait. Le sacré collège, condamné à la guerre intestine, se façonnait à l'image de la tyrannie italienne; il recherchait des alliances et des patronages en Italie et à l'étranger. Les deux grandes puissances catholiques, la France et l'Espagne, avaient la plus nombreuse clientèle : l'empereur, Venise, les Aragons et les Sforza se partageaient le reste. Tout consistoire tenu au Vatican était comme le champ clos où se livrait sourdement le combat désespéré pour la tiare. Le cardinal de Médicis y rencontrait le cardinal Riario, le complice des meurtriers de son père et de son oncle; le vice-chancelier de l'Église, Rodrigo Borgia, chef du parti espagnol, s'y querellait avec La Ballue, chef du parti français : celui-ci jetait à

Borgia les plus sanglantes injures, le traitait d'apostat, de *marrano* et d'impudique; Innocent VIII accueillait avec des paroles de colère les cardinaux qui s'étaient trop tôt réjouis de sa mort, et leur disait : « C'est moi qui hériterai de vous tous ». Du haut en bas de la société ecclésiastique, chez les moines comme dans l'Église séculière, le respect des choses de Dieu était mort. Aux funérailles du cardinal camerlingue d'Estouteville, les moines se battirent à coups de torche, dans Sant-Agostino, autour du cadavre qu'ils voulaient dépouiller de sa chape de brocart; on emporta le cardinal à la sacristie; la meute furieuse l'y suivit et lui arracha ses vêtements épiscopaux. De tous côtés, la conscience populaire se troublait, des prophéties couraient Rome et l'Italie, annonçant pour l'année 93 la chute de la puissance pontificale. A Florence, Savonarole encourageait, par l'audace de ses sermons, les espérances des républicains attendant la fin de la tyrannie médicéenne et la révolte des âmes chrétiennes aspirant à la réforme du christianisme. Le roi Ferdinand d'Aragon dénonçait les scandales de la famille régnante au Vatican et priait l'empereur de sauver, malgré elle, la sainte Église. Ce fut, pour la chrétienté, une consolation médiocre de retrouver le fer de lance qui avait percé le flanc du Sauveur : le sultan Bajazet en fit

présent au pape, et Rodrigo Borgia, du haut des loges de Saint-Pierre, éleva l'auguste relique sur Rome prosternée. Quelques jours plus tard, Innocent VIII entrait en agonie. Son médecin juif tenta, pour le sauver, une expérience criminelle : il fit passer dans les veines du pontife le sang de trois jeunes garçons. « Les enfants moururent, dit Infessura, le juif prit la fuite et le pape ne guérit point. » Mais il laissait au monde chrétien une interprétation inattendue du *Sinite parvulos ad me venire* de Jésus, et l'impression douloureuse d'un règne flétri par le trafic éhonté des choses saintes.

Le 6 août 1492, vingt-trois cardinaux ouvrirent le conclave dans la chapelle Sixtine, sous la garde des ambassadeurs et des nobles de Rome. On entoura le Vatican des troupes, et l'enchère simoniaque de la tiare commença. Les concurrents étaient nombreux ; chacun d'eux représentait quelque puissance de l'Europe ou de la péninsule, ou même des droits de famille à la succession du royaume ecclésiastique. Ascanio Sforza était le frère du premier tyran de l'Italie. Julien Rovere et Riario se recommandaient de Sixte IV ; Lorenzo Cibò semblait l'héritier direct d'Innocent VIII ; Borgia se rattachait à Calixte III ; Orsini et Colonna avaient pour eux la grandeur séculaire de leurs familles. La France et Gênes soutenaient ouvertement Rovere. Borgia opposa

à celui-ci le cardinal Sforza, mais Ascanio, dont la maison menaçait toute l'Italie, sentant que ses chances étaient trop faibles, se rangea derrière le vice-chancelier et mena la cabale en faveur de Rodrigo. Borgia était Espagnol, et l'Espagne, victorieuse de ses derniers Maures et unie à Naples, passait alors au premier rang des nations chrétiennes. Orsini seconda les efforts d'Ascanio. Pendant trois jours, le conclave ressembla à un comptoir de banquiers. Borgia donna à Sforza, en argent, la charge de plusieurs mulets, son palais et son mobilier, tous ses bénéfices et la vice-chancellerie de la cour romaine. A Orsini, il promit des fiefs; à Colonna et à sa famille, l'abbaye de Subiaco et tous ses châteaux à perpétuité; à Michel, l'évêché de Porto ; à Sclafetano, Nepi ; à Savelli, Cività-Castellana. Le Patriarche de Venise, Gherardo, dont la tête branlante, selon Infessura, disait toujours oui, se contenta de 5000 ducats. L'œuvre du Saint-Esprit devenait très facile. Dans la nuit du 10 au 11 août, le nom de Borgia sortit du calice électoral. Au petit jour, la croix parut à une fenêtre du conclave, et l'on cria à la ville endormie l'élection d'Alexandre VI. Puis la cloche du Capitole sonna en volées solennelles la première heure du pontificat nouveau; le peuple accourut au vieux Saint-Pierre, dont la façade, revêtue de mosaïques,

étincelait joyeusement dans un rayon d'aurore. Le cardinal Sanseverino, qui était d'une force peu commune, souleva entre ses bras le pape Alexandre et le mit sur le trône, derrière le maître-autel de la basilique. Il bénit alors la foule frémissante, la ville et le monde. L'Église romaine était à ses pieds, le sacré collège adorait en lui le vicaire de Jésus-Christ, et le jeune cardinal de Médicis murmurait à l'oreille du cardinal Cibò : « Nous voilà dans la gueule du loup : il nous dévorera tous, si nous ne trouvons le moyen de lui échapper ».

III

Ce règne s'annonçait, en effet, d'une façon menaçante pour l'Italie et l'Église. La rencontre de conditions très graves, d'accidents imprévus, rendait alors plus incertain l'équilibre des tyrannies italiennes, et la personne même du nouveau pape, son origine et ses ambitions de famille, étaient, pour les observateurs clairvoyants, du plus mauvais augure. La mort prématurée de Laurent le Magnifique, en avril 1492, avait fait disparaître l'hégémonie morale des Médicis sur la péninsule. Sous Sixte IV et Innocent VIII, Lau-

rent avait su maintenir, par son union avec les Aragons, la paix de l'Italie, et, quand le Saint-Siège troublait cette paix, Florence employait heureusement sa diplomatie à la rétablir contre lui. Pierre de Médicis, médiocre et violent, incapable de conserver au dehors l'ascendant politique de sa maison, ne pouvait, au dedans, maîtriser la démagogie qu'en substituant au gouvernement libéral, fondé sur l'opinion, de Cosme et de Laurent, un régime despotique analogue à celui de Milan. Mais le tyran de Florence cessait d'être le patron politique de l'Italie, et celle-ci avait ainsi perdu son modérateur ; elle se trouvait attirée, en deux directions contraires, par deux principats ennemis l'un de l'autre, les Sforza et les Aragons, livrée à tous les hasards que le Saint-Siège provoquerait à son gré, en penchant, soit du côté du nord, soit du côté du midi. A Milan, la situation semblait des plus périlleuses. A l'usurpation des Visconti et des Sforza sur les libertés publiques, Ludovic le More avait ajouté une usurpation personnelle, par l'emprisonnement du maître légitime, son neveu, Jean Galéas. Ludovic, menacé par les républicains lombards et le parti du prince dépossédé, se voyait perdu s'il n'appelait l'étranger. Milan, maîtresse des passages des Alpes, était la clé de l'Italie. Dès 1492, on sentait passer, du haut en bas de la péninsule, comme

le souffle précurseur d'une invasion. Savonarole ne fut point un prophète le jour où il annonça la venue du nouveau Cyrus chargé par Dieu de frapper d'une verge de fer les princes, les peuples et l'Église. L'aventureux Charles VIII était l'allié naturel de Ludovic; il pouvait être aussi bien le complice d'Alexandre VI. Le pape et le duc de Milan montraient au roi de France la même proie, Naples, l'héritage de Charles d'Anjou. La papauté était alors angevine autant qu'au XIII^e^ siècle; elle convoitait le protectorat des Deux-Siciles aussi ardemment qu'aux époques normande et souabe. Elle ne voulait pas abandonner le rêve d'une suzeraineté pontificale établie sur le midi napolitain et gracieusement consentie par un vassal français. Cette suzeraineté, que jadis Grégoire VII avait recherchée pour la grandeur de l'Église romaine, les papes du XV^e^ siècle ne la souhaitaient plus qu'à titre de grand fief bon à partager entre leurs neveux et leurs fils. Mais Calixte III, le premier Borgia, et Sixte IV, n'avaient vu dans cet intérêt qu'une question purement italienne, tandis qu'Innocent VIII, réveillant la politique séculaire du Saint-Siège, avait ranimé un instant la tradition angevine dans la personne de René de Lorraine, fils de René d'Anjou, comte de Provence. Rodrigo Borgia, pape espagnol, chargé d'une famille avide, aurait-il le souci de la paix et de l'indépendance

de l'Italie? L'Espagne altière de Ferdinand et d'Isabelle se tiendrait-elle longtemps en dehors du champ de bataille où les destinées de la dynastie espagnole des Aragons seraient engagées? Le matin même de l'exaltation de Rodrigo, tous ces problèmes se présentaient d'une façon plus ou moins distincte à la pensée des cardinaux italiens. Il était au moins certain que, tout à l'heure, l'étranger seul pourrait accorder la lyre italienne; mais quelles cordes seraient brisées sous ce pontificat inquiétant, là était le secret de l'avenir.

Certes, le passé d'Alexandre VI n'était point fait pour rassurer les esprits. Il avait alors plus de soixante et un ans. C'était un juriste, élève de l'école de Bologne, peu lettré, que les livres, la science, les antiquités, les arts n'ont jamais charmé. A vingt ans, il fut créé, par son oncle Calixte III, archevêque de Valence, sa patrie, et cardinal-diacre, puis vice-chancelier de l'Église. Il possédait d'innombrables bénéfices, et, sous Sixte IV, il était le plus riche des cardinaux après d'Estouteville. Il fut légat en Espagne, et écrivit sur le droit canonique conformément à la doctrine de l'absolue puissance des papes. Il vivait en grand seigneur, comme les cardinaux Sforza et Riario; il n'était point comparable pour l'énergie de la volonté au cardinal Rovere. Il se dérobait à la

curiosité populaire, caressant, au fond de son palais, les espérances d'une ambition obstinée, heureux de couver ses richesses et de faire la fortune de ses enfants. Jadis, le doux Pie II lui avait reproché paternellement, en un long monitoire, la liberté de ses mœurs et ses soupers trop joyeux avec les dames de Sienne. Vers 1467, il s'était lié avec Vanozza Catanei, plus jeune que lui de onze ans; cette femme, une Romaine de naissance obscure, eut deux ou trois maris très indulgents, à qui Rodrigo donna des places lucratives dans l'administration apostolique. Rien n'indique qu'elle fut comparable, pour l'esprit, aux grandes courtisanes de ce temps; elle vécut discrètement, dans l'ombre du pontificat : Burchard ne la mentionne qu'une seule fois, à propos de la plus tragique histoire de la famille. Mais elle vieillissait plus vite que Borgia, et celui-ci, trois ans avant son élection au Saint-Siège, avait voulu goûter la joie d'une seconde jeunesse. Giulia Farnese, Giulia la Bella, dont la chevelure d'or était fameuse dans toute l'Italie, enfant de quinze ans, fiancée par hasard à un Orsini, devint donc, dès le mois de mai 1489, la favorite du futur pontife. Son frère Alexandre, qui aida à cette brillante fortune, reçut plus tard le chapeau rouge. Avec lui commença la grandeur politique des Farnèses. Ce jeune cardinal, qui, sous Innocent VIII, avait fait

emprisonner sa mère, calomnieusement accusée par lui, fut le pape Paul III.

Cependant, ni Vanozza ni Giulia ne pouvaient inquiéter l'Église et l'Italie. Un tyran de Rome, endormi dans le plaisir, eût rassuré Naples, Florence et Milan. Les contemporains ont admiré ce prince ecclésiastique, « haut de taille, toujours souriant, aux yeux noirs, aux lèvres merveilles, à la santé robuste, infatigable », qui entraînait vers lui les dames « par son regard magnétique », dit Gaspard de Vérone. Mais il portait entre ses bras, à la chaire de Saint-Pierre, une trop nombreuse famille; toute une dynastie entrait avec lui dans le pontificat. On lui connaissait alors sept enfants. L'aîné, Pier Luigi, le premier duc de Gandia, était mort en 1491; une bulle de Sixte IV l'avait légitimé, au nom de Rodrigo Borgia, en 1481. Le second, don Juan, duc de Gandia, avait été légitimé par le même pape en 1482. Il avait dix-huit ans, César en avait seize, Lucrèce douze, Joffré dix. Juan, César, Lucrèce et Joffré ont formé seuls la famille politique d'Alexandre VI; l'épitaphe de Vanozza, à Sainte-Marie-du-Peuple, ne rappelait que ces quatre noms. Girolama, Isabella, Laura, ne comptent point pour l'histoire. Giovanni, l'*infant romain*, qui passa pour le fils de Lucrèce et qui naquit durant le second veuvage de cette malheureuse

femme, fut reconnu par deux bulles pontificales, en date du 1er septembre 1501, conservées à l'*Archivio* de Modène. Par le premier de ces actes solennels, Alexandre déclare que l'infant est fils de César Borgia de France; par le second, qu'il est son propre fils. Sur ce Giovanni, que Lucrèce, devenue duchesse de Ferrare, éleva à sa cour en qualité de frère, repose le plus douloureux mystère de la vie d'Alexandre VI, comme de celle de César. En 1498, Lucrèce avait, en effet, donné le jour à un fils dont la naissance coïncide exactement avec les dates portées aux bulles de 1501. Plusieurs autres actes de la chancellerie vaticane, en 1502, attribuent encore cette paternité à César. Ce double aveu de paternité, cette confession contradictoire nous permettent d'indiquer seulement les termes du triste problème, sans essayer de le résoudre. Toutefois, il est bien entendu qu'il ne s'agit point ici d'une légende romanesque sortie du préjugé populaire, mais d'un ensemble de documents historiques, confirmés par le témoignage constant des ambassadeurs italiens, et d'une question d'état que les bulles apostoliques ont franchement présentée à la conscience de la postérité.

Revenons donc aux aînés de cette maison singulière. En 1492, don Juan, duc de Gandia,

vivait en Espagne, où il s'était marié; son ambition ne l'attirait point vers l'Italie; je crois qu'il vint plus tard, bien à contre-cœur, séjourner à Rome, où le fratricide l'attendait. César, petit étudiant à l'université de Pise, fut doté par son père, le jour même du couronnement, de l'archevêché de Valence, et, une année plus tard, reçut le chapeau rouge. C'était ainsi un candidat d'avenir à la papauté. Juan Borgia, neveu d'Alexandre, évêque de Monreale, prenait la pourpre le 1er septembre 1492, et tous les Borgia ecclésiastiques, cousins ou neveux, la revêtirent tour à tour. Lucrèce, qui avait été déjà fiancée avec don Chérubin de Centelles, puis avec Gasparo de Procida, deux Espagnols, vit offrir sa main à un Sforza, Jean de Pesaro; le mariage eut lieu le 12 juin 1493. Joffré, à l'âge de neuf ans, se réveilla chanoine et archidiacre de Valence. Mais le père songeait à établir son Benjamin en quelques bons fiefs des Deux-Siciles; le 16 août 1493, on le fiança à doña Sancia, fille naturelle d'Alphonse de Calabre, petite-fille du roi Ferdinand, qui apportait en dot la principauté de Squillace. Il jeta son camail aux orties, et représenta innocemment l'intérêt politique des Borgia du côté des Aragons, comme le faisait sa sœur Lucrèce du côté des Sforza.

Alexandre tendait ainsi la main à la fois à Milan et à Naples. Les mariages de ses enfants marquèrent toujours l'orientation de sa politique. Il semblait que l'Église ne lui eût confié le gouvernement de la chrétienté que pour le bien de sa propre famille. Pendant plus de deux années, jusqu'à l'entrée de Charles VIII à Rome, il eut une conduite hésitante et effacée, si on la compare aux entreprises de la fin du règne. Le principat italien était encore intact, et l'égoïsme paternel du pape se sentait mal à l'aise. Il reprenait alors, sans y rien ajouter, la tradition de ses prédécesseurs. Au dehors comme au dedans, il louvoyait avec une certaine timidité, caressait les Orsini, se rapprochait de Ferdinand, qui était alors le premier homme d'État de la péninsule; puis, sur un signe de Ludovic le More, penchait vers les Sforza et nouait une ligue avec Milan, Venise, Sienne, Ferrare et Mantoue. « A ce moment, dit Guichardin, Ludovic regardait comme un échec pour lui-même tout abaissement de la grandeur d'Alexandre. » L'alliance n'eut point d'effet sérieux, grâce à l'inévitable trahison de Venise. Le pape commença donc une nouvelle évolution vers les Aragons, disgracia le cardinal Ascanio Sforza et parut se rallier à la politique italienne et nationale de Ferdinand. L'usurpateur de Milan, menacé par ce mouvement qui rompait

l'équilibre de la péninsule, se rejeta du côté de la France; une partie du sacré collège, Julien Rovere, Colonna et Savelli en tête, s'unirent à lui pour appeler l'étranger; l'idée de la déposition du pape indigne, qui fut jusqu'à la fin le tourment d'Alexandre VI, grandissait parmi les cardinaux dissidents et jusque dans les conseils des rois Catholiques d'Espagne. Julien, l'implacable ennemi des Borgia, courut à Lyon pour décider Charles VIII. Le plan de l'invasion fut arrêté entre ces deux hommes. Jules II, qui poussa plus tard le cri désespéré : *Fuori i Barbari!* et usa toutes ses forces à chasser l'étranger de la péninsule, fut ainsi le premier complice d'une politique qui ruina l'Italie et bouleversa l'histoire de l'Europe.

Le seul prince qui, après Laurent de Médicis, fût capable de ressaisir l'hégémonie italienne et d'intimider Charles VIII, Ferdinand, disparut alors. Il mourut, dit Burchard, *sine luce, sine cruce, sine Deo.* Son fils Alphonse II, fourbe et vil, orgueilleux et cruel, demeurait le seul allié d'Alexandre, le dernier défenseur de l'Italie. Pierre de Médicis, dont la puissance chancelait, ne se prononçait ni pour la France ni contre elle; Venise se tenait dans une neutralité prudente; tous les petits tyrans étaient gagnés à la cause française. Personne ne savait au juste ce que

Charles venait faire en Italie, et lui-même, il n'en était pas bien sûr; mais on comprit, dès ses premières étapes, qu'une heure fatale pour la tyrannie avait sonné. En quelques semaines, ce fut, du nord au midi, une véritable décomposition politique. Le pape et Alphonse II, éperdus, suppliaient le sultan turc de les secourir. Charles VIII, lui disaient-ils, enlèvera Djem, et le rétablira sur le trône de Mahomet. Bajazet répondait au pape, par une lettre que Burchard et Sanudo nous ont conservée, que, « pour le repos et l'honneur du Saint-Père, et sa propre tranquillité », il était bon de faire mourir d'abord son frère Djem, « qui est d'ailleurs mortel, et prisonnier de Sa Sainteté », et cela, « le plus tôt possible, et de la meilleure façon qui plaira à Sa Sainteté »; Djem sortirait ainsi « des angoisses de cette vie, et son âme passerait en un monde plus heureux ». Le sultan voulait seulement le corps de Djem, et promettait au pape, comme prix du sang, 300 000 ducats, son amitié perpétuelle et la paix des chrétiens d'Orient. Cependant Ludovic hâtait le trépas de son neveu, et, à peine en possession du titre de duc de Milan, trahissait Charles VIII et prêtait l'oreille à l'appel du pape et aux conseils de Venise. Toutes les villes de Toscane se levaient contre Florence; Florence chassait Médicis et se livrait au roi; Pise précipitait dans l'Arno le lion

de marbre de Florence, en criant : *Popolo! Libertà!* Le vieil état communal renaissait sous les pas de l'armée française. Le pape enfin perdait la tête ; il traitait avec tout le monde à la fois : avec l'empereur Maximilien contre Charles VIII, avec Charles VIII contre l'Église et le concile dont la chrétienté menaçait le Saint-Siège ; il ouvrait Rome à une armée napolitaine marchant contre l'armée française, voyait avec épouvante les Orsini et les Colonna passer les uns après les autres dans le camp français, armait fiévreusement le Saint-Ange et les bourgeois de Rome, offrait des armes aux Espagnols et aux marchands allemands, enfermait au Saint-Ange son argenterie et ses tiares, faisait seller des chevaux pour fuir, il ne savait de quel côté. Tous les malheurs s'abattaient à la fois sur sa tête. Les cardinaux, qui chevauchaient dans le cortège du roi, préparaient le décret de déposition et le dossier d'un procès de simonie. Une compagnie française, commandée par le capitaine d'Allègre, arrêtait du côté de Viterbe Giulia Farnèse et son escorte. Charles VIII, imitant la chasteté de Scipion, ne voulut point voir Giulia la Bella, mais il lui imposa une rançon de 3 000 ducats. Cette aventure tragi-comique fut, pour Alexandre, le coup de grâce. Il abandonna tout au roi, le passage libre à travers Rome et le gouvernement militaire de la ville ; le

droit de conquête sur le tyran de Naples dont il renvoyait l'armée; la couronne des Deux-Siciles; quatre ou cinq villes du patrimoine ecclésiastique; il renonçait à l'alliance turque et remettait le sultan Djem à Charles; il rendait Ostie à Julien Rovere; il livrait son fils, le cardinal César, comme otage de sa foi pontificale. On lui laissa donc les clés de l'Église universelle, et la blonde fille des Farnèses lui fut rendue. Lui-même, le 1er décembre, il l'accueillit à sa rentrée dans Rome. « Sa Sainteté, écrit l'ambassadeur de Ferrare, portait un pourpoint noir, avec des bandes de brocart d'or, une belle écharpe à l'espagnole, le poignard et l'épée, des bottes espagnoles et un berret de velours très galant. » Au moment même où il revêtait ce costume de troubadour, le principat ecclésiastique se tenait sur une pointe d'aiguille; Alphonse II, qu'il abandonnait, ne pensait plus qu'à se sauver avec ses trésors, en Sicile ou en Espagne; Ludovic le More disait à l'ambassadeur de Ferrare : « J'attends l'estafette qui m'apportera cette bonne nouvelle : le pape pris et décapité ». Alexandre se jeta donc dans les bras du roi, et la plus belle armée de l'Europe défila le long des rues de Rome, avec ses canons et son infanterie, le soir du 31 décembre 1494 : du fond du Vatican, le pape vit la lueur des feux de joie et entendit les cris du peuple acclamant la

France, les Colonna et le cardinal Rovere. Pendant vingt jours, il chercha à éluder la signature définitive du traité qui renfermait la déchéance politique du Saint-Siège; il finit par refuser l'investiture des Deux-Siciles. Il amusa Charles du spectacle des cérémonies pontificales, et, quand le roi prit la route de Naples, il lui donna les deux otages promis, Djem et César. Mais à Velletri, César se glissa hors du camp français, déguisé en palefrenier, et à Naples Djem mourut, selon le désir de son frère Bajazet, après avoir mangé ou bu, dit Burchard, « des choses qui ne convenaient pas à son estomac ». La lâcheté d'Alphonse d'Aragon rendit à Charles la conquête du Napolitain très facile. Le roi des Deux-Siciles abdiqua, sans avoir combattu, laissant à son fils Ferdinand II une couronne déshonorée. Le pape, le duc de Milan, Venise, le roi d'Espagne, l'empereur, formèrent à la fin de mars 1495, contre Charles VIII, une ligue qui fut le prélude des guerres pour l'équilibre européen, et le premier acte d'une incessante intervention de l'Europe dans les affaires d'Italie. Charles revint sur ses pas; il renonçait à la Terre-Sainte, à Constantinople, à cette vision de l'Orient qui avait éclairé les jours tristes de sa jeunesse; il ne cherchait plus qu'à sortir au plus tôt du guêpier italien. Alexandre VI se garda bien, cette fois, de

l'attendre au seuil de sa ville sainte. En dépit des Romains, qui s'offraient à le défendre dans le Saint-Ange, il courut jusqu'à Orvieto, puis à Pérouse, entraînant à sa suite les troupes de la ligue et celles de l'Église, les ambassadeurs et le sacré collège. Après Fornoue, il rentra dans Rome, le 27 juin 1495. Zorzi, l'ambassadeur vénitien, le décida à lancer contre le roi de France un monitoire très sévère, dans lequel il menaçait Charles des foudres canoniques s'il ne s'engageait à ne plus rien tenter à l'avenir contre l'Italie et le Saint-Siège. Alexandre ne pouvait comprendre encore que désormais toute question italienne serait, d'une façon plus ou moins directe, une question française.

Mais les Borgia étaient des gens avisés, qui tiraient profit des leçons de l'histoire. L'orage une fois passé, ils regardèrent l'Italie et la virent couverte de ruines. Le principat était mortellement atteint. Les Médicis avaient disparu de Florence. Les Sforza étaient convaincus de haute trahison envers la péninsule; entre la Lombardie et la France, les Alpes s'étaient abaissées; le duc d'Orléans, maître du Milanais, avait recouvré les droits héréditaires de sa grand'mère Valentine Visconti. Les Aragons avaient abdiqué pour ne point voir l'ennemi; Ferdinand II était obligé de reconquérir son royaume ville par ville. Alphonse II

mourut en novembre 1495, Ferdinand II en octobre 1496; son oncle Frédéric lui succéda, mais on sentait bien que la succession de Naples était ouverte, et que les Aragons, soutenus seulement par le crédit de l'Espagne, avaient fini leur temps en Italie. La tyrannie pontificale avait en vérité le moins souffert de l'invasion française. Ainsi, sur l'échiquier italien, une pièce importante était tombée, deux autres avaient perdu toute valeur; Rome et Venise seules conservaient leur situation politique. La dynastie des Borgia se vit donc en face de conditions toutes nouvelles; le rôle et les ambitions du Saint-Siège devenaient tout à coup singulièrement plus vastes qu'au temps de Sixte IV et d'Innocent VIII. L'attitude hésitante, la politique contradictoire d'Alexandre VI, allaient faire place à un plan d'action très fermement suivi. Il s'agissait, dans le désarroi et la décadence des vieilles tyrannies, de fonder un État nouveau, une maison régnante qui, appuyée sur l'Église romaine, eût été en peu d'années l'arbitre de la péninsule. Pour le moment, le pape n'attendait rien de l'étranger; la ridicule expédition de Maximilien contre Florence, en 1496, lui montra l'impuissance momentanée de l'Empire; il croyait la France bien loin, et ne soupçonnait pas encore l'approche de l'Espagne. Il avait sous la main son fils aîné, don Juan de Gandia, dont la grandeur

temporelle pouvait être l'orgueil de son pontificat. Il se contentait alors, pour commencer l'établissement princier de ce jeune homme, du domaine même de l'Église qu'il démembrait et des fiefs des vassaux de l'Église qu'il dépossédait. Il lui remettait le gouvernement du Patrimoine, et lui donnait Ostie, Corneto, Civita-Vecchia, Viterbe. Les Orsini, le vieux Virginio, leur chef, son fils Jean Jordan, tous les capitaines de cette grande famille avaient pris du service sous les étendards de Charles VIII ou dans l'armée florentine. Le pape confisqua donc leurs châteaux par bulle apostolique, nomma son fils gonfalonier de l'Église, lui fit cadeau d'une armée, et l'envoya, accompagné du duc d'Urbin, de Fabrizio Colonna et d'Antonio Savelli, au siège de Bracciano, que défendaient Alviano et sa femme Bartolomea, la sœur de Virginio. L'entreprise tourna fort mal; les pontificaux furent refoulés jusque sous les murs de Rome, et une armée, commandée par deux capitaines à la solde de la France, Carlo Orsini et Vittellozzo, les força de se battre, le 23 janvier 1497, près de Soriano. Ce fut un désastre. Le duc d'Urbin fut pris, le duc de Gandia blessé, le cardinal Lunate, légat du Saint-Père, s'enfuit avec une telle hâte qu'il en mourut. Le pape appela à son aide Gonzalve de Cordoue, général du roi Catholique, mais Venise intervint

et l'obligea à signer une paix peu glorieuse. Pour 50 000 florins d'or, il abandonnait aux Orsini le droit d'être maîtres chez eux à perpétuité.

Certes, le premier acte de la politique paternelle d'Alexandre VI finissait d'une façon fâcheuse. Mais les Borgia étaient beaux joueurs. Le véritable virtuose de la famille, César, cardinal de Valence, se préparait à entrer en scène. Au commencement de l'année 1497, il avait plus de vingt ans. Il se trouvait embarrassé dans les replis de sa robe de pourpre, qui l'empêchait d'être général d'armée, prince séculier, modérateur de l'Italie. Il souffrait avec peine l'alliance matrimoniale de sa maison avec les Sforza, et, pour délivrer les Borgia d'une entrave gênante et les détacher d'un gouvernement trop compromis en Italie et à l'étranger, il jugea bon de supprimer le mari de sa sœur Lucrèce, Jean Sforza de Pesaro. Rompre avec Milan, c'était s'acheminer à une entente avec la France. Jean Sforza fut donc condamné. Le jour des Rameaux, il reçut encore à Saint-Pierre la palme bénite de la main du pape. Les chroniques de Pesaro racontent ainsi par quel hasard il échappa à une mort violente, dans le cours de la semaine sainte. « Un soir, Giacomino, camérier du seigneur Jean, se trouvait dans la chambre de M^me^ Lucrèce. César, frère de celle-ci, entra ; Giacomino, par

l'ordre de Madame, s'était caché derrière un fauteuil. César parla librement à sa sœur, et dit que l'ordre était donné de tuer Jean Sforza. Quand il fut parti, Lucrèce dit à Giacomino : « Tu as entendu? Va et avertis-le. » Le camérier obéit à l'instant, et Sforza se jeta sur un cheval turc, et à bride abattue vint en vingt-quatre heures à Pesaro, où son cheval tomba mort. » César se fit ainsi un ennemi mortel; mais il prit en même temps une leçon de prudence et une salutaire aversion pour les paroles inconsidérées. Le pontife déclara, en vertu de son autorité canonique, la nullité du premier mariage de sa fille. Lucrèce, qui aima sincèrement tous ses maris, pleura quelques jours le premier chez les nonnes de Saint-Sixte.

Cependant Alexandre comblait de bienfaits Juan de Gandia. Le 7 juin, il l'investit du duché de Bénévent, enclave ecclésiastique du royaume de Naples, en ajoutant à ce fief Terracine et Ponte-Corvo. Il choisissait en même temps César comme légat apostolique au couronnement prochain de Frédéric d'Aragon. Mais César avait alors de bien autres visées. La condition de cadet lui semblait aussi insupportable que celle d'homme d'Église. Pour tenter de grandes choses, refondre en un moule nouveau la tyrannie italienne du xv^{e} siècle, et recueillir au nord et au

midi de la péninsule des héritages si beaux, il devait être d'abord l'héritier présomptif de sa maison. Il ne pouvait attendre, car Juan était jeune, et Alexandre vieillissait. Une seule voie était rapide et sûre pour atteindre ce but excellent. Il la prit, si horrible qu'elle fût, sans hésiter.

Le mercredi 14 juin 1497, Juan et César, « fils bien-aimés du pape », écrit Burchard, avaient soupé chez leur mère Vanozza, dans une vigne de celle-ci, près de Saint-Pierre-aux-Liens, sur les hauteurs de l'Esquilin. Vers le milieu de la nuit, le cardinal pressa son frère de se retirer au palais apostolique, où Juan habitait; ils reprirent leurs chevaux ou leurs mules, et descendirent la colline, suivis d'un très petit nombre de valets; ils allèrent ainsi côte à côte jusqu'à la région où se trouvait la vice-chancellerie, l'ancien palais de leur père, non loin de Campo-di-Fiore; là, ils s'arrêtèrent; le duc voulait, avant de rentrer au Vatican, « aller se divertir quelque part »; il prit donc congé du cardinal, et rebroussa chemin, ne retenant près de soi qu'un seul de ses serviteurs, et, en outre, un homme « qui était venu au souper la figure masquée », et qui, depuis plus d'un mois, chaque jour le visitait secrètement et masqué, au palais. Le duc, ayant en croupe ce mystérieux personnage, chevaucha jusqu'à la

place des Juifs; là, il se sépara de son unique valet, en lui enjoignant de l'attendre, à cet endroit même, jusqu'au jour, puis de s'en aller, si son maître ne reparaissait point vers quatre heures du matin. Juan et l'homme masqué s'enfoncèrent dans les ruelles tortueuses et noires qui tournent autour du Ghetto. Le duc ne reparut plus au Vatican ; son serviteur fut retrouvé, au petit jour, sur la place des Juifs, mortellement blessé; des bourgeois charitables le recueillirent, mais il ne put rien révéler sur son maître. Le 15 juin, avant midi, les gens du duc, inquiets de cette absence prolongée, firent avertir le pape. Alexandre prit peur; il espérait cependant encore que Juan rentrerait le soir au palais ; il avait, pensait-il, rendu nuitamment visite à quelque courtisane, et craignait de sortir en plein jour d'une maison suspecte. Le soir vint, et le pape, épouvanté, ordonna à ses sbires de commencer une enquête. On explora tout d'abord les rives du Tibre ; et un certain Giorgio Sclavo, qui, couché dans une barque ancrée au milieu du fleuve, veillait chaque nuit sur un dépôt de bois établi à Ripetta, témoigna des faits suivants. Dans la nuit du mercredi au jeudi, vers deux heures, il avait vu deux hommes à pied sortir de la ruelle qui longe encore aujourd'hui, du côté gauche, l'église de San-Geronimo ; ils avaient observé avec une

grande attention et en silence le chemin qui suit le Tibre, et, n'apercevant personne, étaient rentrés dans la ruelle; quelques instants plus tard, deux autres hommes étaient venus du même endroit, avaient sondé du regard les alentours comme les premiers, puis avaient fait un signe d'appel : alors était apparu un cavalier monté sur un cheval blanc, ayant un cadavre en croupe, dont la tête et les jambes pendaient de chaque côté, et que les deux premiers *bravi* soutenaient à droite et à gauche. On se dirigea vers un point escarpé de la rive, le lieu même d'où l'on jette les ordures au Tibre; là, le cavalier fit tourner au cheval le dos au fleuve, et les deux hommes qui s'étaient montrés les derniers, prenant le cadavre l'un par les bras, l'autre par les jambes, l'enlevèrent du cheval, le portèrent jusqu'au bord et le précipitèrent dans l'eau de toutes leurs forces. Le cavalier demanda s'il était bien tombé, ils répondirent : « *Signor, si.* » Le cavalier s'était alors retourné, et, comme le manteau du mort flottait au fil de l'eau, il avait demandé quelle était cette chose noire qui nageait. Les autres dirent : « C'est le manteau », et ils lancèrent des pierres pour l'enfoncer. Puis, tous les cinq se retirèrent : deux hommes prirent par la ruelle de San-Geronimo, en regardant toujours avec soin çà et là ; le cavalier et les deux autres s'en allè-

rent du côté de l'hôpital Saint-Jacques. Giorgio n'avait plus rien vu. Les serviteurs du pape lui reprochant de n'avoir pas aussitôt prévenu le gouverneur de Rome, il répondit que, dans sa vie, il avait vu, la nuit, une centaine de cadavres jetés au Tibre, à la même place, dont personne ne s'était préoccupé, et qu'il n'y prenait plus garde[1]. On convoqua les bateliers et les pêcheurs de Rome, et, le 16 juin, dans l'après-midi, trois cents barques commencèrent cette lugubre recherche. On retira le duc de Gandia, tout vêtu, ayant sous sa ceinture ses gants et 30 ducats, et percé de neuf blessures, l'une à travers la gorge, les autres à la tête, à la poitrine et aux jambes. On le mit sur une barque, qui descendit jusqu'au Saint-Ange; là, sous la direction du chapelain Burchard, on le déshabilla, on le lava et on le revêtit de son costume de capitaine-général de l'Église. Après le coucher du soleil, les gentils-hommes de don Juan, tous les prélats de la maison apostolique, les camériers et les gardes du pape, portant des torches et pleurant « avec une grande clameur », accompagnèrent le mort jusqu'à Sainte-Marie-du-Peuple; il avait la figure

1. Respondit se vidisse, suis diebus, centum in diversis noctibus varie occisos in flumen projici per locum predictum et numquam aliqua eorum ratio habita fuit. Burchardi *Diarium*. Edit. Thuasne, t. II, p. 390.

découverte et « semblait dormir ». Quand le cortège parut sur le pont Saint-Ange, on entendit, selon un témoignage recueilli par Sanudo, un cri terrible, plus lamentable que tous les autres : c'était l'adieu suprême d'Alexandre VI, qui, d'une fenêtre de la citadelle, regardait pour la dernière fois la face pâle de son enfant. Mais César ne parut point alors; il semble, à lire Burchard, qu'il fût en ce moment à cent lieues de Rome; personne de sa maison ne suivit le deuil de son frère mort. Le pape, dit Burchard, eut une douleur si profonde « qu'il s'enferma dans sa chambre et pleura très amèrement ». Le cardinal de Ségovie et ses serviteurs les plus intimes se tenaient derrière la porte, le suppliant de leur ouvrir; il ne les laissa entrer qu'au bout de plusieurs heures. Il ne voulut ni boire ni manger, depuis le matin du jeudi jusqu'au samedi; jusqu'au dimanche, il ne dormit pas une minute; enfin, « il se laissa toucher par les sollicitations continuelles des gens de sa maison, et mit fin, autant qu'il le put, à son deuil, pensant d'ailleurs *qu'un grand péril résulterait pour sa personne même d'une douleur trop prolongée* » [1].

1. Pontifex, ut intellexit ducem interfectum et in flumen, ut stercus, projectum, compertum esse, commota sibi fuerunt omnia viscera et pre dolore et cordis amaritudine reclusit se in quadam camera et flevit amarissime. Persuasu tamen mul-

Burchard interrompt ici, avec une remarquable prudence, jusqu'au 7 août, la rédaction de son *Journal*. Mais ces derniers mots du chapelain donnent à réfléchir. Alexandre connaissait l'assassin; il l'avait soupçonné dès le jeudi, quand on vint lui dire : « Le duc n'est pas rentré cette nuit au palais ». L'ambassadeur florentin, Braccio, écrit, le 17 juin, au conseil des Dix, que « le pauvre seigneur » est tombé dans un piège longuement préparé, car « l'homme masqué qu'il a pris en croupe lui avait souvent parlé, toujours masqué, et toujours de nuit ». Braccio fait entendre que l'aventure amoureuse où on l'a sans doute entraîné n'était qu'une amorce; « certes, celui qui a imaginé et dirigé le crime avait bonne cervelle et bon courage; de toutes façons, c'est un grand *maestro* ». Une enquête fiévreuse porta pendant deux semaines sur toutes sortes de personnes; on mit les valets du duc à la torture; on interrogea le comte de la Mirandola et sa fille, dont le palais était dans la région de Ripetta. Le cardinal Sforza, Jean de Pesaro, les Orsini, le duc d'Urbin, même don Joffré, le plus jeune des enfants Borgia, dont la femme, doña Sancia, pas-

tiplici et continuo prefatorum victus, postremo incepit pro posse luctui finem imponere; *majus damnum et periculum* quod persone sue evenire exinde posset considerans. *Diarium*, t. II, p. 390.

sait pour la maîtresse de son beau-frère Juan, se virent soupçonnés à la fois. Puis, la haute police pontificale arrêta tout à coup ses investigations. Toute la chrétienté s'était émue : l'empereur, le doge de Venise, Savonarole, le cardinal de la Rovere, écrivaient au pape pour le consoler. Il disait, le 19 juin, devant le sacré collège : « Si j'avais eu sept papautés, je les aurais données pour la vie de mon fils ». Cependant, il voulut que le mystérieux attentat entrât dans l'oubli. Rome entière murmurait le nom du meurtrier; « mais personne, dit Raphaël de Volterra, n'ose le prononcer tout haut ». Trois ans plus tard, on se mit à parler plus librement; l'ambassadeur vénitien Polo Capello écrivait de César : « C'est lui qui a fait assassiner et jeter au Tibre, la gorge ouverte, son frère le duc de Gandia ». La conduite ultérieure d'Alexandre VI, sa demi-abdication entre les mains de César, confirma le jugement des contemporains et assura celui de l'histoire.

Nous ne savons rien de la première entrevue de ces deux hommes, le cardinal de Valence et le pape, dans les jours qui suivirent l'assassinat de don Juan. César demeura encore cinq semaines à Rome, avant de remplir sa légation près du roi Frédéric. Le 10 août, le dernier roi de la dynastie aragonaise fut couronné à Naples par les mains du fratricide; le 4 septembre, le sacré collège

recevait César à sa rentrée dans Rome et l'accompagnait au Vatican. Le consistoire se forma autour du pontife : Alexandre embrassa son fils et descendit du trône sans lui dire une seule parole.

Au lendemain même du meurtre, il conçut une pensée très haute, et témoigna aux cardinaux et aux ambassadeurs du désir qu'il avait d'entreprendre la réforme de l'Église, sans tenir compte ni de sa puissance pontificale, *ni de sa vie*. Séance tenante, il avait nommé une commission préparatoire de six cardinaux. Le même jour, il fit part de ses intentions réformatrices aux princes italiens et aux rois de l'Europe. Il écrivit au roi d'Espagne qu'il était disposé à se démettre du pontificat. Il n'avait, sans doute, ni assez de vertu ni assez de génie pour réformer le christianisme et purifier, par l'observance de l'Évangile, la royauté ecclésiastique. Mais il pouvait au moins réprimer les plus criants abus et imposer à l'Église de Rome la décence extérieure qu'elle avait eue sous Pie II. Il lui appartenait aussi de commencer la réforme par lui-même et tous les Borgia, et de mettre fin à sa politique de famille. Mais il n'était plus le maître de sa propre volonté. Quand les cardinaux lui lurent le projet de réformation, il les arrêta en leur objectant que la liberté du pontife serait

trop enchaînée. Il fit de César une sorte d'exécuteur testamentaire de Juan, et lui confia, pour être rendus plus tard au fils de celui-ci, les joyaux du mort. Non seulement il consentait à retirer César de l'Église, mais il forma un instant le projet extravagant de lui donner en mariage sa belle-sœur, la femme de Joffré, la très légère Sancia d'Aragon, et de passer en échange à Joffré le chapeau rouge de César. Cependant, au cours des longues nuits d'hiver, le fantôme de don Juan errait sous les voûtes du palais apostolique, et le pape crut entendre maintes fois la plainte de son fils assassiné. En février 1498, pour fuir cette obsession, il s'établit au château Saint-Ange. Peu à peu, la triste ombre se tut et ne vint plus. La conscience d'Alexandre VI s'était apaisée. Le règne occulte de César Borgia soulageait son père de la part la plus lourde du gouvernement dans la tyrannie de la Renaissance. L'action lui devenait facile, car il n'était plus que l'instrument d'une ambition formidable qu'il admirait en la servant. Mais jamais l'Église n'avait traversé de jours aussi extraordinaires que ceux qu'elle vit durant les six années où le véritable roi de Rome fut César de France, duc de Valentinois [1].

1. Voir au *Diarium* de Burchard, à la date du 28 octobre 1497, l'effrayante description de la plus profonde oubliette du

château Saint-Ange, le *Sammarocho*, où l'on descend l'archevêque de Cosenza : un lit de planches, un paillasson, un matelas, un baril d'eau, trois pains, une fiole d'huile pour la lampe, un bréviaire, la Bible, les Epîtres de saint Pierre : *ibidem inclusus quoad vixerit permansurus*. L'eau, le pain, l'huile étaient renouvelés chaque trois jours.

L'ŒUVRE POLITIQUE ET LA CATASTROPHE

A partir de l'année 1498, une entreprise unique a occupé la vie d'Alexandre VI : faire de César le grand despote de l'Italie. Dès ce moment, l'on pourrait, dans la série des papes, retirer le nom du prince régnant et le remplacer par celui de la famille pontificale; jusqu'au mois d'août 1503, ce sont les Borgia qui président à l'histoire tragique du Saint-Siège. C'est pourquoi, avant de montrer la suite de cette histoire, je dois décrire la partie morale du problème que je me suis proposé d'expliquer, et demander aux témoins du règne les éléments d'une enquête psychologique sur Alexandre VI et son fils.

I

L'histoire n'a affaire, en effet, qu'à ces deux personnages. Don Juan a disparu trop tôt, ne laissant aucune trace, bonne ou mauvaise, dans les dernières années du xv^e^ siècle italien. Don Joffré se trouvera trop jeune orphelin; il n'aura pas le temps d'entrer en scène et d'essayer un rôle viril entre son père et son frère. Quant à Lucrèce, dont la tradition romanesque a si gravement altéré la figure véritable, il faut renoncer à voir en elle une Messaline, une Frédégonde ou une Théodora. En tout pays et en tout temps, elle paraîtrait bien pâle et bien effacée; mais en pleine Renaissance, et à l'heure la plus violente de la tyrannie, elle semble absolument neutre. Elle n'a rien de la *virago*, de la femme d'action héroïque, telle que fut Catarina Sforza, comtesse de Forli; rien non plus de la femme de haut esprit et de raison supérieure, telles que furent Victoria Colonna et Isabelle de Mantoue. En elle, tout est fuyant, indécis, timide, l'esprit comme le visage, avant tout le caractère. Il est facile de plaider sa cause; elle fut, dans les mains de son père et de son frère, comme une cire molle, une esclave gracieuse, que l'éducation n'a point formée à la

pudeur, à la dignité délicate de la femme, très douce, résignée d'avance aux plus navrantes aventures qu'une sorte d'inconscience morale lui rendait moins douloureuses. Elle dut s'habituer à la souffrance, comme elle s'habitua à l'étrange spectacle de la cour paternelle; dans le billet qu'elle écrivit d'une main mourante à Léon X, on entend comme la plainte tranquille d'une malheureuse à qui son passé a laissé une impression de mélancolie plutôt que d'effroi. En réalité, Lucrèce n'a pas d'histoire; sa vie tiendrait en trois pages. Grégorovius, dans sa *Lucrèce Borgia*, a reproduit l'ensemble historique de la famille, décrit Rome, Spolète, Pesaro, Ferrare, les entrées princières, les fêtes du palais apostolique, les traits généraux de la Renaissance romaine autour d'Alexandre VI et de la civilisation italienne dans la maison des Este. Lucrèce passe souvent, comme une comparse, sur ce théâtre singulier; elle y tient même, pendant quelques jours, la régence du royaume de l'Église, sous la direction du vieux cardinal de Lisbonne; avec son troisième mariage, qui devait, comme l'avaient fait les premiers, aider au plan politique des Borgia, elle s'enfonce enfin en une région vague où l'histoire ne peut plus la suivre. L'Arioste alors a célébré ses vertus, dans une octave de l'*Orlando furioso*; elle n'avait jamais été Bradamante, mais elle n'était plus

Angélique; le poète la proclamait très chaste, parce qu'elle n'avait plus de faiblesses; les Borgia étaient morts, et sur la duchesse Lucrèce de Ferrare, qui avait toujours échappé aux historiens et n'appartenait déjà plus aux moralistes, il ne restait à écrire qu'une louange sonore, et rien de plus.

Tout au contraire, Alexandre VI est une figure vivante au plus haut degré, et qui retient l'observateur, j'allais dire l'artiste, par un très vif attrait de curiosité. Il est tout en dehors, et ni la fourberie de ses paroles, ni l'ambiguïté de sa conduite ne parviennent à cacher comme sous un masque ce caractère impétueux, formé de passions profondes et simples, qui, au moindre accès de la colère, de l'orgueil ou de la peur, se dévoile avec une franche naïveté. « Il est si passionné — *sensual* — dans ses sentiments et ses intérêts, écrivait l'ambassadeur vénitien Antonio Giustinian moins d'un mois après son arrivée à Rome, qu'il ne peut s'empêcher de dire quelque parole qui indique l'état présent de son âme. » Quand il parle de César, il ne tarit plus; quand il est joyeux, il ne se tient plus de plaisir. Au moment de la prise de Camerino par son fils, « l'orateur d'Espagne et moi, dit Giustinian, nous avons trouvé le pontife plus joyeux que nous ne l'avions jamais vu; il nous fit venir

tout près de lui, et, en nous racontant la nouvelle, il se perdait en une joie telle que les paroles lui manquaient pour achever sa pensée; mais, afin d'exprimer plus vivement ce qu'il éprouvait, il se leva de son fauteuil et se mit dans l'embrasure d'une fenêtre, où il nous fit lire la lettre de *son* duc ». Quand il cherche à tromper son interlocuteur, on voit le mensonge se former sur ses lèvres, à mesure qu'il parle; lui-même, il finit par être à moitié dupe de son invention; il continue de mentir, mais avec conviction. Chaque fois qu'il souhaite l'alliance de Venise, il répète à Antonio qu'il « veut placer son cœur dans la main de la république ». Il parle avec une telle émotion « que sa poitrine semble s'ouvrir et que les paroles lui sortent du cœur, non de la bouche ». Quand il sent que la fortune de sa maison décline, tantôt il éclate en paroles de menaces ou d'angoisses, mais très brèves, qu'il s'efforce sur-le-champ d'adoucir ou de retirer; tantôt, faisant bonne mine à mauvais jeu, il feint l'espérance et la gaîté, mais son trouble se lit dans les traits de son visage et l'accent de sa voix. Aux jours les plus difficiles, lorsque les événements font violence à sa volonté, il est capable de parler en souverain pontife. « Dites librement tout, ambassadeur : ici, il n'y a que Dieu, moi et vous. » En 1494, lorsque

Charles VIII s'efforce de le détacher du parti aragonais : « Sa Sainteté, dit un ambassadeur, préfère perdre tout, la mitre, l'État et la vie, plutôt que de trahir son allié ». Aux ambassadeurs de Giovanni Bentivoglio de Bologne, qui le prient d'épargner leur maître, il répond, cette fois avec cynisme : « Non, je chasserai ce tyran de sa ville, quand je devrais vendre tous les offices de Rome et en créer de nouveaux en plus grand nombre; je vendrai tout, jusqu'à ma mitre ». Un jour, il s'emporta si fort contre César, dont la politique lui semblait équivoque, qu'il lui adressa, en langue espagnole, les plus triviales injures, les seules dont il n'eût pas le droit d'outrager son fils.

Mais ces crises étaient courtes. Cette âme véhémente et légère rejetait vite, comme une charge importune, l'inquiétude ou l'ennui. Parfois, à l'improviste, après avoir lu une dépêche fâcheuse, il faisait seller ses chevaux en pleine nuit, sortait de Rome et s'en allait, sous le soleil ou la pluie, à travers la campagne romaine, jusqu'aux montagnes latines. Il chassait pendant deux ou trois jours autour de Rocca di Papa, et revenait à la ville, ayant ainsi, selon l'expression de Giustinian, « purgé sa mélancolie ». Courir le cerf ou le sanglier était une distraction décente, sinon canonique. Mais Alexandre revenait trop

souvent aux faiblesses de son temps de cardinalat. Pour lui, le grand remède contre la tristesse était un ballet voluptueux dansé par de toutes jeunes filles. Je laisse, bien entendu, de côté la fameuse orgie du 31 octobre 1501, dont Alexandre, César et Lucrèce furent les spectateurs, que Burchard a décrite minutieusement, comme il eût fait une cérémonie du bréviaire romain, et que confirment trois autres sources contemporaines tout à fait indépendantes l'une de l'autre [1]. Mais à Piombino, à peine le pape a-t-il été reçu par le clergé et les magistrats, il demande un ballet, et, dit Burchard, « les plus belles femmes et filles de la ville dansèrent pendant plusieurs heures, sur la place publique, devant le palais où était le Saint-Père ». Chaque jour, dit Giustinian, « il fait danser des jeunes filles, qui sont de toutes les fêtes et de tous les divertissements ». Cela produisait parfois d'étranges confusions : on vit un jour, dans une messe solennelle, un groupe de jeunes filles, qui

1. Le chroniqueur Matarazzo, la lettre de Savelli, la dépêche de Pepi, orateur de Florence. (Voir *Diarium*, t. III, p. 167 et la note.) Une lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel nous apprend que ces scènes de prodigieuse impudeur étaient, pour ainsi dire, quotidiennes, *ogni sera*. Le lendemain de la bacchanale de 1501, Alexandre accorde pontificalement sept années et sept quarantaines d'indulgences aux chrétiens qui ont assisté à la messe solennelle de la Toussaint, à Saint-Pierre. (*Diar.*, *ibid.*, p. 168.)

n'étaient point des nonnes, se tenir entre le maître-autel et les bancs des cardinaux. En juin 1500, une tempête abattit la cheminée de la chambre à coucher du pape, qui fut enseveli sous les ruines du toit, du plafond et du baldaquin pontifical; on le retira blessé, à demi mort, *totum attonitum*. Il fut soigné alors, dit l'ambassadeur de Venise Capello, par sa bru Sancia, par Lucrèce et une demoiselle d'honneur de celle-ci, *che è favorita del papa*. Certes, on aurait mauvaise grâce à accuser Alexandre VI d'hypocrisie religieuse. La gravité de la liturgie, l'observance exacte de la discipline, l'intéressaient fort peu. Quand il célébra à Saint-Pierre la messe devant Charles VIII, il brouilla toutes les cérémonies de la communion. Ce n'était point qu'il fût troublé par la présence du roi; lors de la première entrevue, il s'était trouvé mal, mais c'était, dit Burchard, une fausse syncope et un procédé dont il usa quelquefois. Un autre jour, il égara sur l'autel un fragment de l'hostie sainte. En voyage, il mangeait allégrement de la viande, malgré le carême. Le 5 mai 1493, il fit dans Rome une procession pittoresque qui dut attrister les bons chrétiens : en tête marchait la croix, accompagnée, à droite, par le sultan Djem, à gauche, par César, cardinal de Valence, habillé en Turc; puis venait le pape à cheval, avec un état-major de cardinaux. On

visita ainsi Saint-Jean-de-Latran, la basilique trois fois sacrée, « mère des églises du monde entier » ; comme on n'avait point de mosquée sous la main, la cavalcade porta ensuite ses dévotions à Sainte-Marie-Majeure, aux Saints-Apôtres, à Saint-Marcel et à Sainte-Marie-du-Peuple.

Les hommes du tempérament d'Alexandre, que le premier bond de la passion emporte et que l'imagination domine, ont une sorte de courage irrégulier, qui faiblit souvent en présence d'un danger vague, mais peut se relever en une heure très périlleuse. Que Charles VIII marche sur Rome, que la peste ou la fièvre paludéenne sévisse sur la ville, le pape a une peur réelle; il se cache ou se sauve bien loin, sans le moindre souci de ses devoirs ni de sa dignité. Mais, lisez dans Burchard et la dépêche d'un ambassadeur florentin le récit de la tempête qu'il essuya, en mars 1502, en vue de Porto-Ercole; ici, plus d'un trait rappelle la tempête de Panurge, mais c'est le rôle tranquille de Pantagruel qu'Alexandre VI y représente. Tout le monde tremble, pleure et roule pitoyablement sur le pont. Le duc César, qui montait une autre galère, redoutant le naufrage, s'était fait reconduire en barque sur le rivage de Corneto. « Le pape seul se tenait ferme à sa place, assis à la poupe, sans peur, et regardait; et quand la mer frappait violemment

le navire, il disait : « Jésus! » et faisait le signe de la croix. » Tandis que les cardinaux, malades à l'excès, croyaient leur dernière minute toute proche, « il interpella souvent les matelots pour qu'ils lui préparassent à dîner; mais l'agitation de la galère et la force du vent empêchaient d'allumer le feu. Enfin, la mer s'étant un peu calmée, on put frire des poissons que le pape mangea de bon appétit. »

Mais ces traits de caractère ne forment encore que l'originalité tout extérieure d'Alexandre VI. On remarquera que la perpétuelle saillie de la passion, la mobilité de la pensée, sont des qualités bien italiennes. Un séjour d'un demi-siècle en Italie et la vie ecclésiastique à Rome avaient effacé en lui l'Espagnol; il s'était dépouillé du génie sévère, de la gravité, de l'obstination et de l'arrogance de son pays et de sa race; mais ce qu'il avait pris en échange à sa patrie politique, l'exubérance mal disciplinée de la parole et du geste, n'était point ce que l'Italie du xv^e^ siècle prisait le plus en un prince. Il fallut que la passion souveraine de son âme vînt régler toute cette agitation et l'obligeât à une maîtrise sur lui-même et à une tension de la volonté sans lesquelles la Renaissance ne reconnaissait point le tyran véritable. Le jugement de Capello montre bien en Alexandre VI ces deux éléments distincts, le caractère ins-

tinctif et primesautier, qu'une pensée unique parvient à fixer et à gouverner : « Le pape a soixante-dix ans, il rajeunit tous les jours ; ses soucis ne durent pas une nuit ; il est de tempérament joyeux et ne fait que ce qui lui plaît : son unique désir est de rendre ses enfants puissants. Tout le reste lui est indifférent. » Dès 1493, le roi Ferdinand avait tracé un portrait plus sombre, en homme d'État que le voisinage d'un pareil pape préoccupait fort : « Sa vie, qui ne respecte point le siège où il est établi, est pour tous un sujet d'abomination ; il n'a d'autre soin, d'autre désir que de créer contre tout droit la grandeur de ses fils. En toutes choses, il trompe et dissimule, et tire de l'argent de tout ce qu'il peut vendre. » Il avait aimé tendrement don Juan ; mais il trouva moyen d'accommoder la terreur que lui inspirait César fratricide avec l'amour de plus en plus grand qu'il ressentait pour ce fils, devenu l'aîné de sa maison, en qui il voyait l'avenir et la gloire de sa dynastie. Il aimait passionnément Lucrèce, mais il la réduisit à n'être, par ses deux derniers mariages, qu'une des conditions de la fortune de César. Il eût pu reprendre pour lui-même, avec une signification détournée, la devise insolente de son bien-aimé : *Aut Cæsar, aut nihil*. Pour ce fils, le tourment et la joie de ses dernières années, il eut le cou-

rage, difficile aux voluptueux, de dévouer sa vie à un intérêt tout théorique, d'embrasser une politique sanguinaire, de s'y attacher avec une âpreté étonnante, d'y concentrer, sans jamais se lasser, toute sa fourberie et l'avarice dont la nature l'avait doué. A l'Italie, que César allait dévorer ville par ville, il n'avait plus rien à demander, ni protectorat pour la souveraineté de son fils, ni alliance durable. Il reprenait à son bénéfice la méthode inventée par Ludovic le More : l'appel à l'intervention étrangère; il employa tout son esprit à observer les chances, perpétuellement incertaines, selon lesquelles le patronage, soit de la France, soit de l'Espagne, déterminait le plus sûrement l'orientation de sa politique. Toutes les fois que la situation respective des deux puissances lui semblait trop équivoque, c'est vers Venise qu'il se rejetait, et il répétait alors à Giustinian, comme il l'avait fait plus d'une fois à Capello, son *Nunc dimittis servum tuum Domine* : « Je mourrais content, si je voyais le duc adopté par la république ». Mais qu'il fût, pour quelques jours, Vénitien, Espagnol ou Français, le but qu'il visait demeurait immuable. C'était l'œuvre à laquelle le pontificat romain sacrifiait, depuis trente années, la noblesse de l'Église et la paix de l'Italie, et qui, à peine ébauchée par la main d'un pape, le jour même

où le prince mourait, disparaissait fatalement. La complicité seule de l'étranger, l'amitié de Venise qui, république séculaire, agissait encore dans le jeu du principat italien à la façon d'une souveraineté étrangère, pouvaient seules soutenir l'édifice dynastique hâtivement élevé par un vieux pontife : « Notre âge est si avancé, disait Alexandre à Giustinian, que nous devons nous presser d'en finir, afin de laisser notre postérité certaine de conserver ce que nous lui léguerons, et cela ne peut être sans le concours de la Seigneurie vénitienne ».

Certes, César méritait bien que la papauté, l'antique puissance pacificatrice de la péninsule, donnât pour lui seul le spectacle de l'Italie vendue sans pudeur, égorgée sans pitié. On avait vu, depuis un siècle et demi, des tyrans de grande race : un Barnabò Visconti, un François Sforza, un Laurent le Magnifique, un Sixte IV, un Ferdinand d'Aragon, un Ludovic le More ; mais tous, quelque vaste que fût leur ambition, ils avaient semblé accepter une limite à leurs convoitises. Leur politique tenait compte de l'équilibre italien ; ils avaient recherché l'hégémonie, la suzeraineté et non l'empire ; leur conduite, fondée sur un système d'alliances italiennes, supposait la tyrannie intacte en ses organes principaux ; ils avaient rêvé d'abaisser, non de détruire leurs voisins.

Celui-ci est un exterminateur. Son père et lui n'ont été arrêtés dans leur acte de piraterie que par la présence des étrangers, français et espagnols, dont ils avaient espéré le concours. La France tenait la Lombardie; elle couvrit Ferrare, Bologne et la Toscane; à partir de 1501, la France et l'Espagne occupaient les Deux-Siciles et s'y faisaient la guerre, sans permettre qu'un troisième larron leur enlevât un seul lambeau de province. Mais il restait encore un vaste domaine ouvert à César, le royaume même de l'Église rempli par les fiefs des barons romains, Pérouse et Sienne, le duché d'Urbin sur l'Adriatique, les Romagnes en dehors de l'État de Bologne et la ligne de villes fortes qui, le long de l'Apennin, entre Imola et Rimini, menaçaient la vallée du Pô, Ferrare, Mantoue et les terres vénitiennes. En peu de temps, il fut le maître de l'Italie centrale, moins par la valeur de ses armes que par l'ascendant de son esprit et sa duplicité, surtout par la terreur qui marchait devant lui. L'Italie n'avait point connu jusqu'alors un tel virtuose de despotisme. Il lui parut être le tyran par excellence, le prince idéal; et le livre que Machiavel écrivit plus tard sous ce titre équivoque n'est qu'une analyse expérimentale de la politique de César Borgia. Machiavel avait pu l'étudier de fort près au cours de sa légation en Romagne, dans l'automne de 1502. Il

eut peur de lui, en sa qualité de bon Florentin, et trembla plus d'une fois, après une audience, pour la liberté de Florence ; mais il l'admira sincèrement, en sa qualité de bon Italien, et crut que ce fils de pape pourrait édifier une monarchie italienne avec les débris de l'ancien principat, et qu'il aurait assez de génie pour chasser d'abord, comme grand condottière de l'Italie, l'étranger. Le Vénitien Capello écrivait : « Il est très royal, même prodigue, ce qui déplaît au pape... Il sera, s'il vit, un des premiers capitaines de l'Italie. » César séduisit alors Machiavel par la courtoisie de ses paroles dorées, il le fascina par l'effrayante énergie de ses résolutions, la ténacité de sa volonté, sa façon inflexible de haïr, l'extraordinaire possession qu'il avait de soi-même. « Quand j'aurais de l'eau jusqu'à la gorge, disait-il à l'historien, je n'implorerais pas l'amitié de ceux qui ne sont pas mes alliés dès aujourd'hui. » Là fut le secret de sa puissance sur autrui. C'était une âme noire, toute close, où l'émotion des choses du dehors n'entrait jamais, et dont l'immense égoïsme ne fut bien connu que d'elle seule. Il était capable de décisions brusques et de mouvements de rage furieuse ; mais ces accidents, qui étaient en contradiction avec sa nature, ont été bien rares. Il poignarda un jour, entre les bras d'Alexandre VI, Perotto, un adolescent : « Le sang, dit Capello,

jaillit au visage du pape »[1]. Il assouvissait parfois, dans les courses de taureaux, les instincts brutaux de son tempérament; il savait trancher d'un coup de sabre le cou d'un jeune buffle. Ces courtes apparitions de l'Espagnol sont l'élément négligeable du caractère de César. Le tyran de la Renaissance s'est tenu en lui debout jusqu'à la ruine définitive, taciturne, impénétrable; quand il parlait, il mentait; il préférait ne rien dire, se dérobait aux regards, caché au fond de ses palais, ajournait les auditeurs, ne sortait que masqué, accourait à l'insu de tout le monde des Romagnes à Rome, s'enfermait dans le Vatican comme en un tombeau, et partout se faisait suivre de son assassin de confiance, don Micheletto, qui, très probablement, avait été le compagnon mystérieux de don Juan durant sa dernière nuit. « Il ne quitte pas son masque, écrit Giustinian, en mars 1503, et, bien qu'à Rome on connaisse sa présence, il n'a voulu se découvrir que pour quelques personnes. Moi-même, parlant au pontife, j'ai feint de ne rien savoir sur le séjour du duc, car le pape

1. Ammazzò di sua mano, sotto il manto del Papa, messer Pierotto, si che il sangue 'saltò alla faccia del Papa, del quale messer Pierotto era favorito. — Burchard : *Perottus cecidit in Tyberim non libenter, in eodem flumine repertus est de quo multa dicta sunt per Urbem.* Les deux versions peuvent se concilier. Selon Sanuto on aurait trouvé, dans le fleuve, à côté de Perotto, une fille d'honneur de Lucrèce, *alias creatura di esso Pontefice.* (Voir *Diarium*, t. II, 432.)

n'en soufflait mot, et je continuerai ainsi, tant qu'il ne parlera pas le premier. On ne comprend rien à cette conduite, car les fantaisies du duc échappent à tous les calculs ; toutes les conjectures sont vaines ; cependant, s'il se résout à rester ici, il faudra bien qu'il enlève son masque. » Giustinian, quand il cherche, après Machiavel, à déchiffrer l'énigme de cette âme, n'y distingue clairement qu'une chose : pour ses ennemis, une haine diabolique ; pour ses amis, c'est-à-dire pour ceux qui se dévouent à sa fortune sans réserve, une bonne volonté provisoire dont se défiaient ses plus fidèles serviteurs. Quinze jours avant la maladie mortelle d'Alexandre, il disait : « Me voici à Rome, mais avant l'autre mardi je serai en un lieu où je pourrai faire du bien aux miens, sinon je mourrai plutôt ». Les capitaines de stradiotes qui abandonnèrent le service de César, en l'année 1503, étaient gracieusement congédiés ; deux jours après, on les trouvait pendus quelque part ou égorgés. La qualité vraiment politique du Valentinois était le sang-froid avec lequel il réglait ses haines, et sa patience à attendre l'heure la plus propice pour une vengeance exquise. Le pape, qui ne savait, lui, ni se taire ni attendre, admirait sans réserve, sur ce point, le génie de son fils. Le 1er janvier 1503, Giustinian fut témoin au Vatican d'une scène bien édifiante : « Ce matin, après la messe,

Notre Seigneur a appelé tous les ambassadeurs qui étaient présents et les cardinaux; il nous a dit que, cette nuit, une dépêche avait apporté la nouvelle de la capitulation de Sinigaglia. En disant cela, il montrait une grande joie, et feignait néanmoins de n'avoir été mis au courant de rien dans ces derniers jours; il accusait la régente de Sinigaglia d'avoir, par ses trahisons, obligé le duc, qui n'y pensait point, à prendre cette ville par indignation pure. Il ajouta que la nature du duc était de ne point pardonner à qui l'outrageait et de ne laisser à personne le soin de sa vengeance; il menaça les autres, qui avaient fait tort à son fils, et en particulier Oliverotto, que le duc avait juré de pendre de ses propres mains, s'il pouvait s'en emparer. Après que Notre Seigneur eut donné ces nouvelles, chacun, selon la coutume, se réjouit avec lui, et lui chatouillait les oreilles d'une façon ou d'une autre, ce qui lui causait une extrême satisfaction, et, dans l'épanouissement de son plaisir, il se mit à chanter les vertus et la magnanimité du duc. La plupart des cardinaux faisaient chorus du bout des lèvres, surtout Mgr de Sienne, qui a le cœur un peu gros, et qui a peur pour l'état que son neveu possède dans la Marche. »

II

Ces deux Borgia, si différents par le génie, unis l'un à l'autre par la complicité d'un égoïsme sans frein, se partagèrent donc l'entreprise perverse des dernières années du pontificat. Alexandre prit pour lui la diplomatie, César l'action militaire; le père se chargea de séduire l'Église temporelle, et, au besoin, de l'effrayer. Il se réservait de caresser les princes italiens, de les attirer à sa politique; de soutenir enfin, par une bonne alliance étrangère, les intérêts de la famille. Il serait facile alors au fils d'abattre l'un après l'autre tous les petits tyrans de l'Italie centrale; puis, par une police sanguinaire, de pacifier ses conquêtes et de réduire l'indiscipline de ses condottières. Il fallait beaucoup d'argent pour nourrir des armées où les compagnies françaises se mêlaient aux bandes suisses, espagnoles ou italiennes; Alexandre puisait dans les coffres de la sainte Église et les vidait, puis il les remplissait de nouveau par les moyens très efficaces que l'on verra plus loin. Mais, avant tout, il était utile aux Borgia, afin d'avoir l'esprit et les mains libres, et d'imposer silence aux objections du monde chrétien, de témoigner avec éclat de leur parfaite indifférence

pour le christianisme, les plus graves traditions de l'office pontifical et la mission divine du pasteur des âmes.

L'occasion se présenta d'elle-même au pape, le lendemain de la mort horrible de son fils aîné. Depuis quelques années, le dominicain Savonarole était le maître de Florence; il avait aidé à la chute des Médicis et poussait la république dans les voies dangereuses d'une démagogie théocratique. Il tonnait du haut de sa chaire contre les abus de l'Église, les scandales du haut clergé, la corruption de la cour romaine. Je ne crois pas qu'il fût pour Alexandre VI, dont il demandait la déposition, un adversaire bien redoutable. Il était trop violent et faisait peser sur les Florentins un régime trop irritant d'inquisition monacale pour qu'il pût gouverner longtemps, du fond de son cloître, cette ville spirituelle où s'était posé le berceau de la Renaissance. Le frère Jérôme, qui fit brûler sur la place de la Seigneurie les livres, les tableaux et les meubles précieux, n'avait, comme partisans fidèles, que le petit peuple, les dévots à l'âme étroite, les *pleureurs*, les *piagnoni*; contre lui étaient les médicéens, puis les républicains de l'ancien régime communal, enfin les frères mineurs et la multitude bourgeoise du tiers-ordre franciscain. L'heure de sa chute semblait donc marquée. C'était une révolution de

plus à faire par ce peuple aimable qui, depuis quatre ou cinq siècles, avait bouleversé chaque vingt ans sa constitution, et n'en était pas moins le plus civilisé de l'Italie. Mais la pire faiblesse de Savonarole était dans la nature même de ses vues religieuses. Il méditait trop assidûment sur l'Apocalypse pour être bien entendu en ces derniers jours du xv^e^ siècle italien. Il parlait en prophète en face d'un peuple sceptique qui lisait le *Décaméron* et le *Morgante maggiore*; il contait ses visions à un auditoire de chrétiens très particuliers, où se rencontraient Machiavel et Pic de la Mirandole. S'il rêvait d'une croix noire dressée sur Rome comme un symbole funèbre pour la papauté des Borgia, il plaçait son rêve dans son plus prochain sermon. Cet illuminé, âme très grande, d'une pureté d'enfant, était étonnamment arriéré. Savonarole remontait à Grégoire VII et à Pierre Damien; il attendait des chefs de l'Église ou d'un concile la guérison du mal dont souffrait la société chrétienne, et pensait que le monde serait sauvé si un saint s'asseyait sur le siège de saint Pierre. Il reprenait, en les rétrécissant par ses rancunes de moine mendiant qu'irrite la richesse de l'Église séculière, les vieilles idées d'Arnauld de Brescia; mais il retardait de plus de trois siècles. Il oubliait que l'abbé Joachim, François d'Assise, et Jean de Parme avaient rendu

aux âmes la pleine liberté religieuse; que, par la main des grands mystiques de l'Italie, les consciences avaient été délivrées des chaînes de la hiérarchie ecclésiastique, et que désormais, entre les Italiens et le Saint-Siège, il n'était plus question des intérêts de la foi, mais d'intérêts tout temporels et d'équilibre politique. Ainsi, dans sa lutte contre Alexandre, Jérôme avait mal choisi son champ de bataille. Il eût pu remplir un rôle autrement puissant en se tenant sur le terrain de la politique pure, en gardant d'Arnauld de Brescia et de Rienzi une vue tout à fait supérieure, cette notion évangélique du royaume de Jésus, qui n'est pas de ce monde, et du royaume de César, qui échappe, par sa nature même, au prêtre, à l'évêque, au pontife; il lui était facile, du sein de Florence revenue pour quelques années à l'état communal, et dans une Italie où la tyrannie semblait très malade, à Milan comme à Naples, d'essayer un apostolat républicain que la France eût peut-être soutenu, comme Charles VIII l'avait fait déjà en faveur de Pise. Si, du haut en bas de la péninsule, l'esprit municipal avait encore pu tressaillir, Rome, réveillée par les familles féodales, par les Orsini et les Colonna, dont le pape et son fils avaient juré la ruine, se fût redressée tout à coup; elle eût brisé la forme de la tyrannie papale pour reconstituer la Commune

ecclésiastique d'Innocent III. Savonarole ne soupçonna rien de tout cela : il s'obstina à prêcher contre la simonie, le luxe des palais, les hontes de la Babylone pontificale. Mais cette éloquence même était bien formidable pour le temps et la cité qui l'écoutaient. Les Florentins qui s'étouffaient dans l'immense cathédrale témoignaient-ils de quelque impatience moqueuse en écoutant la dialectique du vieux moine, Savonarole alors éclatait tout à coup, irrité, et, dans un accès de familiarité terrible, s'en prenait à tout le monde, aux femmes à qui il reprochait leur costume indécent, aux jeunes gens, qu'il traitait de courtisanes, aux apprentis des boutiques, aux vieux libertins, aux banquiers, aux prêtres assis dans leurs stalles, au fond du chœur ténébreux; puis il malmenait le gouvernement, l'Église, les « grands prélats » de l'Italie et Rome, la Rome du Pape-Roi, qui, pour lui, est toujours la prostituée biblique de Dante. Cette confession publique, impudente des péchés de Florence éveille-t-elle dans la foule un murmure qui, tout à l'heure grandissant, deviendra une clameur furieuse, Savonarole jure qu'il est prophète, le confident des desseins de Dieu; il tonne contre les faux prophètes, les astrologues, qui éclairaient alors les conseils de tous les princes italiens; ceux-là, dit-il, sont inspirés par le diable. Tandis que lui il reçoit, par l'intermé-

diaire des anges, l'illumination du Saint-Esprit. N'a-t-il pas prédit déjà les calamités de 1494, la descente de Charles VIII, le nouveau Cyrus, que Dieu avait armé d'une verge de fer? Il entre ainsi dans son argument de prédilection : il annonce des misères inouïes pour le lendemain, pour les années qui viennent, la peste, la guerre, la famine, les morts pourrissant dans les rues, une pluie d'épées et de couteaux tombant sur la péninsule, des Alpes à l'Etna, Florence détruite, Rome détruite, les barbares brûlant, massacrant toute l'Italie pour la punir de ses apostasies, les princes italiens traînés en esclavage au delà des monts comme des bêtes de cirque « des anneaux de fer dans le nez ». « En vain, criait-il, tu fuieras à droite, à gauche, partout sera le fléau; tu verras partout des ténèbres et ne sauras plus où cacher ta tête. Ténèbres ici, ténèbres là, toute chose troublée, la terre troublée, le ciel troublé, le soleil, la lune, les anges troublés, Dieu troublé, le bouleversement de toutes choses. » Un jour, il annonce son propre martyre. « Je sais bien qu'on se lèvera contre moi en criant : *Hic est reus mortis.* A mort! à mort! tuons-le! *Ego autem ad Dominum adspiciam.* Je regarderai vers Dieu et dirai : « Me voici, je suis prêt et content de « mourir. Jésus, tu es mort pour moi, je suis con- « tent de mourir pour toi. » Un autre jour, à la

suite de sa prophétie habituelle, où les horreurs futures des guerres d'Italie apparaissaient vaguement de loin, comme en un brouillard sinistre, il cria à Dieu pitié au nom du sang de Jésus avec un accent si douloureux, que le peuple, hurlant et sanglotant, se jeta à genoux, demandant miséricorde. « Le sermon s'arrêta, dit le vieux manuscrit, le Père donna la bénédiction, et s'en alla de la chaire. »

Le pape le déclara hérétique. Le dominicain demanda l'épreuve du bûcher, contradictoirement avec un frère mineur. On a longtemps cru qu'Alexandre avait souhaité lui-même cette expérience périlleuse, afin de brûler Jérôme par la grâce de Dieu; des documents publiés, il y a dix-huit ans, par le Père Bayonne, ont prouvé tout le contraire. Alexandre VI chercha à empêcher l'épreuve, comme s'il redoutait véritablement un miracle. Un orage inonda le bûcher, qu'on ne put allumer. Savonarole, ce jour-là, fut dépouillé de son prestige et se sentit perdu. La Seigneurie, qui lui était hostile, l'arracha, à la suite d'une émeute effroyable, de son couvent de Saint-Marc. On lui fit rapidement son procès d'Église. Sa véritable hérésie était dans ces paroles, écrites en 1497 aux princes de l'Europe : « Je vous jure, au nom du Seigneur, que cet Alexandre n'est point pape et ne peut être considéré comme tel,

car, laissant de côté son très criminel péché de simonie, par lequel il a acheté le siège papal, et chaque jour vend au plus offrant les bénéfices ecclésiastiques, laissant aussi ses autres vices manifestes, j'affirme qu'il n'est pas chrétien et ne croit point qu'il existe un Dieu, ce qui dépasse le comble de toute infidélité ». L'évêque de Vasona, légat d'Alexandre, et les commissaires apostoliques présidèrent à cette iniquité. Les témoins furent intimidés par la torture, leurs dépositions furent faussées, les paroles de Jérôme et de ses deux compagnons défigurées. Cependant, on ne put rien établir de sérieux contre les accusés, ni quant à la doctrine religieuse, ni quant à la conduite politique. On les condamna à être pendus, puis brûlés. La sentence fut exécutée le 23 mai 1498. Quand l'évêque dégrada Savonarole de sa dignité sacerdotale, il oublia, dans son trouble, la formule liturgique et dit : « Je te retranche de l'Église militante et de l'Église triomphante ». Le martyr répondit : « De la militante, oui, mais non pas de la triomphante, car tu n'as pas ce droit ». C'était la conscience même de la chrétienté qui, par ce cri de Savonarole, déniait au Saint-Siège le droit d'intervenir dans les conseils de Dieu et de fermer ou d'ouvrir l'entrée du royaume céleste.

Mais Alexandre VI ne s'inquiétait point des

portes du paradis; il lui suffisait que la voix importune de ce moine fût enfin muette. La chrétienté était dorénavant clairement avertie de la façon dont le souverain pontife accueillerait la protestation des mystiques, la clameur des prophètes et les textes tirés de l'Évangile. Il s'agissait maintenant de trouver en Italie et à l'étranger des coadjuteurs bienveillants à la politique dynastique des Borgia. L'amitié de la France venait spontanément au Saint-Siège. Louis XII avait besoin de la dispense pontificale pour répudier sa femme, Jeanne de Valois, et épouser la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne. Alexandre fit porter le bref apostolique par César, qu'il avait délivré, au mois d'août 1498, de son chapeau de cardinal et de sa mitre d'archevêque. Dès le mois de juillet, Lucrèce, veuve d'un mari toujours vivant, épousait don Alphonse de Bisceglie, bâtard d'Alphonse II d'Aragon, un enfant de dix-sept ans. Cependant, l'ancien cardinal de Valence en Espagne recevait de Louis XII le titre de duc de Valentinois en France, puis, au printemps de 1499, la main de Charlotte d'Albret, sœur du roi de Navarre. Il s'appellera désormais César Borgia de France. En même temps, une alliance formelle était conclue entre le roi, le pape et Venise. La république sérénissime et le Saint-Siège livraient à Louis XII Ludovic le More, la maison des

Sforza, le Milanais. Venise devait recevoir Crémone et la Ghiara d'Adda; César serait aidé par l'influence française et les propres troupes du roi dans son entreprise contre la Romagne. Louis vint en octobre recueillir à Milan le fruit d'une conquête que la trahison des capitaines de Ludovic avait rendue facile à d'Aubigny et à Trivulzio. Alexandre, protégé par les fleurs de lis, se hâta d'avancer la fortune de ses enfants. Il nomma Lucrèce régente de Spolète, une ville de l'Église qui n'avait point de tyran, puis il attira à Rome Giacomo, le chef de la grande maison des Gaetani, le fit enfermer au Saint-Ange, l'accusa de lèse-majesté, confisqua tous ses domaines et le fit empoisonner. « On porta le mort à San-Bartolomeo, dit Burchard, où sa mère et ses sœurs le virent à visage découvert. » Tandis que son fils aîné, Guillaume, s'enfuyait à Mantoue, les sicaires de César étranglaient le plus jeune, Bernardino, près de Sermoneta. Le 12 février 1500, Lucrèce achetait par une vente fictive, pour 80 000 ducats, le fief de Sermoneta.

César, de son côté, n'avait point tardé à se mettre à l'œuvre. La Romagne et les Marches étaient, au nord des États de l'Église, le dernier débris de l'ordre féodal en Italie. Les comtes, dont l'institution remontait au XIVe siècle, au temps du cardinal Albornoz, étaient les vicaires du Saint-

Siège, vassaux fort indisciplinés, qui refusaient de payer la redevance et se dérobaient à la main du suzerain pontifical. Alexandre les attaqua donc à la fois par l'interdit spirituel et le glaive temporel. Dès le mois de novembre 1499, César, après être venu secrètement à Rome pour s'entendre avec le pape, assiégeait Imola avec ses troupes françaises et suisses. La ville, qui appartenait aux Riario, tomba le 1er décembre. Le 12 janvier 1500, les Français prirent la citadelle de Forli : Catarina Sforza Riario, la veuve héroïque du neveu de Sixte IV, fut emmenée à Rome et conduite au château Saint-Ange. Dix-huit mois plus tard, les capitaines français obtinrent sa liberté. Elle avait eu de son amant, Jean de Médicis, un fils, Jean des Bandes noires, qui fut, sous Clément VII, le dernier soldat de l'indépendance italienne.

Cette année 1500, qui fermait le siècle, vit le jubilé d'Alexandre VI. Le monde chrétien marcha, comme il faisait jadis, aux temps de foi profonde, vers la sainte ville de Rome. Le carnaval eut une magnificence extraordinaire; le jour de Pâques, deux cent mille pèlerins s'agenouillèrent sous la bénédiction du vicaire de Dieu. Pendant six mois, le pape se crut parfaitement heureux. Le royaume de César grandissait à vue d'œil : Imola, Cesena, Forli, Forlimpopoli, en formaient déjà le noyau. En février, le Valentinois, vêtu de velours noir,

ses cheveux blonds flottant sur les épaules, était entré pompeusement à Rome, à la façon d'un triomphateur antique, applaudi par les femmes et les jeunes filles, qui riaient tout le long du cortège. La courte restauration de Ludovic le More, favorisée par Venise, passa comme un léger nuage sur ce ciel rayonnant. Le 10 avril, le tyran de Milan, *fléau de l'Italie*, dit Paul Jove, tomba aux mains des Français, à qui il avait ouvert, sous Charles VIII, la route des Alpes. La péninsule était désormais asservie au nord, et l'étranger tenait pour plusieurs siècles les clés de l'Italie. Mais l'envahisseur était alors le bon ami du Saint-Père, le cousin de César, et les Borgia, réjouis par l'adoration de l'Église universelle, ne songeaient, au printemps de l'an 1500, qu'à fêter leur fortune. Le pape offrait aux chrétiens des processions, le Valentinois des tournois de taureaux. C'est à peine si, dans l'allégresse de Rome, quelques impressions pénibles mêlaient, de loin en loin, une ombre de mélancolie à la joie religieuse des pèlerins. On apprenait un jour que l'ambassadeur de France avait été dévalisé, avec toute sa suite, aux environs de Viterbe ; on voyait un soir, en revenant d'un office à Saint-Pierre, aux abords du pont Saint-Ange, attachés aux potences, les bandits arrêtés çà et là dans la campagne romaine ; on se contait l'histoire du médecin de l'hôpital du

Latran, qui, au crépuscule matinal, tuait à coups de flèche, autour de la basilique, les dévots trop pressés d'aller à Saint-Jean et les dépouillait, ou bien empoisonnait, avec le concours du confesseur de la maison, les malades riches et leur dictait un bon testament. Mais ces légers incidents ne troublaient point la beauté du jubilé de 1500. Tout à coup, une nouvelle catastrophe fit tressaillir Rome et l'Italie, et révéla une fois de plus à Alexandre VI l'incertitude de ses joies de famille.

Quinze mois après son mariage avec Lucrèce, en août 1499, Alphonse d'Aragon s'était enfui sans raison apparente, *alla macchia,* écrit un contemporain, dans les bois, comme un misérable poursuivi par les sbires; puis il s'était retiré à Genzano, chez les Colonna. Il devinait peut-être que la politique des Borgia, inféodée alors à la France, serait dans un temps prochain hostile à la dynastie napolitaine. Le souvenir de don Juan l'effrayait; il eut peur, et, laissant sa femme enceinte de six mois, il courut loin de la sinistre ville apostolique. Le pape rappela son gendre et lui ordonna de rejoindre Lucrèce à Spolète. Alphonse obéit. Alexandre revit, peu de jours après, à Nepi, les deux époux, qui rentrèrent à Rome vers le milieu d'octobre. Le retour de César dans la capitale ecclésiastique, après sa première

campagne de Romagne, ne semble pas avoir donné à Alphonse de nouveaux sujets d'inquiétude. Il prit part, avec toute la famille, aux fêtes du jubilé. Le 15 juillet, il se rendait, vers onze heures du soir, du Vatican à son palais, qui était voisin de la basilique ; des serviteurs l'accompagnaient. Sur les degrés de Saint-Pierre, quatre hommes masqués, armés de poignards, l'assaillirent et, sous le balcon de la bénédiction papale, le blessèrent grièvement à la tête, à la gorge, à l'épaule et au bras. Les assassins se replièrent, selon Burchard, sur une troupe de quarante cavaliers qui les attendait dans l'ombre, et tous se sauvèrent à bride abattue hors de Rome. Alphonse, tout sanglant, put se traîner jusqu'au Vatican. Polo Capello écrit : « Il dit au pape : Je suis blessé ; et Mme Lucrèce, sa femme, qui était dans la chambre du Saint-Père, s'évanouit. » — « On ne dit pas, écrit l'ambassadeur florentin, qui sont les meurtriers, et l'on ne voit pas qu'on les recherche avec le zèle qui conviendrait. Mais le bruit court dans Rome que c'est encore un crime de famille, car, dans ce palais, il y a tant de haines anciennes et récentes, tant de jalousies politiques et autres, qu'il est nécessaire que de pareils scandales éclatent souvent. Ainsi, chaque jour, le pape a de nouveaux sujets d'amertume et d'affliction qui lui donnent beaucoup à penser. » — « L'assassin, dit Capello, est

le même qui a tué le duc de Gandia et l'a jeté au Tibre. » — « Je n'ai pas tué le duc, disait César dans les jours qui suivirent; mais si je l'avais fait, il l'aurait bien mérité. » Le cardinal de Capoue vint confesser le jeune prince, qui fut soigné, pendant trente-quatre jours, sous les yeux du pape, par Lucrèce et par sa sœur Sancia. Les deux femmes préparaient elles-mêmes les aliments, « à cause de la haine que lui portait le Valentinois », écrit Capello. « Le pape, ajoute l'orateur vénitien, le faisait garder par seize personnes, de crainte que le duc ne le tuât. » Et quand le pape visitait le blessé, le duc ne l'accompagnait point, sinon une fois, où il dit : « Ce qui ne s'est point fait au dîner se fera au souper ». Le 18 août, César entra dans la chambre d'Alphonse, qui se levait déjà ; il chassa d'un geste la femme et la sœur du malheureux ; puis don Micheletto parut, jeta le duc de Bisceglie sur son lit et l'étrangla en présence de César. Le soir même, on porta furtivement, sans prières et sans prêtres, l'enfant royal de Naples dans la chapelle funéraire de Saint-Pierre. Alexandre, qui n'avait pu sauver la vie d'Alphonse, n'osa point lui accorder les honneurs qu'on avait prodigués, trois ans plus tôt, à son fils aîné. On feignit, comme on avait fait pour le duc de Gandia, de rechercher les assassins. On expédia au Saint-Ange les médecins de la victime et un

pauvre bossu, son valet de chambre ; on les interrogea, puis on les renvoya, leur innocence étant évidente, « ce que savaient très bien, dit Burchard, ceux qui les avaient fait arrêter ». Lucrèce se retira, soit de son plein gré, soit par l'ordre de son père, dans son château de Nepi, avec une escorte de six cents cavaliers, afin, écrit le scribe pontifical, « de prendre quelque consolation ou distraction à la douleur et au trouble qu'elle eut ces jours derniers pour la mort de l'illustrissime don Alphonse d'Aragon, duc de Bisceglie et prince de Salerne, son mari ». L'orateur de Venise laisse entendre que les larmes de l'infortunée irritèrent César, et qu'Alexandre l'éloigna, afin de complaire à son fils. « Mme Lucrèce, qui est sage et libérale, était auparavant dans les bonnes grâces du pape ; mais celui-ci ne l'aime plus aujourd'hui. » Capello écrit encore que le pape redoute plus que jamais César, tout en l'aimant avec passion. Certes, Alexandre chérissait toujours sa fille, à qui, tout à l'heure, il cherchera, pour troisième mari, un prince héréditaire. Mais la politique entraînait les Borgia d'une façon de plus en plus impérieuse. La seconde campagne de Romagne allait s'ouvrir. Le principat des Aragons, auquel on venait d'envoyer un adieu sanglant, était au moment de subir le sort des Sforza et des Médicis. L'heure n'était point propice aux doléances et aux

récriminations de famille. D'ailleurs, le deuil de Lucrèce fut assez court. Une longue douleur n'était point faite pour la jeune veuve. Elle tenait de son père une conscience très mobile, et, selon un contemporain, un caractère « toujours gai et serein ».

III

A la fin de septembre 1500, César se remit en marche vers le nord avec 900 hommes d'armes, 200 chevau-légers et 6 000 fantassins. L'artillerie était commandée par Vitellozzo Vitelli, un condottière de conscience équivoque, qu'attendait une fin terrible. L'armée ducale se dirigea d'abord, par le pays de Pérouse, vers Pesaro, où Giovanni Sforza, beau-frère du duc, essayait de se défendre. Mais la ville se souleva contre lui le 11 octobre, et envoya au Valentinois une députation pour lui porter la capitulation. Le 21, la citadelle se rendit. César entra à Pesaro le 27, au soir. Un proscrit, l'humaniste Pandolfo Collenuccio, qui se hâta de revoir sa maison après le départ du tyran, eut une audience du vainqueur; César fit à ce lettré présent d'un sac d'orge, d'une charge de vin, d'un mouton, de seize poules et chapons, de deux paquets de chandelles et de deux boîtes de dra-

gées. Pandolfo écrivit au duc de Ferrare l'éloge de son bienfaiteur et le récit de ses faits et gestes dans Pesaro : « Il est plein de cœur, de hardiesse et de générosité, et l'on pense qu'il tiendra compte des gens de bien. Il est âpre à la vengeance ; c'est un grand esprit, avide de puissance et de gloire, mais il semble plus désireux d'acquérir des États que de leur donner un bon gouvernement. » Pandolfo n'avait évidemment rien obtenu en dehors de ces précieux présents, ni une fonction publique, ni une pension.

Giovanni Sforza s'était enfui à Venise, puis à Mantoue. Rimini chassait ses Malatesta et ouvrait ses portes au Valentinois. L'armée ducale s'achemina du côté de Faenza, que gouvernait le seul tyran qui fût, dans cette région, aimé de son peuple, Astorre Manfredi, un orphelin, le plus bel adolescent de toute l'Italie. Son père avait été assassiné et sa mère chassée comme complice du crime. Ses sujets l'avaient protégé contre les intrigues de ses cousins. Il avait grandi dans la terreur de Venise, de Florence et de Bologne, qui convoitaient son héritage. Vitellozzo souleva contre Astorre une partie de la campagne de Faenza. La ville, réduite à ses propres ressources, étroitement assiégée, jura de combattre jusqu'à l'épuisement de ses forces, pour sa liberté et pour son prince. Le siège dura près de six mois.

On vit, un jour d'assaut, une jeune fille, Diamante Toselli, repousser et précipiter du haut des remparts les soldats du duc. Les Florentins et Giovanni Bentivoglio abandonnèrent tour à tour Astorre, leur pupille. Pendant tout cet hiver, César séjourna à Imola. Le 26 avril, les Anciens signèrent la capitulation et remirent Faenza au Valentinois. Astorre devait, selon le traité, garder sa liberté et ses biens, garantis par la clémence du pape; la Commune payait ses créanciers; la ville conservait ses coutumes, et les fonctions communales étaient réservées à ses seuls citoyens. Le soir même, Astorre et ses frères se rendirent au camp de César. Le duc, violant sa promesse solennelle, les dirigea sur le château Saint-Ange. Ils y languirent de longs mois, et Burchard a noté leur fin en ces quelques lignes : « Le 9 juin (1502), on trouva dans le Tibre, noyé et mort, le seigneur de Faenza, jeune homme d'environ dix-huit ans; il était d'une si belle stature et d'un visage si charmant qu'on n'eût pu trouver son pareil parmi mille jeunes gens de son âge; il avait une pierre au cou. Près de lui, deux jeunes gens, liés l'un à l'autre par les bras, l'un de quinze ans, l'autre de vingt-cinq; avec eux, une femme et beaucoup d'autres. »

La reddition de Faenza avait achevé, en 1501, la constitution du duché de Romagne, dont le

Valentinois reçut le titre par bulle pontificale. C'est à ce moment qu'il eût dû s'arrêter : son œuvre avait des chances d'avenir. Il avait jeté, au centre de l'Italie, le lest d'un principat nouveau, soutenu par la France et par l'Église; il pouvait, à la mort d'Alexandre, demeurer comme tyran militaire de la péninsule et reprendre le rôle perdu par les Sforza. Ce duché, qui n'était point encore soudé au royaume ecclésiastique, ne compromettait point l'équilibre italien. Sur ses frontières du sud et de l'ouest, il était limité par Urbin, Camerino, Pérouse, la Toscane et l'État de Bologne. L'erreur de César fut de combler le fossé qui le séparait du domaine de l'Église, de déposséder les Montefeltri d'Urbin, les Baglioni de Pérouse, les Petrucci de Sienne, de menacer les Bentivogli de Bologne, d'inquiéter Florence par la prise de Piombino et les menées de son condottière Vitellozzo, qui souleva les villes méridionales de la république florentine, Arezzo, Borgo San-Sepolcro et Cortona ; enfin, d'allumer la révolution à Pise, qui, pour échapper aux griffes de Florence, eût levé l'étendard de l'Antéchrist. Ces excès d'ambition parurent à l'Italie une menace d'autant plus grave qu'ils coïncidèrent presque tous avec la faute capitale d'Alexandre VI, la proscription de la dynastie d'Aragon en 1501, le partage des Deux-Siciles

entre Louis XII et Ferdinand le Catholique. Le pape crut faire merveille en attirant sur une proie commune la France et l'Espagne ; il ne s'aperçut pas qu'il consommait ainsi la ruine de l'Italie, qu'il se plaçait lui-même entre l'enclume et le marteau, soumettait toute sa politique à la fortune des envahisseurs, réduisait son fils à la condition de vassal suspect aux deux puissances, ses convoitises étant un danger pour l'une et l'autre. Les hommes d'État voyaient alors à quel point étaient redoutables les projets de César et de son père, mais ils comprenaient aussi que le remède était près du mal. A la fin d'octobre 1501, Machiavel, ambassadeur en France, disait au cardinal d'Amboise : « Les Français n'entendent rien à la politique, autrement ils ne laisseraient pas l'Église devenir si grande ». Le 25 juillet 1502, après les affaires d'Urbin et de Camerino, Giustinian était informé par le cardinal de Naples que le roi de France venait d'écrire au pape : « Vous n'avez pas le droit de vous rendre le maître de l'Italie *in temporalibus*, pour le temporel ». Une autre fois l'orateur vénitien dénonce le plan des deux Borgia : « faire l'Italie d'un seul morceau ». Ils espéraient que Louis XII, s'il sortait vainqueur de son inévitable conflit avec l'Espagne, accepterait la suzeraineté traditionnelle de l'Église sur les Deux-Siciles. Pendant quelque temps, ils

sacrifièrent tout à l'alliance française. L'été et l'automne de 1501 se passèrent en laborieuses négociations pour le troisième mariage de Lucrèce avec Alphonse d'Este, fils aîné du duc Hercule de Ferrare, ami et client de la France. Le duc, qui représentait la plus vieille dynastie italienne, répugnait à l'alliance de ces redoutables parvenus; le jeune prince n'envisageait pas sans quelque trouble la façon dont les Borgia avaient coutume de rompre les chaînes conjugales de Lucrèce. Les deux pères discutèrent plusieurs mois sur le chiffre de la dot avec une âpreté d'usuriers. Le mariage se fit par la volonté souveraine de Louis XII; ce fut, pour Lucrèce, le dernier. Alphonse d'Este ne vint point à Rome, où le sacrement fut donné par procuration. Cette union, le dernier service politique rendu par la jeune femme à sa famille, fut pour elle la délivrance. Le 6 janvier 1502, elle reçut la bénédiction suprême d'Alexandre VI et quitta Rome pour n'y rentrer jamais.

César avait accompagné, comme condottière de Louis XII et gonfalonier de l'Église, l'armée française dans sa campagne de 1501 contre Frédéric d'Aragon. Il prit lui-même Capoue d'une façon digne de lui, par trahison. Un certain Fabrizio lui livra l'entrée de la ville. « Il fut le premier tué par les gens du duc, écrit Burchard,

et après lui environ 3 000 fantassins et 200 cavaliers furent massacrés, et, après ceux-ci, les bourgeois, les prêtres, les religieux des deux sexes, même dans les églises et les monastères ; les femmes et les jeunes filles furent, sans aucune pitié, la proie du vainqueur. » Selon Guichardin, le Valentinois choisit, pour sa part de butin, quarante des plus belles jeunes filles de Capoue. Les malheureuses se jetaient par désespoir ou par honte dans le Volturne. Mais ces gages de bonne amitié ne suffisaient point pour assurer le roi de France de la fidélité des Borgia. L'avidité et la fourberie du pape et de son fils devenaient chaque jour plus inquiétantes pour leurs alliés. En septembre 1501, Alexandre confisquait les derniers fiefs des Colonna, des Savelli, des Gaëtani, attribuait à Rodrigo, fils de Lucrèce et de don Alphonse, Sermoneta, Ninfa, Norma, Albano, Nettuno, Ardea; à Giovanni Borgia, l'*infant romain*, son propre fils ou celui de César, il donnait Nepi, Palestrina, Pagliano, l'abbaye de Subiaco et ses dix-huit châteaux. En juin 1502, César et le pape sollicitaient le duc d'Urbin et le seigneur de Camerino de leur prêter des troupes pour les garnisons des Romagnes ; les deux tyrans, une fois désarmés, particulièrement de leur artillerie, César envahissait leurs États, les chassait, et pillait tout, jusqu'à la bibliothèque

des Montefeltri. Guidobaldo d'Urbin s'enfuit à Mantoue par des sentiers de montagnes. Jules-César Varano, seigneur de Camerino, fut découvert au fond d'une citerne et étranglé. Le même sort attendait ses enfants, Annibale et Venanzio, qui périrent à la Cattolica, par les mains d'un neveu de don Micheletto. Les Borgia supprimaient, contre les vaincus, le droit des gens, et ils s'étonnaient naïvement qu'on leur répondît par de désagréables représailles. Louis XII garda quelques jours comme otage, au château de Milan, son cousin César de France. « Le pape, dit Giustinian, jure et anathématise le duc qui est allé à Milan à son insu. » Il ne comprenait pas qu'on eût à son égard une conduite équivoque, lui qui, dans ses confidences bavardes aux ambassadeurs, étalait à tout propos sa théorie cynique de la trahison. « Jusqu'à présent, nous avons été Français, et nous continuerons à l'être, si la France envoie assez de troupes pour vaincre les Espagnols; mais si elle balance et veut que nous nous battions pour elle, nous aviserons à ne point perdre ce que nous avons acquis, et, si Dieu veut que les Espagnols soient les plus forts, nous ne devons point vouloir autrement que Dieu. » — « Ce pape, disait l'ambassadeur d'Espagne à Giustinian, me paie des meilleures paroles du monde, mais je suis certain que, s'il

voyait les Français devenir puissants, il me tournerait les épaules. » Tandis qu'Alexandre, en ses jours de grande détresse, suppliait Venise d'adopter son fils, César arrêtait, près de Sinigaglia, des marchands vénitiens et menaçait en leur présence la république de son inimitié. Alexandre dut faire à l'ambassadeur des excuses au nom de son fils. « Je prie la Seigneurie de considérer sa grande jeunesse, et que ces paroles, s'il les a prononcées, ont été dites dans un moment de fureur. » Mais le pape, de son côté, faisait arrêter la femme de Bartolomeo d'Alviano, condottière de Venise, avec ses deux jeunes neveux. Cette pauvre politique, si bien qualifiée par Giustinian, « qui ne tenait compte que du fait du jour », oubliant le fait de la veille, « et ne prévoyant pas le lendemain », minait sourdement l'œuvre audacieuse des Borgia. Peu à peu, toutes les victimes de leurs attentats, l'Italie, l'étranger, qui ne voulait point de leur prépondérance et prétendait arrêter leurs convoitises, leurs propres créatures, effrayées par leur ingratitude, s'entendirent dans l'ombre, et les enlacèrent d'un réseau d'intrigues, de résistances obstinées et de conspirations. Les Colonna s'engageaient dans le parti espagnol, les Orsini se donnaient aux Bentivogli et à la France; Louis XII fermait à César le chemin de Florence. Venise accueillait

tous les proscrits et mettait à Ravenne des troupes d'observation ; les cardinaux sollicitaient à leur tour le protectorat de Venise pour les libertés de l'Église et de la péninsule. Le cardinal de Sienne, conversant avec Giustinian, reprenait le mot du cardinal de Médicis, le jour de l'élection de Borgia : « L'Italie est la proie du loup » ; et il ajoutait : « Voyez comme le pape, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, met le pied où il veut. Il est à présent d'accord avec les Espagnols (c'était en juin 1503), et il se montrera pour eux plus ouvertement, dès qu'ils auront repris Gaëte aux Français ; il voudra Sienne, il voudra Pise, il mettra à l'agonie l'État florentin, il ira aussi loin qu'il lui plaira. » Ce profond mouvement d'opinion se tournait, avec une puissance extraordinaire, contre les deux princes qui avaient si insolemment méprisé l'opinion. Ils avaient longtemps attaqué : en 1502 et 1503, ils sont réduits à se défendre à tâtons contre des ennemis invisibles.

A la fin de l'été de 1502, tous ceux qui haïssaient le plus les Borgia se réunirent à la Magione, près de Pérouse, afin de s'entendre pour la perte de César. Les Orsini, Carlo, bâtard de Virginio, Paolo, fils du cardinal Latino Orsini, le cardinal Gianbattista Orsini, Francesco Orsini, duc de Gravina, le condottière Vitellozzo Vitelli,

Oliverotto, tyran de Fermo, Gian Paolo Baglione de Pérouse, Petrucci de Sienne, Bentivoglio de Bologne, formèrent une alliance, réunirent 10 000 hommes et battirent à Fossombrone Ugo de Moncada, capitaine du Valentinois. Urbin et Camerino se soulevèrent et rappelèrent leurs seigneurs. Les conjurés se mirent en marche vers les Romagnes. Louis XII et Florence, qui refusa de concourir à la ruine de César, empêchèrent la catastrophe. C'est à ce moment que les Florentins envoyèrent Machiavel à Imola, afin de sonder les intentions du duc à leur égard. Le roi obtint une réconciliation apparente entre César, les condottières et les barons conjurés. Paolo Orsini, Vitellozzo, Oliverotto, reprirent leur service à l'armée ducale. Guidobaldo d'Urbin sortit de nouveau de sa ville après une courte restauration. Le cardinal Orsini, invité par des lettres paternelles du pape, revint à Rome. Bentivoglio refusa de faire ce dangereux voyage. Les condottières prirent en décembre 1502 Sinigaglia à son seigneur, Francesco Maria Rovere, l'héritier présomptif d'Urbin, qui avait onze ans. Puis ils invitèrent le Valentinois à entrer solennellement dans cette nouvelle conquête. Le 31, César arrivait à Fano, après avoir ordonné à ses capitaines de loger leurs troupes dans la campagne, afin qu'il pût prendre les quartiers pour son armée

d'escorte. Ils obéirent, et attendirent presque seuls, à peine armés, le duc en dehors de la ville. Celui-ci les engagea à le suivre au palais de la ville, afin de conférer plus à l'aise. Oliverotto restait en arrière : César, d'un coup d'œil, lui dépêcha Micheletto, afin de le joindre à la compagnie. A peine fut-on entré dans les appartements, que les anciens conspirateurs de la Maglione se virent arrêter. Tout aussitôt, les soldats du Valentinois mettaient la ville à sac. La nuit venue, Oliverotto et Vitellozzo, assis dos à dos sur deux chaises, furent étranglés; Oliverotto pleurait et accusait son complice ; Vitellozzo suppliait qu'on lui fît parvenir, avant sa mort, l'absolution du Saint-Père. Petrucci avait pu s'échapper. Paolo Orsini et Gravina furent tués, le 18 janvier, à Castel-della-Pieve, par Micheletto. Le chevalier Orsini fut épargné et ne mourut assassiné que sous Jules II. Cependant, à Rome, la vengeance des Borgia suivait son cours avec une remarquable sûreté d'exécution. Le 3 janvier, le cardinal Gianbattista Orsini, à la nouvelle de la prise de Sinigaglia, s'était empressé d'accourir au Vatican pour féliciter le pape. En route, il rencontra le gouverneur de Rome, « qui feignit, dit Burchard, de l'accompagner comme par hasard. Arrivé au palais, le cardinal descendit de sa mule; tous les chevaux et mulets de son cortège furent emmenés

à l'écurie du pape; dans la chambre du *Papagallo*, le cardinal se vit entourer de gens armés, et il pâlit. » Il fut aussitôt conduit à la prison de Torre-di-Nona, et après lui, le protonotaire Orsini, Jacomo de Santa-Croce, Antonio de Santa-Croce, archevêque de Florence, Bernardino, abbé d'Alviano, et Carlo Orsini. Jacomo, « qui a conduit le cardinal à la boucherie », écrit Giustinian, racheta le lendemain sa liberté. Le 4 janvier, le gouverneur déménageait, pour le pape et pour son propre compte, l'appartement du cardinal et celui de l'archevêque. « Ils ont tout pris, jusqu'à la paille des écuries », dit Giustinian. Le même jour, Alexandre fit part de l'événement à l'orateur vénitien. « Il me dit : « Le cardinal est « servi par ses propres domestiques. Nous ne savons « ce qu'il adviendra. Si nous le trouvons en faute, « nous userons plutôt de clémence, comme c'est « notre office, que de cruauté. » Et, continue Giustinian, il parla ensuite de telle sorte qu'évidemment il veut le faire mourir; mais je crois, d'après ces paroles mêmes, qu'il attendra pour cela la venue du duc, afin de se décharger sur celui-ci de cette opération. Le duc fera d'abord mourir l'abbé d'Alviano, après lui avoir arraché une accusation contre le cardinal. » Le 5 janvier, l'ambassadeur écrit : « La mère du cardinal a été chassée de sa maison, avec ce qu'elle portait sur le corps,

accompagnée de quelques jeunes servantes; les malheureuses errent dans Rome, où personne ne veut les recevoir, car tous ont peur. Le cardinal a été conduit au Saint-Ange; certainement, de l'avis de tous, il est destiné à mourir. On croit que la fête est déjà faite pour l'abbé d'Alviano: Le seigneur Giulio Orsini a pu s'enfuir, avec ce qu'il a pris en croupe de son cheval, dans les États de Gian-Giordano, emmenant sa femme, son fils et les jeunes enfants de Paolo Orsini. » Le jour même, « le cardinal se confessa et s'arrangea avec Dieu, car il attendait la mort d'une heure à l'autre ». Mais la mort fut lente à s'asseoir à son chevet.

A la fin de janvier, la mère du prisonnier fit tenir au pape, par l'intermédiaire de la maîtresse de son fils, qui se rendit au Vatican déguisée en page, 2 000 ducats et une perle précieuse qu'Alexandre réclamait. Il fut permis, à ce prix, aux deux femmes, de préparer les aliments du cardinal. Mais la faveur était bien tardive, selon Burchard, qui écrit, avec un laconisme saisissant, *biberat calicem*; il avait bu le calice. C'était le poison lent, le *venenum atterminatum* de la Renaissance. Le cardinal Orsini mourut le 22 février. Burchard fut chargé de veiller aux funérailles. Mais, écrit le prudent chapelain, « ne voulant pas en savoir plus qu'il ne fallait, je n'y

allai point et ne m'en occupai d'aucune façon [1] ». Le 24, Alexandre convoquait les médecins qui avaient assisté le moribond, et leur imposait de jurer que cette mort était la plus naturelle du monde, de déterminer la maladie et d'en signer le procès-verbal [2].

Le pape avait expédié quelques jours auparavant à son fils un bref où il lui ordonnait d'agir sans miséricorde contre les Orsini, à l'égard desquels il jugeait le duc trop bienveillant. « Il faut en finir sur-le-champ avec toute cette maison, prendre tous ceux que nous pourrons et n'épargner ni les femmes ni les petits enfants », et cela parce qu'ils étaient tous traîtres aux Borgia, à l'Église et au roi de France. Alexandre mentait, en traçant ces lignes, à sa propre conscience. Il se souciait fort peu des trahisons contre l'Église ou le roi chrétien ; il pouvait, en laissant aller les innocents, venger encore avec éclat la dynastie pontificale. Mais il craignait qu'un jour quelque rejeton de cette maison ne se levât contre ses fils. « Monsieur l'ambassadeur, disait-il à Giustinian, nous avons les mains rouges du sang des Orsini,

1. « Ego nolens plus sapere quam oporteret, non interfui neque alio modo me intromisi. » *Diarium*, t. III, p. 238.

2. Ozi el Pontefice ha fatto convocar i medici che hanno abuta la cura del cardinale Orsini, per iustificar la morte del ditto *esser stata natural*, e non per alcuna violenzia di veneno né altro. Giustinian, *Dépêche* 296.

le duc a coupé la tête à Paolo et aux autres que vous savez ; nous avons été si loin contre eux, qu'il faut nous assurer de tous pour qu'ils ne nous fassent point de mal. » Et puis, tuer tout, femmes et enfants, c'était détruire jusqu'à la racine la plus riche famille des États de l'Église, prendre tous les fiefs, tous les palais, tout l'or des Orsini. A mesure qu'il vieillissait, une effroyable avarice grandissait en lui. Il ne songeait qu'à hériter, qu'à dépouiller les vivants et les morts. En mai 1503, il reçut 130 000 ducats des nouveaux cardinaux. Mais vendre des chapeaux rouges, des indulgences, des dispenses, des bénéfices, quêter pour la guerre contre le Grand-Turc, c'étaient de bien vieux moyens ; il imagina un tarif d'exactions sur les cardinaux, les prélats, tous les fonctionnaires de la curie et les instituts de charité. Chacun payait 10 pour 100 de son revenu, et Burchard nous a conservé ce curieux tableau. Le cardinal Ascanio Sforza, le plus riche, était taxé à 3 000 ducats par an, les sous-diacres de sa sacristie, l'un dans l'autre, à 4 ducats. Le cardinal Corner, « qui n'avait point de revenus », ne payait rien. « L'hôpital de Saint-Gérôme était marqué pour 2 ducats. L'addition, que Burchard a négligé de faire, donne 45 836 ducats. Chaque clerc était pareillement astreint à la dîme, chaque juif au vingtième de

son revenu. La luxure de l'or tourmentait Alexandre. Il finit par calculer la fortune mobilière et l'argent comptant de ses cardinaux; de temps en temps, il en envoyait un dans l'autre monde et s'inscrivait comme héritier des biens meubles du défunt. Le 11 juillet 1502, Giustinian écrit : « Le cardinal de Modène est malade, avec peu d'espoir de guérison; on croit au poison ». Le 12 : « Le révérendissime cardinal de Modène va mieux; mais les médecins jugent la situation très grave. Si Dieu exauçait les prières de toute la ville, il ne se relèverait point. » Ferrari était, en effet, dataire et trésorier apostolique, et avait longuement pillé Rome. Le 19, il se trouvait au plus bas, et « la pleine lune devait l'emporter la nuit suivante, selon les médecins ». Sa Sainteté lui rendit visite; « mais elle ne voulut pas se retirer avant d'ordonner qu'on fît inventaire de tout le mobilier du palais; elle se préoccupe fort du bien que lui apportera la mort du cardinal, qui a, dit-on, « une grosse somme d'argent comptant ». Le 20 juillet, il était mort, au « contentement de tous ». Son favori, Sébastien Pinzon, recevait une large part de ses bénéfices, *in premium sanguinis*. « Il est certain que le cardinal a été empoisonné, et que ce Sébastien a été son bourreau... Le pape l'a reçu au nombre de ses familiers... Le pontife a touché 14 000 ducats

trouvés chez le défunt. » Pinzon fut plus tard mis à mort par Léon X, pour ce crime, qu'il confessa.

En avril 1503, ce fut le tour du cardinal Michiel, un Vénitien, neveu de Paul II. Il mourut en quelques heures, vers minuit. « On a la certitude, dit Giustinian, qu'il a été empoisonné. Dès qu'il eut la nouvelle, le pape envoya le gouverneur au palais du mort, et, avant le jour, tout était dévalisé. La mort de ce cardinal lui donne plus de 150 000 ducats », argent comptant, argenterie, tapisseries, provision de blé, champs ensemencés, dont Alexandre attendait la moisson, chevaux de luxe, génisses et buffles, plus onze coffres du cardinal Colonna qu'il gardait dans son appartement. Le lendemain, « Notre Seigneur s'enferma, portes closes, pour compter l'argent ». Trois jours plus tard, il conduisait l'ambassadeur dans la chambre où étaient les ducats de Michiel, 23 632 seulement, et disait avec douleur : « Regardez, toute la ville prétend que nous avons touché 100 000 ducats de l'héritage du cardinal ; nous n'avons trouvé que ceci ». Puis il supputa que le cardinal, étant très riche, dépensant peu, devait avoir des capitaux à Venise, et demanda que la Seigneurie fît arrêter son intendant Tommaso, qui était sur le point d'apporter les rentes de son maître, et renon-

cerait sans doute au voyage de Rome. Enfin, comme Michiel avait de grands pâturages dans son évêché de Porto, Alexandre se rendit dans cette ville, « non pour se divertir, mais pour s'emparer de ce qui appartenait au révérendissime cardinal, surtout des génisses et des buffles ». Il revint le 23 avril, « avec une bonne figure »; l'expédition avait été fructueuse. Les troupeaux de l'Éminence défunte, qu'il venait de ramasser sous sa crosse pastorale, lui avaient peut-être rappelé d'une façon réjouissante la parole évangélique : *Pasce oves meas.* Sous Jules II, le secrétaire de Michiel et son cuisinier furent poursuivis pour ce crime. Le premier avoua tout et dénonça en même temps Alexandre VI.

Le 2 août de la même année, seize jours avant Alexandre, le cardinal de Monreale, un Borgia, mourait presque subitement. « Le pape a fait bon visage à cette mort, bien que ce fût un sien neveu, car celui-ci passait pour avoir de l'argent et des bijoux en quantité, outre le mobilier de son palais qui était très bien ordonné. Tout compte fait, le pape touchera 10 000 ducats, outre le prix des bénéfices. » Giustinian ne put conférer le lendemain avec le pontife sur la vacance du patriarcat de Constantinople. « Notre Seigneur s'est excusé sur la peine qu'il ressentait de la mort du cardinal;

la peine était de compter l'argent et de manier les joyaux. » Mais cette affaire fut excellente et finit par monter à plus de 100 000 ducats. On dit tout haut que Monreale « a été expédié par le chemin qu'ont pris tous les autres, après qu'ils ont été bien engraissés ; on accuse particulièrement le duc ».

Le sacré collège vivait dans l'épouvante. Les cardinaux qui avaient eu, dit Giustinian, quelque mauvaise pensée secrète contre le pontife, songeaient à la fuite. Le cardinal de Médicis, ayant reçu un jour une caresse inaccoutumée d'Alexandre, se crut perdu, lui et son frère Pierre. En janvier 1503, l'arrestation de l'évêque de Cesena et du pronotaire Andrea de Spiritibus fit passer la terreur dans les rangs des prélats. Ceux-là étaient riches; leurs maisons furent vidées par les sbires pontificaux. « Toute la cour tremble, et surtout les prélats qui ont de l'argent, et les gentilshommes romains; les uns ont fui, les autres se cachent, personne ne se croit plus en sûreté. Chacun compte les péchés qu'il a commis et s'inquiète des fautes commises par ses parents. » Cinq mois plus tard, l'ambassadeur vénitien renouvelle le même avis, à propos de Jacomo Santa-Croce, qui, après avoir payé 10 000 ducats pour avoir la vie sauve, fut pendu le lendemain; ses biens furent confisqués, sa

femme et son enfant proscrits. « Tous les Romains qui passent pour riches, tous ceux qui ont la faveur populaire ou appartiennent à un parti politique, sont dans une peur extrême et se croient à chaque minute le bourreau sur les épaules. » On avait maudit la Rome désordonnée d'Innocent VIII, terrifiée par les brigands; on retrouvait la Rome de Catilina et des triumvirs. Ces derniers temps du pontificat furent véritablement affreux. La recherche des suspects pénétrait jusque dans la plus humble population romaine. Un mot étourdi, surpris dans un carrefour, dans un coin de taverne, par les espions du Valentinois, était un arrêt de mort. Un masque qui avait trop d'esprit eut la main et la langue coupées; la langue, clouée sur la main, fut exposée pour l'édification des âmes sensibles. Rome prenait un aspect funèbre. Le carnaval de 1503 se présenta d'une façon si lugubre que le pape convoqua sa noblesse au Vatican et l'engagea à se divertir, sans aucune préoccupation, « à faire la fête, pour tenir la ville en joie ». Mais lui-même commençait à avoir peur de son ombre; il triplait la garnison du palais, du Saint-Ange et du Borgo, il rappelait don Joffré avec ses troupes, il faisait entrer à Rome les bandes de César, il suspendait les jeux du carnaval, puis il les autorisait de nouveau, à la condition que les

Romains, dans leur belle humeur, ne porteraient point d'armes cachées sous leurs travestissements. « Jour et nuit, dit Giustinian, Rome, occupée par les soldats du duc, « semblait une caverne de brigands; on dépouillait les gens en pleine rue »; la nuit, on se massacrait entre Romains et Césariens. C'étaient ces atroces mercenaires du Valentinois qui venaient de brûler le territoire de Sienne. « A San-Quirico, dit Burchard, ils n'avaient trouvé que deux vieux et neuf vieilles femmes; ils les pendirent par un bras, les pieds dans un brasier, afin qu'ils révélassent le lieu où leur argent était caché. Mais ils ne révélèrent rien et moururent dans ce supplice. » Les Borgia, sentant la haine monter autour d'eux, ne voyaient plus que des traîtres dans les serviteurs les plus éprouvés de leur politique. César avait fait pendre don Remiro, son lieutenant-général en Romagne, accusé d'avoir affamé le pays en accaparant les grains. En mai 1503, le secrétaire pontifical Trozzo, l'agent de toutes les besognes louches, s'enfuit tout à coup : on crut d'abord qu'il était parti pour une mission diplomatique; il se sauvait simplement par horreur pour le bourreau. Il fut repris en Corse et, dit Giustinian, « bien qu'il eût des brefs rassurants du pape et de bonnes lettres du duc, ils l'ont envoyé, lui aussi, faire pénitence de ses péchés

dans l'autre monde. Les uns disent qu'on l'a noyé, d'autres qu'on l'a étranglé ; mais il est certain qu'il est mort. » L'ambassadeur de Ferrare, Costabili, raconte qu'il fut étranglé par Micheletto, dans une tour du Transtévère, sous les yeux du Valentinois, caché en un lieu où l'on ne pouvait l'apercevoir. » L'orateur vénitien termine sa dépêche sur la fin de Trozzo par ces paroles : « Maintenant ils restent privés des hommes qui les servaient le mieux dans tous leurs crimes. Le duc n'a plus que Remolines et don Micheletto qui s'attendent à un malheur prochain. »

IV

Mais la tragédie allait finir brusquement. Au moment où le pape, forcé de se décider à bref délai entre la France et l'Espagne, ne savait plus, dit Giustinian, « où reposer sa tête », et se voyait à la veille d'une guerre désastreuse, dont Venise profiterait pour envahir les États du duc, la mort vint le tirer d'embarras. Déjà, le 11 juillet, il s'était trouvé indisposé, peut-être par une indigestion; l'orateur vénitien le vit, couché sur un lit de repos, tout habillé, « avec un bon visage ». Le 14, le pape reçut Antonio dans la salle des

pontifes, assis, « un peu faible », mais toujours l'esprit alerte. Il semble alors s'être bien rétabli. Mais le 7 août, l'ambassadeur le trouve assez triste, « plus renfermé en lui-même que de coutume ». La fièvre ravageait Rome, et Alexandre se plaint du grand nombre des morts, qui lui fait peur : « Nous prenons, dit-il, plus de précautions pour notre personne que dans le passé ». Le 11, il célébrait, « sans sa bonne humeur habituelle », l'anniversaire de son exaltation; « il était en suspens, et inquiet au fond de son âme ». Ce jour-là, comme il regardait, d'une fenêtre, passer un enterrement, il dit : « Ce mois-ci est fatal pour les gens obèses ». A ce moment, un hibou tomba à ses pieds ; il rentra épouvanté dans sa chambre, se répétant : « Mauvais présage! mauvais présage! » Le même jour, un vendredi, il dîne encore de bon appétit; on a retrouvé le menu de ce dernier repas : œufs, langoustes, citrouilles au poivre, confitures, prunes, une tourte enveloppée de feuilles d'or. Il est douteux qu'il ait arrosé d'eau de Trevi ce dîner dangereux pour la saison fiévreuse[1]. Quelques jours auparavant, il avait soupé tard, à la fraîcheur mortelle de la nuit,

1. Nous connaissons jusqu'aux épices préférées d'Alexandre : gingembre, cannelle, noix muscade, safran, cumin, anis, moutarde, salaisons âcres, saucisses au piment. Pour éteindre l'incendie, les vins de Grèce, de Sicile, d'Espagne.

avec César et plusieurs cardinaux, dans la vigne du cardinal Adrien. Le samedi 12, le mal se déclara violemment; il était pris de fièvre et de vomissements. Le duc se mettait au lit avec la fièvre, le cardinal Adrien et tous les autres convives ressentaient les mêmes symptômes inquiétants. Le 14, le pape fut saigné largement et l'état du duc empira. Le 15, Giustinian ne put obtenir de nouvelles sûres : ceux qui entraient au Vatican n'en sortaient plus; le duc rappelait ses troupes à Rome; les familiers du palais feignaient une grande sécurité; « mais toutes ces précautions sont de mauvais augure ». Le 16, la situation n'avait point changé. Le 17, le pape prit médecine; son médecin, l'évêque de Vanosa, ne cachait point son inquiétude. Vers le soir, le palais « fut sens dessus dessous; chacun cherchait à sauver secrètement ce qui lui appartenait ». Les gouverneurs des petits Borgia, Giovanni et Rodrigo, expédiaient à Piombino les objets précieux de leurs pupilles. Le 18, de bonne heure, Alexandre se confessa et communia, au cours de la messe célébrée près de son lit; il avait alors une étrange hallucination : il voyait un singe qui bondissait à travers sa chambre; un cardinal, pour le calmer, dit qu'il allait prendre la bête : « Laissez-le, laissez-le, dit le mourant, car c'est le diable! » A l'heure de vêpres, il reçut l'extrême-onction;

puis, en présence d'un évêque, du dataire et des palefreniers du palais, il expira. « Aussitôt, dit Burchard, le duc, qui était alité, envoya don Micheletto avec beaucoup de monde; ceux-ci fermèrent toutes les portes de l'appartement pontifical, et l'un d'eux tira un poignard et menaça le cardinal Casanova de l'égorger et de le jeter par la fenêtre, s'il ne lui livrait les clés de l'argent du pape. Le cardinal, effrayé, donna les clés. Ils entrèrent tous dans le cabinet voisin de la chambre du pape, et prirent toute l'argenterie qu'ils trouvèrent, et deux coffres renfermant environ 100 000 ducats. Puis, vers le soir, on ouvrit les portes et on publia la mort du pape. Les valets s'emparèrent de ce qui restait dans la garde-robe et la chambre à coucher, et ne laissèrent rien de bon, à part les fauteuils, quelques coussins et des tapisseries clouées aux murs. Le duc ne vint jamais voir le pape pendant sa maladie ni après sa mort, et le pape, dans ses derniers jours, ne se souvint pas une seule fois ni de son fils ni de Mme Lucrèce. »

Les cardinaux ne vinrent point prier au chevet du pontife. Le scandale de l'ensevelissement de Sixte IV se renouvela. Burchard habilla Alexandre le mieux qu'il put; il ne trouva pas d'anneau pastoral à lui mettre au doigt. La première nuit, le pape demeura allongé sur une table, entre deux

cierges, tout seul, *et nemo cum eo*. Quand il fut porté le lendemain à Saint-Pierre, accompagné seulement de quatre prélats, les suisses du palais livrèrent bataille au clergé de la basilique, qui se sauva dans la sacristie. Je ne puis traduire, d'après Burchard et les ambassadeurs, le spectacle affreux que donna tout à coup le cadavre, qui devint « couleur de drap très noir ». Il fallut se hâter. Six portefaix et deux charpentiers, « tout en plaisantant et en riant autour du pape », le déposèrent dans un coffre « trop étroit et trop court ». On ôta la mitre pontificale, on jeta sur Alexandre un vieux tapis et, à coups de poing, donnés çà et là, les misérables ajustèrent le cadavre. « Il n'y avait, dit le chapelain, ni cierges, ni lumières, ni prêtres, ni personne pour veiller sur le pape mort. » Le marquis de Mantoue écrivit sérieusement à Isabelle d'Este, sa femme, qu'on avait vu sept diables entourer l'agonie d'Alexandre VI. On disait à Rome qu'un chien noir courait, sans s'arrêter, dans l'intérieur de Saint-Pierre. La conscience populaire créait une légende satanique sur la tombe d'Alexandre Borgia.

Le pape et son fils avaient-ils donc été empoisonnés? Les témoins immédiats de cette catastrophe n'ont point cru à l'empoisonnement. L'ambassadeur vénitien parle de fièvre, et, d'après maître Scipion, l'un des médecins du pape, d'apo-

plexie. Burchard s'en tient à la *terzana*, la fièvre tierce. L'ambassadeur de Ferrare croit à un mouvement désordonné de la bile, *colera citrina*, et à l'effet du mauvais air de Rome autour du Vatican. Les cardinaux ne semblent pas avoir pensé davantage au poison. L'altération rapide du cadavre du pape, la maladie simultanée de César et des autres convives du cardinal Adrien, donnèrent la première idée d'un crime. Je trouve, à l'*Archivio* de Rome, une note de notaire ainsi rédigée : « Aujourd'hui... le pape Alexandre VI est mort empoisonné, ainsi que le démontrent l'aspect de sa face et les conjectures les plus probables ». Les écrivains postérieurs, ou ceux qui n'étaient point à Rome lors de l'événement, ont, pour la plupart, adopté cette opinion. Le récit de Guichardin est, sur ce point, très complet, mais avec une abondance de détails qui paraissent bien romanesques. Le vin empoisonné, envoyé d'avance à la vigne par le Valentinois, afin de tuer le cardinal son hôte, et confié à un échanson qui n'en soupçonne pas l'importance; le pape altéré, épuisé par la chaleur du jour, qui, à peine arrivé, demande à boire sur-le-champ; la fiole fatale saisie par hasard et versée dans la coupe d'Alexandre et dans celle de son fils, ajoutons même de toute la compagnie; l'étourderie du duc, qui a bu ce vin comme de l'eau de roche; puis l'entrain

joyeux de Rome, qui accourt à Saint-Pierre, afin de se rassasier de la vue du tyran défiguré par une agonie hideuse, tous ces traits ne répondent pas assez à l'ensemble de faits précis recueillis par Giustinian et Burchard. On sent ici un arrangement dramatique, produit en partie par l'imagination impersonnelle des contemporains, accepté par l'historien florentin, et relevé encore par la colère répandue dans cette page fameuse. Mais le récit de Guichardin contient une erreur très grave, qui le rend suspect au plus haut degré. Selon lui, la fin du pape fut foudroyante; on le rapporta moribond de la vigne du cardinal au palais; le lendemain, 18 août, il était déjà dans sa chapelle mortuaire, à Saint-Pierre. L'écrivain orateur, afin de mieux prouver le caractère tragique de cette mort, a supprimé les sept jours de maladie, les accès de fièvre, les saignées, les médecines et les médecins qui figuraient d'une façon médiocre dans une tragédie; il a oublié que le souper d'Adrien précéda de quelques jours la première apparition du mal. Je crois que l'opinion de Guichardin, l'empoisonnement fortuit et en quelque sorte providentiel des Borgia, tués, dit un contemporain, « comme les scorpions, par leur propre venin », n'est pas digne de créance. Reste le crime prémédité et exécuté par leurs ennemis. Le Vénitien Sanuto, qui en raconte plus

long que son ambassadeur Giustinian, écrit que le cardinal Adrien lui-même avait acheté pour 10 000 ducats la complicité du propre échanson d'Alexandre; cet homme prépara un sirop et le servit à son maître et au Valentinois, durant le souper du cardinal. Ici les vraisemblances sont plus fortes, mais ne défient point encore toute objection. Il était bien dangereux pour Adrien de se livrer à la discrétion d'un valet capable de toutes les infamies. Puis, l'intérêt de l'échanson était, comme celui du cardinal et de tous les ennemis de la famille Borgia, de tuer vite et sûrement le duc en même temps que le pape, plus vite même que le pape, et d'employer, pour mettre sa tête à l'abri, tous les raffinements de son alchimie. Quel que fût l'empoisonneur, il était forcé, tant le crime était dangereux, de le consommer tout entier, avec une implacable rapidité. Enfin, tous les convives, et l'amphitryon comme les autres, ayant été malades des suites du festin, ne doit-on pas supposer que l'assassin n'était point présent, qu'il avait ordonné cette fête, mais qu'il n'y parut point? La guérison du Valentinois, le temps même qu'Alexandre mit à mourir, sont un argument considérable contre l'hypothèse de l'empoisonnement, tandis que les symptômes consignés par Giustinian se rapportent bien à la terrible fièvre paludéenne. La

mal'aria romaine, la peste des marais Pontins, s'était glissée dans la vigne du cardinal comme un hôte inattendu, et avait touché la main du Vicaire de Dieu et de César de France[1].

Cependant, le Valentinois accomplissait son coup de maître : il durait pendant vingt jours et faisait peur encore. Il était malade lui-même, mais il occupait toujours le Vatican avec ses cardinaux espagnols et ses gardes; il tenait le château Saint-Ange, d'où ses canons tirèrent un beau soir du côté de la Minerve, où le sacré collège se réunissait chaque jour pour trembler, sous l'invocation du Saint-Esprit. Jamais l'Église n'avait été dans un tel désarroi et ne se vit livrée à de pires intrigues. César et le souvenir effrayant de sa vie, les Espagnols avec les Colonna, les Français avec les Orsini, Julien de la Rovere et George d'Amboise, qui venaient de France comme candidats papables, selon le cœur de Louis XII; de tous côtés, l'usurpation, la conquête étrangère, la guerre civile ou le schisme menaçaient Rome. Les cardinaux fermèrent de barricades les abords du couvent où ils délibéraient sur le moyen d'attirer le lion hors de son

1. Giustinian ajoute, à la *Dépêche* 486, que « el principio di suo male sie stato *apoplessia*, e di questo parere è questo medico, omo excellente nell'arte soa ». Mais, dans cette vieille médecine, *apoplexie* et *catarrhe* signifiaient tant de choses! L'orateur vénitien parle aussi du *catarrhe* pontifical.

antre. Mais le lion n'avait plus ni griffes ni dents; il ne lui restait plus qu'un prestige d'opinion, dont personne, à Rome, n'apercevait alors la vanité; avec cette souplesse toute féline et la grâce qui, dix mois auparavant, avaient séduit Machiavel, il reprenait le rôle de grand comédien abandonné par Alexandre VI; il caressait en même temps les Espagnols et les Français, tout en tramant l'élection d'un pape espagnol. « Il trompe tout le monde, écrivait Giustinian, et continue l'astuce paternelle; il temporise pour voir à quel parti il peut s'attacher avec le plus de sécurité, et son art est si grand que chacun croit l'avoir avec soi ». L'orateur de Venise lui fut envoyé par les cardinaux pour l'exhorter à sortir du palais apostolique et de Rome. « Il me répondit avec courtoisie et respect beaucoup de bonnes paroles, disant que, depuis la mort de son père, aucun scandale ne s'était produit et ne se produirait à cause de sa personne, ni rien de contraire aux libertés de l'Église et du sacré collège, dont il était le fils respectueux et très obéissant, paroles dont on pourrait se contenter, si le cœur y répondait véritablement. A la demande de son prompt départ, il répondit que, le désirer, c'était vouloir sa mort, car il était trop malade pour sortir non seulement de Rome, mais de son lit, sans un danger mortel, comme

en témoignaient tous ses médecins ; quant à l'obliger à renvoyer ses troupes, c'était pareillement le faire mourir et le livrer à ses puissants ennemis ; il promettait de s'en aller de Rome, avec tout son monde, pour complaire au collège, dès qu'il le pourrait sans péril ; puis il nous renvoya. » Il parlait ainsi, étendu, tout habillé, sur un lit de repos, « feignant d'être malade, dit Giustinian, plutôt qu'il ne l'était réellement ». Il avait tout prévu, dit-il trois mois plus tard à Machiavel, pour l'éventualité de la mort du pape, tout, excepté cette brusque maladie qui l'empêcha, soit de rentrer, à la tête de son armée, en son duché de Romagne, soit même de tenter contre l'État pontifical un coup de main et de se proclamer tyran dans la maison de saint Pierre. Il vit l'écroulement de sa fortune, tout en gardant l'impassibilité altière des plus beaux jours de sa puissance, et, tandis que son père, frappé de quelque mésaventure, eût répandu ses doléances et sa fureur en face de toute la chrétienté, César parut accepter sa destinée avec le fatalisme tranquille des hommes de son siècle ; il ne prit personne pour confident de sa rage et de son deuil, et s'échappa de Rome à la dérobée, presque seul. Il marchait au-devant d'une ineffable misère, la trahison de ses capitaines et la perte de son royaume italien, la

trahison de Pie III, le parjure de Jules II, qui lui dut la tiare, l'exil, et, sur les grands chemins de l'Espagne, la course obscure d'un aventurier. César, livré par le pape Rovere à Gonzalve de Cordoue, jeté dans une tour du royaume de Valence, s'évadant et fuyant vers son beau-frère le roi de Navarre, abandonné et maudit par le monde entier, traqué comme un fauve, César, simple condottière d'un petit prince montagnard, tombait dans une embuscade sans gloire, un soir d'hiver, sous les murs de Viana. La noblesse douloureuse de cette mort fut la dernière faveur que la fortune accorda au Valentinois. Et, comme la conscience du duc avait toujours été en paix, on peut croire que, au fond du ravin où il expira, baigné dans son sang et le visage tourné vers les étoiles, les fantômes de ses victimes n'ont point troublé la sérénité de son agonie.

V

Dans la première des quatre dépêches qu'il expédia le 18 août à la Seigneurie de Venise, quelques heures avant la mort d'Alexandre, Giustinian écrivait : « Tout le monde est en suspens ; tous désirent que cette maladie soit la

fin des tribulations de la chrétienté ». Il y a quelque excès dans ces paroles. L'orateur vénitien n'était point placé, pour juger les Borgia, à la perspective plus juste que sait trouver la postérité. Le champ de sa vision était rempli par les personnages qu'il voyait de trop près; ils lui paraissaient trop grands, et le diplomate n'apercevait plus toute la suite de faits et d'hommes qui avaient préparé ce pontificat, toutes les causes historiques dont l'œuvre des Borgia a été l'achèvement. Ce n'est point à la chrétienté, mais à l'Italie qu'ils ont fait le plus de mal. L'Occident avait perdu depuis longtemps la notion du Pasteur universel, que la société catholique retrouva plus tard, après la Réforme, surtout après le concile de Trente, avec une grande netteté. Que les Borgia fussent en dehors du christianisme, que le tabernacle de leur Église fût vide, que l'évêque romain fût marqué du signe de l'apostasie, comme l'avait cru Savonarole, la conscience religieuse de la Renaissance acceptait cet accident sans trouble profond. Luther et ses disciples, les humanistes allemands, les écrivains calvinistes français, ont été les premiers à accuser la papauté de trahison envers Dieu et la chrétienté; les catholiques, les indépendants, tels qu'Érasme et Rabelais, et l'ensemble des écrivains italiens, Machiavel comme Cellini, n'ont

point cru que l'indignité des pasteurs ait été si funeste au troupeau, et que la perversité des maîtres de l'Église ait fait perdre Dieu aux âmes individuelles. Les hommes de ce temps souffraient d'ailleurs assez peu du spectacle d'une immoralité dont la tyrannie italienne avait produit les plus beaux exemplaires, et qui, d'Italie, a gagné par contagion la France du XVI^e^ siècle. Le sentiment de la loi, le respect du droit d'autrui, la discipline personnelle, n'avaient point été conciliables avec la cupidité, l'égoïsme et l'orgueil sans bornes qui furent parmi les forces vitales de cette civilisation. Les Borgia n'ont témoigné, par la licence de leur vie, comme par la cruauté de leur gouvernement, d'aucun esprit d'invention. C'est dans le domaine de la politique que le jugement de l'histoire doit les rechercher et les atteindre. Ce n'est point par leur fourberie constante, leur impudeur et leur dureté de cœur qu'ils ont nui le plus à la péninsule, mais par la façon particulière dont ils ont compris le rôle du Saint-Siège en une certaine heure très critique de l'histoire italienne. Ils ont voulu que leur maison fût la maîtresse de l'Italie, non par son ascendant sur les principats rivaux, mais par la destruction des tyrannies, grandes ou petites. Ils avaient hérité, sans doute, de traditions mauvaises; le mouvement d'extension territoriale et de népo-

tisme insolent, commencé par Sixte IV, ralenti sous Innocent VIII, avait abouti aux Borgia. Ils n'auraient pu l'arrêter net sans compromettre la situation de la royauté ecclésiastique en Italie, et se condamner eux-mêmes au rôle effacé d'un principat inerte dans le tourbillon du combat pour la vie que se livraient les tyrans du haut en bas de la péninsule. Mais ils pouvaient modérer et régler ce mouvement en limitant leurs propres ambitions. Leur crime est d'être allés si loin qu'ils ont dû, pour assurer leurs convoitises, appeler l'étranger.

Cet attentat contre les libertés nationales de l'Italie n'était point nouveau. Les papes du moyen âge avaient appelé les empereurs, puis Charles d'Anjou, puis Charles de Valois ; Ludovic le More avait attiré Charles VIII sur la péninsule. Mais il s'agissait alors, soit de ramener un maître dans les Deux-Siciles, habituées et résignées au joug étranger depuis la fin de l'empire romain, soit de rétablir l'ordre dans la féodalité italienne, soit de pacifier une province, la Toscane, par exemple. Le nord italien, la Lombardie, la frontière des Alpes, avaient toujours été considérés par le Saint-Siège et le reste de l'Italie comme une région réservée, dont l'autonomie importait à la péninsule entière ; pour l'arracher aux empereurs, le Saint-Siège avait provoqué, au temps des Com-

munes, un véritable soulèvement national. Alexandre VI méconnut cet intérêt séculaire et abandonna le Milanais à Louis XII. Non content d'établir l'étranger au nord, il livra le midi à deux nations étrangères. Il fallut quatre siècles et demi et l'intervention généreuse de la France pour effacer les derniers effets de cette criminelle politique.

On peut objecter que cette évolution historique de la péninsule était inévitable, et que l'Italie, épuisée par la guerre civile de ses tyrans, semblait condamnée à la servitude. Mais je ne vois point ce que les Borgia gagneraient à être considérés seulement comme la cause occasionnelle à la fois et fatale de ce grand désastre. Après tout, un prince, un homme d'État, n'agit jamais, en bien ou en mal, qu'à l'aide de forces préexistantes, et c'est la situation générale de son pays et de ses voisins qui le porte à choisir le rôle utile ou néfaste auquel il dévoue sa vie. La responsabilité historique doit se mesurer au degré de conscience et de volonté libre des hommes qui ont précipité les événements ; pour les despotes, que l'égoïsme domine et qui ne peuvent s'excuser sur l'aveugle violence de l'opinion ou de la passion publique, cette responsabilité est absolue. Mais ceci n'empêche point les moralistes de noter des différences dans la perversité des hommes

qui ont produit en commun une œuvre mauvaise et ont été assez puissants dans le mal pour troubler toute une civilisation. Il est clair que ces deux Borgia étaient inégaux en scélératesse. L'immoralité politique du père a été décuplée par l'ambition féroce du fils. Le pape fut, après 1497, l'instrument docile du Valentinois. Le duc était le virtuose principal ; le pape, possédé par l'épouvante de ce fils, qui ne reculait devant aucune horreur, l'a suivi pas à pas, jusqu'à son dernier jour, dans tous les détours de sa voie sanglante. Il est digne de quelque pitié. Il n'a pas goûté, grâce à César, toute la joie qu'il s'était promise du pontificat ; il a perdu, dans l'âpre labeur auquel son fils l'avait asservi, sa gaîté naturelle et un vague instinct de grandeur d'âme que manifestaient encore, dans les premières années de son règne, quelques paroles vraiment nobles. Le Valentinois fut le démon de la famille. Il doit porter la plus lourde part de la gloire maudite des Borgia.

LE DERNIER PAPE-ROI

ROME A LA VEILLE DE MENTANA

Entre la convention de septembre 1866, qui suivit la cession de la Vénétie, et la bataille de Mentana (3 novembre 1867), Rome présenta un aspect singulier. Les Italiens, aussi bien que les sujets du royaume ecclésiastique, sentaient vaguement que Florence, imposée comme capitale à Victor-Emmanuel par le Cabinet de Paris, n'était qu'une halte, longue peut-être, de la chevauchée royale entre Turin et Rome. On dressait, au bord de l'Arno, une tente pour abriter la Maison de Savoie, qui y séjourna juste le temps de ruiner les finances florentines. Pie IX, désespéré par le départ de l'armée française, hanté par le souvenir de sa fuite à Gaëte, en 1848, organisait hâtivement la force défensive de sa royauté temporelle. Il appelait de Bretagne, de Vendée, de Belgique,

de Suisse trois ou quatre bataillons nouveaux de zouaves. Un officier français, le colonel d'Argy, formait à Antibes une légion de volontaires, les *Antiboini*. Le bon Kantzler, généralissime des troupes purement romaines, s'efforçait d'inspirer des résolutions héroïques à ses enfants de chœur en pantalon rouge. Il augmentait le nombre de ses gendarmes si odieux au petit peuple de Rome. On étayait de tous côtés le vieil édifice apostolique; mais on n'y passait plus la nuit qu'en tremblant.

Il y eut cependant encore une belle journée dans ce déclin mélancolique de l'Église. Pie IX reçut solennellement, au camp des Prétoriens, en présence de toute son armée, la légion d'Antibes. Au milieu du champ sauvage enclos par les murailles antiques, couronnées de tours à demi effondrées, était dressé, sous un dais prodigieux de velours cramoisi frangé d'or, le trône du Pontife. Pie IX, tout en blanc, debout, entouré de sa Maison militaire et de ses prélats, assisté du cardinal Antonelli, bénissait d'un beau geste épiscopal compagnie par compagnie. Quand ce fut le tour des Antiboïens, le vieux colonel d'Argy arrêta son cheval de bataille face au trône, leva le sabre et cria en français : « Vive le Pape-Roi! » Quelques voix, dans la foule, répondirent : « *Re d'Italia!* » La figure de Pie IX était rayonnante; mais ce fut son dernier rayon.

L'automne de 1867 s'annonça très sombre. Garibaldi s'était réveillé tout à coup sur son roc de Caprera et ses partisans semblaient attendre de lui un coup de main pareil à l'agression dirigée si heureusement, en 1860, contre François II de Naples. Au nord et au midi de la péninsule, le condottière enrôlait sans trop de mystère la jeunesse italienne, et les ouvriers internationaux de toute démolition politique en Europe passaient les Alpes. L'armée papale paraissait bien peu homogène. Zouaves et légionnaires, Bretons et Belges se regardaient de travers. Il était trop certain que les soldats pontificaux, les fils du Tibre fauve, ne brûleraient pas une cartouche. En 1870, ils s'enfermèrent allégrement dans leurs casernes, au nom de la fraternité italienne, tandis que le canon du roi ouvrait la brèche facile de Porta Pia.

Dès le mois d'octobre, les bandes garibaldiennes se mettaient en mouvement vers Ceprano, sur la frontière du Napolitain, et dans le massif montagneux du Cimino, entre Pérouse et Spolète. A Rome, les bataillons de mercenaires s'essayaient tous les jours à de savantes manœuvres sur la place Saint-Pierre, à la Farnésine, entre Saint-Jean-de-Latran et Santa-Croce. Je les ai vus alors bien souvent, zouaves ou Antiboïens, courir de la grande basilique à la petite église, à travers les

mûriers, baïonnette en avant, ou se défiler, avec toute l'astuce que commande une sereine théorie, le long des vieux murs. Cette année-là, l'*otto-brada* fut grise et pluvieuse, et la fête des vendanges ne passait plus en chantant, vers le soir, sur le parvis de Saint-Jean. Au fond de la plaine, les montagnes latines, si belles à contempler de la terrasse de la basilique, étaient comme drapées d'un voile funèbre et les pins-parasols qui avoisinent la porte San-Giovanni se dressaient comme éplorés dans le brouillard de ces tristes jours. Mais, sous le portique de la haute église, se tenait à l'affût, chaque après-midi, à demi dissimulé derrière les grilles, un personnage dont la face mélodramatique et la barbe noire trop longue présentaient le type classique du conspirateur italien. Sans bouger, durant des heures, il suivait d'un regard dur l'évolution des soldats mercenaires. Parfois, il prenait une note rapide sur un carnet; ou bien il jetait un coup d'œil méfiant du côté de cet étranger qui, assis sur le parapet de la terrasse, assistait si fidèlement, lui aussi, aux manœuvres de cette infanterie maudite. Un jour qu'une averse m'avait obligé à m'abriter sous le portique, l'homme vint brusquement à moi et me dit, d'un ton de pompeuse courtoisie :

« Monsieur, est-il vrai que la France envoie

au Pape une armée nouvelle et qu'on prépare au Quirinal l'appartement du maréchal Canrobert?

— Monsieur, répondis-je très poliment à la barbe farouche, je l'ignore, mais la chose n'est point impossible. »

Aux environs du 20 octobre, garibaldiens et zouaves échangeaient les premiers coups de fusil dans la région d'Anagni et les maquis de Ceprano. Le jour où je vis le sombre observateur de Saint-Jean-de-Latran épier, du haut de mon propre siège habituel, sur la crête du rempart, les lointains de la voie Prénestine, il me parut que l'heure était propice pour mettre mon passeport en règle et m'apprêter, selon les événements, à un retour franchement précipité vers le baccalauréat de novembre, que les affaires particulières de Pie IX ne me permettaient point d'ajourner. Je me rendis donc, le lendemain matin, à Monte-Citorio, où je dus expliquer à des sbires très nerveux pourquoi j'étais venu à Rome, à quel titre je logeais à l'Académie de France, n'étant point artiste et Prix de Rome, pourquoi je choisissais, pour m'en aller, la route de Pise, pourquoi enfin, étant donné, sur ce passeport délivré jadis en vue de l'École d'Athènes, sept années consécutives de visas italiens, je me trouvais toujours quelque part en Italie. Quand l'interrogatoire fut terminé,

on me conduisit dans une grande salle très bien éclairée et l'on me dit d'attendre.

J'attendis une bonne demi-heure, au milieu de la salle, debout, seul, avec une sensation singulière de curiosité inquiète. Tout autour des quatre murailles étaient rangées cinq ou six tables enveloppées d'écrins de soie verte par le haut, de jupons de serge verte par le bas. Impossible de surprendre même l'ombre de la *spia* que pouvait recéler ce savant appareil. D'ailleurs, silence parfait. J'eus le loisir de rappeler à ma mémoire tous les exemplaires de confessionnaux étranges aperçus dans les églises d'Italie, de Venise à Syracuse. Puis je songeai au Saint-Office et aux grands Papes inquisiteurs, à Pie V, à Clément VIII. *J'étais certain, absolument certain, que quelqu'un se tenait caché derrière chacun de ces écrans verts*, et souhaitais vaguement d'aller me promener n'importe où. Tout à coup un frémissement léger glissa sur la soie d'un écran, une tête très fine de prêtre surgit lentement par-dessus, puis une main qui me tendit le passeport avec une grâce bénissante.

« Dieu vous garde, me dit le prêtre, d'une voix onctueuse. Mais ne tardez point à quitter Rome : le visa ne vaut que pour trois jours, à partir de ce soir à minuit. »

Et la tête plongea derrière l'écran. J'étais libre.

Sur la place Colonna, dans le Corso, il y avait quelque émoi. Les gens se parlaient tout bas, avec des mines d'effarement. Des groupes muets regardaient vers la porte du Peuple. Des gamins couraient du même côté. Je suivis le courant. En chemin, j'appris d'un obligeant barbier qu'on se battait ferme en vue de Viterbe et que Garibaldi marchait, dans la région étrusque des États romains, d'acropole en acropole, à la tête de 20 000 chemises rouges. On le croyait maître de Terni et de Narni. La figure des boutiquiers s'allongeait visiblement. d'aimables galopins, les *monelli* en bonnets de papier, échappés des ateliers de marbre du Babuino, parlaient d'attendre, le lendemain, le général à Ponte-Molle. Sur la place du Peuple, grande surprise. La porte colossale de Paul V était fermée aux trois quarts, et, en avant d'elle, à l'intérieur, on élevait une barricade de fascines et de briques barrant la voie, de Santa-Maria-del-Popolo à la caserne des carabiniers. La foule, maintenue à distance respectueuse par les gendarmes, contemplait l'opération pontificale avec le calme triste qui est le propre du peuple romain. Quelques barbes noires de *carbonari* pointaient çà et là ; assis sur les degrés de l'obélisque, le dos appuyé à l'un des lions de granit accroupis autour des fontaines, le garibaldien mystérieux de Saint-Jean-de-Latran, les yeux

à demi clos, la face presque joyeuse, voyait passer en songe la marche triomphale du grand condottière et la fuite lamentable de la cour apostolique. Midi sonna et les Augustins de Santa-Maria-del-Popolo firent tinter l'*Angelus*. Les *monelli* jugèrent à propos de siffler. Mais les gendarmes se retournèrent avec de mauvaises figures, et les jeunes patriotes, très graves, portèrent leurs regards vers la coupole de Sixte IV, où se posait, présage sinistre, un vol de corbeaux.

« *Ave Maria, gratia plena* », murmura derrière mes épaules une voix connue.

C'était un de mes plus chers amis de la villa Médicis, un peintre d'humeur gaie, que cette agitation du Saint-Siège divertissait singulièrement.

« Tu sais, me dit-il, cela va mal. On ferme Rome. Demain, tu seras la souris dans la souricière. Et j'en suis fort aise. Tu nous conteras le soir, après le dîner, des histoires de Papes de l'ancien temps. »

La montée du Pincio était gardée militairement. Nous rentrâmes à l'Académie par l'escalier de la place d'Espagne. A la villa, on avait des nouvelles sûres venues par l'ambassade. Les garibaldiens étaient battus et dispersés au Midi. L'armée ecclésiastique se portait vivement au Nord. On attendait à Cività-Vecchia l'escadre française portant l'armée du général de Failly.

Le lendemain, jusqu'au soir, les trains marcheraient encore sur la ligne des Maremmes. Il me restait vingt-quatre heures.

Je n'oublierai jamais la fin de cette journée. Rome, sous la pluie fine, semblait vide et morte. Partout des patrouilles de carabiniers. De loin en loin, un prêtre ou un moine, marchant très vite, avec un visage d'enterrement. Les cloches de l'*Ile sonnante* muettes comme en un jour de Vendredi-Saint. Autour de Saint-Jean-de-Latran, sur les avenues de l'Esquilin, le désert absolu. Au campanile de Saint-Jean, dont les chanoines avaient oublié les vêpres, un capucin scrutait, à l'aide d'une longue-vue, la campagne désolée de Marino et d'Albano. Le Forum, du Colisée au Capitole, avait une beauté tragique de Campo-Santo. Je ne l'ai jamais plus admiré et mieux aimé qu'a cette heure-là. Au crépuscule, je lui dis adieu, en murmurant, dans l'ombre des Saints-Cosme-et-Damien, la parole désespérée de Jérémie : *Quomodo sedet sola civitas plena populo? Facta est quasi vidua Regina gentium.*

Et quelle nuit lugubre! Après le dîner, je descendis de l'Académie au Corso. La place d'Espagne, la via Condotti étaient noires, sans une âme; au Corso, de lourdes et lentes patrouilles de gendarmes; contre les murs du palais Rospigliosi, immobiles, toujours des gendarmes. Le

café de Rome, en face de San-Carlo, était encore ouvert. A travers les glaces ternies par le brouillard, à la clarté de deux lampes mortuaires, Angelo, le garçon légendaire qui ressemblait à un *famulus* très fané de très vieux cardinal, Angelo, tout blême, les bras croisés, se tenait devant le comptoir. Un unique client, dans un coin, lisait l'unique journal autorisé en cette maison, l'*Osservatore Romano*. C'était un enseigne de vaisseau, en uniforme, mon cher camarade de collège, Bénier, qui commande aujourd'hui l'*Aréthuse*. Il était venu de Cività, apportant des dépêches à l'ambassade. Son aviso précédait de quarante-huit heures la flotte accourant au secours de Pie IX. Nous nous fîmes fête l'un à l'autre, parlant des temps lointains, jusqu'au moment où Angelo, soufflant l'une des deux lampes, nous invita, d'une voix sépulcrale, à battre en retraite. Au dehors, il pleuvait à verse. Suivis à vingt pas par trois gendarmes, nous remontâmes la via Condotti. A Bocca di Leone, Bénier me quitta pour rentrer à l'hôtel d'Angleterre. Je gravis l'interminable escalier de la Trinité des Monts. Le long de l'esplanade menant à la villa Médicis, sous une averse violente et la chute des feuilles mortes, je voyais surgir au loin, comme d'un abîme de ténèbres, la figure vague de Saint-Pierre et du Vatican où brillaient, aux trois étages du palais pontifical, les

trois lampes éternelles, la dernière lueur veillant encore, à travers les brumes du Tibre, sur la nécropole apostolique.

Le lendemain, de trop bonne heure, Ambrogio, le domestique des pensionnaires, lequel était un peu fou, me réveillait rudement.

« Monsieur, hâtez-vous! Le dernier train pour Cività-Vecchia va partir. Et puis, cela sera fini. On barricadera la porte Majeure comme les autres. »

En un tour de main, il me bâcla une valise désordonnée. Un fiacre m'attendait. *Via!* Il était vraiment temps de sauter hors de la souricière.

Ce train de suprême exode se composait de deux voitures de troisième classe. La première était pleine de légionnaires. L'autre renfermait sept voyageurs et six gendarmes. En face de moi était assis mon conspirateur à barbe de mélodrame et, à ses côtés, une jeune fille.

Le père compta les voyageurs du regard.

« Treize! grogna-t-il avec une grimace. Nombre maudit! »

Sa compagne haussa légèrement les épaules et dit tout bas : « *Sciochezze!* Sottises! »

C'était une jolie fille, bien qu'un peu sombre de physionomie. Ses yeux fatigués trahissaient une nuit de larmes. Elle était en grand deuil et, sur sa chevelure noire, se déroulait la mantille de

dentelles des filles élégantes de la petite bourgeoisie italienne.

On nous fit attendre six quarts d'heure le départ du train. Au dernier moment, un sbire, escorté de deux carabiniers, ouvrit les portières, demandant, non sans quelque brutalité, les papiers.

Il étudia longuement le passeport, puis le visage du *carbonaro*. Le premier lui paraissait même plus en règle que le second.

« Vous êtes de Frosinone. Qu'allez-vous faire à Cività-Vecchia ?

— Voir un ami.

— Qui est cet ami ? »

L'homme hésitait à répondre. Une étincelle avait lui dans ses yeux. La jeune fille regarda le sbire en face et dit d'un air nonchalant :

« Mon fiancé, Antonio, un garçon de Velletri. »

Sa voix était mélodieuse et douloureuse. Le sbire se contenta de l'explication. Il referma la portière. Le train se mit en marche, comme à regret, avec un sifflement plaintif. A l'entrée du pont du Tibre, il s'arrêta et feignit de reculer vers Rome. Sur la rive droite, la funèbre plaisanterie recommença. Le *carbonaro* mâchait rageusement sa moustache et disait, presque à haute voix :

« *Canaglie !* »

Mais, au bout du wagon, brisés par les patrouilles de la veille, les bons gendarmes dormaient et n'entendirent point.

Dès la première station, à Palo, on longe la mer. Elle était houleuse et grise. Il pleuvait toujours. Les deux voyageurs interrogeaient anxieusement l'horizon, du côté de la France. Mais rien n'était en vue qu'une voile de pêcheur. Le père eut un sourire de contentement.

« *L'autre* pourrait arriver à temps », dit-il.

Jusqu'à Cività, ils n'échangèrent pas une parole. La jeune fille regardait toujours la haute mer sauvage. A l'arrivée du train, ils disparurent comme par enchantement.

Les Antiboïens occupaient la ville depuis vingt-quatre heures. L'hôtel Orlando était plein d'officiers bruyants. J'ai passé là une nuit détestable. A deux heures du matin, le colonel d'Argy fit tirer un coup de canon à la citadelle et battre la générale dans les rues, je n'ai jamais su pourquoi. L'hôtel se trouva sens dessus dessous. Je vois encore le vieil officier, précédé d'une énorme lanterne, traversant la place boueuse, suivi de son état-major. Puis le tocsin se mit de la partie et, pour finir, le clairon des zouaves. *Tuba mirum.* A quatre heures, le colonel, toujours illuminé par la lanterne, rentra à l'hôtel, très satisfait de sa promenade, et le charivari d'Apocalypse se tut. A

six heures, je courais à la gare afin d'y prendre le train de Pise.

Malheureusement, les gendarmes barraient le chemin au delà de la porte de la ville, à la hauteur de l'entrée du bagne. On attendait un convoi de garibaldiens capturés l'avant-veille sous Velletri. Une vingtaine de personnes étaient groupées au bord de la route : au premier rang, mon *carbonaro*, plus ténébreux que jamais, et sa fille, pâle comme si elle allait mourir. Toute frissonnante au souffle froid de la mer, la pauvre enfant épiait avec angoisse les issues de la gare. Bientôt le convoi parut et, chancelante, elle s'empara du bras de son père. Les misérables étaient bien deux cents, presque tous tête nue, la chemise rouge en lambeaux, quelques-uns pieds nus, déguenillés, ou couverts d'uniformes baroques; des jeunes, presque des enfants; des vieux à barbe grise, pareils à des modèles de Père Éternel; un garçon de quinze ans, épaules et jambes nues, n'avait pour tout vêtement qu'une toile cirée, peinte en vieux chêne, attachée par une ficelle autour de ses reins. Les plus robustes portaient des menottes. La procession sembla longue, car ils allaient à petits pas, exténués, grelottants, affamés. Les zouaves les soutenaient avec pitié, comme prisonniers de guerre; les gendarmes les réconfortaient à coups de crosses de carabines.

Tout au bout du cortège, se traînaient les blessés. Je compris au sanglot étouffé qui montait à la gorge de la jeune fille qu'Antonio, « le garçon de Velletri », figurait dans cette arrière-garde éclaboussée de sang. C'était un grand gaillard, aux yeux noirs très doux qui, en temps de paix, devait être bon compagnon et joyeux joueur de paume, mais qui, pour le quart d'heure, avait l'épaule gauche fracassée et une piqûre de baïonnette dans la joue assortissante. Impassible, le front hautain, presque souriant, il passa devant le père et la fille, et la fiancée en deuil murmura alors assez haut pour qu'il pût le recueillir, le mot qui réchauffe le cœur des joueurs malheureux : *Speranza !*

Sur le seuil de ce bagne, c'était un démenti touchant à la sentence dantesque :

« Laissez toute espérance, vous qui entrez !... »

Les vaincus de l'Église s'engouffrèrent silencieusement sous la voûte surmontée de l'écusson papal, avec la tiare posant sur les clefs entrecroisées de saint Pierre. Les carabiniers rouvrirent alors le chemin de la gare. Le train de Pise se fit longtemps prier avant de s'ébranler. De l'autre côté de Cività-Vecchia, bien loin, sur la grève, je vis une dernière fois la fiancée d'Antonio ; les pieds mouillés par l'écume, elle regardait toujours la mer méchante et son père, avec un geste violent,

lui montrait, à l'extrême horizon, vers les bouches de Bonifacio, deux longs panaches de fumée noire qui serpentaient dans le ciel pâle et couraient d'une effrayante rapidité vers les côtes pontificales.

LA LÉGENDE DORÉE DE PIE IX [1]

Il est difficile, pour un Pape, d'être canonisé. Jusqu'à la fin du v^e^ siècle, ils le furent tous, à l'exception de Félix II. Puis, l'auréole s'éteint. De loin en loin, un Pontife s'élève qui se rattache, par sa sainteté, à la tradition primitive, Grégoire le Grand, Léon IX, Grégoire VII, Pie V. Et le rayon surnaturel pâlit de nouveau sur le front des rois ecclésiastiques que les nécessités de l'Église jettent dans la mêlée des passions et des intérêts temporels. Presque tous, jusqu'au xv^e^ siècle, ont connu les plus douloureuses misères : la captivité de Léon IX, l'exil de Grégoire VII apparurent seuls avec la dignité du martyre. Bien des Papes avaient signalé leur règne par des œuvres excellentes : seules, la conversion d'une partie du monde barbare par Grégoire le Grand et la victoire de Lépante, due aux prières de Pie V,

1. Bonetti, *Pio IX ad Imola e Roma.* Napoli, 1892.

semblèrent rendre à la chrétienté la noblesse de l'âge apostolique. Et jamais, sur le tombeau de tous les autres, les aveugles n'ont recouvré la vue, les malades n'ont retrouvé la santé. Un humble moine perdu dans la nuit de sa cellule, une sœur de charité assise au chevet des mourants, seraient-ils plus près que l'Évêque universel du cœur de Dieu?

On peut cependant prévoir la béatification de l'exilé de Gaëte, du vaincu de Castelfidardo et de Porta-Pia. Ne croyez pas que le génie tout moderne de Léon XIII fasse oublier aux fidèles la chère figure de Pie IX. Celui-ci, par la simplicité de sa vie et la bonté de son cœur, a laissé en Italie et à Rome un souvenir qui ne périra point. Déjà on ne pense plus aux faiblesses et aux contradictions de sa politique, si généreuse au début du règne, si timide et parfois si réactionnaire après 1849 : on ne se rappelle guère le despotisme de son secrétaire d'État, le cardinal aux yeux d'aigle, Antonelli : on sait seulement que ce pape eut toutes les vertus de son office et qu'il est mort parmi les ruines. Et les bonnes gens de Rome parleront longtemps de l'odieuse avanie par laquelle les plus tristes sujets de la péninsule outragèrent les reliques de Mastaï dans la nuit du 13 juillet 1881, sur le chemin de Saint-Pierre à Saint-Laurent-hors-les-Murs.

Dès à présent, il est populaire, à la façon d'un thaumaturge bienfaisant et le naïf évangile de sa vie et de sa mort se trouve, sous la forme de petites brochures écrites sans beaucoup d'art, dans les mains de ceux qui regrettent le temps où Rome se contentait d'être la métropole du monde chrétien, et n'entretenait d'autre flotte que la barque mystique de saint Pierre. De son vivant, il passait déjà pour un personnage quelque peu surnaturel. Il avait, disait-on, le *mauvais œil* et jetait des sorts. On redoutait le regard direct de ses yeux noirs. J'ai vu bien des fois, à la sortie d'une église ou d'un couvent, les vieilles mendiantes assiéger sa voiture avec une avidité tempérée par la terreur : d'une main, elles recevaient la *papète*; de l'autre, sous leurs guenilles, elles lui faisaient en tremblant les cornes, moyen efficace pour conjurer les influences maléfiques. Mais, alors, il était le maître, avait une police terrible et des gendarmes que l'on exécrait, les pauvres gens! Maintenant qu'il est entré dans l'éternelle paix, le sentiment des simples s'est retourné, la dévotion a changé de pôle et Pie IX est devenu pour les foules l'objet d'un culte attendri, une sorte d'icône très sainte que l'Italie adore dans l'ombre.

J'ai sous les yeux l'un de ces petits livres, *Pie IX à Imola et à Rome*, dont le compilateur,

M. Bonetti, a écrit une dizaine de volumes autour de la révolution italienne de 1870. On y trouve réunis les mémoires de Francesco Minoccheri, l'un des plus dévoués serviteurs du pape, à partir de 1834, à Imola, au Quirinal et au Vatican ; des articles de journaux italiens sur les derniers moments du Pontife, et, pour finir, la mission de Jean-Marie Mastaï au Chili, en 1823. Les auteurs de ce recueil édifiant témoignent en plusieurs endroits d'une espérance très digne de respect : ils attendent le procès de béatification et déclarent se soumettre d'avance au jugement de l'infaillible Église. Mais il est clair que, pour eux, les faits qu'ils rappellent intéresseront la future enquête canonique et forment, dès à présent, les premiers traits de la *légende dorée* du pape Pie IX.

I

Je commence par le dernier chapitre du volume, le voyage au Chili. Le 5 octobre 1823, le comte chanoine Mastaï s'embarquait à Gênes, en qualité de secrétaire du vicaire apostolique Muzzi, sur le brigantin français l'*Héloïse*. Le 10, une affreuse tempête poussa le navire vers les rochers de la côte de Tarragone. Le prélat, ses clercs et ses

moines crurent leur dernière heure très prochaine. Ils roulèrent, comme une épave, du golfe de Valence aux Baléares. A Palma, la population les prit pour des pestiférés ; on mena au lazaret le nonce de Léon XII et son secrétaire Mastaï, qui venaient de débarquer péniblement, tout trempés d'eau salée, sur ce rivage peu hospitalier. Puis, on les étouffa de fumigations ; mais, quand les autorités apprirent qu'ils se rendaient au Chili au nom du Saint-Siège, l'affaire se compliqua. L'Espagne, qui ne voulait point reconnaître l'indépendance de la colonie révoltée, déniait au Pape le droit d'y nommer des évêques ou d'y envoyer des légats. L'intervention de l'évêque de Majorque sauva les naufragés de l'emprisonnement dans l'île de Ceuta. Ils se rembarquèrent assez peu contents. La tempête, qui les guettait, les rejeta vers une montagne de Valence, la Sciabolata, dangereux promontoire que Roland avait jadis fendu d'un bon coup d'épée. Secoués jour et nuit, ils passèrent en vue de Gibraltar, de Malaga et mirent le cap sur les îles Canaries. Dans les eaux de Ténériffe, nouvelle alerte : des corsaires colombiens les arrêtaient brutalement et visitaient l'*Héloïse*, suspecte de contrebande. Ils franchirent la ligne. Le 5 décembre, ils voguaient tout au long d'un rocher énorme, solitaire dans le vide infini de l'Océan, Sainte-Hélène. Le Pontife futur

put méditer alors sur les tristesses de l'*Ecclésiaste* et le néant des grandeurs humaines. Bientôt, perdus aux extrémités de l'Atlantique, les ecclésiastiques voyageurs commencèrent à ressentir les angoisses de la soif et de la faim. L'eau potable s'était gâtée sous l'équateur; la tempête avait méchamment tué leurs poules et leurs canards. Le 22, l'horreur de la situation fut à son comble. Les pieux passagers, à deux doigts de la mort, étendus dans la chambre de l'*Héloïse*, récitaient le rosaire d'une voix entrecoupée; tout à coup, un paquet de mer frappa si rudement les flancs du navire, que le chanoine comte Mastaï fut lancé dans les bras du Père Arce, dominicain très vénérable. Une vague enlevait du pont le capitaine, que l'on eut beaucoup de peine à repêcher; des torrents de pluie dérobaient la vue du ciel et des flots. La bourrasque s'apaisa, mais pour reprendre de plus belle à quelques milles de Montevideo. Le vaisseau apostolique fut rejeté dans la haute mer, à travers des écueils formidables qui lui arrachèrent ses ancres. A Montevideo, repos de quelques jours. Puis, tempête nouvelle à l'embouchure du Rio de la Plata et, sur le fleuve même, une invasion de cruels moustiques des marécages américains, dont les piqûres vous tiennent éveillés jusqu'à la mort. De Buenos-Ayres à Santiago du Chili, le voyage s'acheva par la route de terre, en

carrosse, sans autre inconvénient que de mauvais gîtes, le voisinage des tigres et la menace perpétuelle d'une attaque imprévue des Peaux-Rouges : ces anciens propriétaires du pays égorgeaint de temps à autre les courriers ou même des convois entiers de voyageurs à face blanche. Au passage des Cordillières, dans l'air trop rare des hauteurs, Mastaï faillit mourir d'asphyxie. Le 7 mars 1824, la mission pontificale touchait enfin au terme de ses longues fatigues. Un an plus tard, elle reprenait le chemin de l'Europe, en une saison clémente. Cette fois, la tempête n'assaillit les missionnaires qu'au milieu du golfe du Lion et les poussa, plus vite qu'ils ne le souhaitaient, au golfe de Gênes. Dans leur sillage, voguait une corvette sarde, chargée de les protéger contre les corsaires barbaresques. Après quatorze jours de lazaret, ils mirent enfin le pied sur la terre italienne. Ils avaient fait sur mer leur temps de Purgatoire.

Le 25 mai 1827, Jean-Marie Mastaï était consacré, dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens, archevêque de Spolète. Il allait se trouver en face d'un péril plus inquiétant pour un homme d'Église que la bourrasque, les pirates et la famine : à savoir, les libéraux italiens, les *carbonari* et les révolutionnaires du royaume apostolique. Il commença dès lors à gravir ce calvaire qui fut si rude

dans les dernières années de son pontificat et le long duquel ses biographes populaires signalent une série de miracles, de bien petits miracles, que l'avocat du bon Dieu retrouvera dans son dossier et qui pourront embarrasser ou apitoyer, par leur médiocrité même, l'avocat du Diable.

Ce fut d'abord l'insurrection des Romagnes, en février 1831. L'archevêque de Spolète s'enfuit à cheval, presque seul, la veille du dimanche des Rameaux, se jeta dans la montagne, renvoya ses serviteurs et s'achemina, escorté d'un religieux, vers les frontières du royaume de Naples. Il apprit tout aussitôt, et presque à la même heure, la défaite des insurgés par les Autrichiens et sa nomination à un poste de combat, la Délégation de Spolète et Rieti. Il s'empressa de regagner sa métropole, escorté par les paysans et les douaniers qui portaient des torches allumées. Il rentrait dans son palais le mardi saint, à la nuit, « parmi les acclamations de son peuple ». Le même enthousiasme avait accueilli Léon le Grand rentrant à Rome après la défaite d'Attila. Mais Léon, au lieu de se dérober, avait marché tout droit sur Attila, suivi seulement de quelques clercs, et cela fait bien une différence.

A la fin de 1832, Mgr Mastaï fut transféré à l'évêché d'Imola; en 1840, il était créé cardinal.

C'est à dater de cette dignité nouvelle que son fidèle Minoccheri constate les miracles les plus frappants, une évidente protection de Dieu et de la Madone dans les dangers que son maître ne cesse de courir. Un jour, comme l'évêque se rendait en carrosse, avec quatre ecclésiastiques, en un village de l'Apennin, le cocher, qui sans doute sommeillait, à un tournant de la route, laissa reculer et se cabrer les chevaux si malencontreusement que la voiture se pencha sur le précipice. Minoccheri, qui se tenait accroché à l'arrière de la machine, eut le temps de sauter à terre, « pâle comme un mort », et de s'emparer des brides. Une autre fois, l'évêque traversait en voiture attelée en poste, à quatre chevaux encore, un pont qui n'avait pas encore ses parapets. Au milieu du pont, les bêtes s'effarouchent, les deux premières tombent et poussent, en se débattant, la voiture vers le vide ; une pierre arrête la roue ; un cheval, rompant ses traits, est précipité ; mais, heureusement pour lui, la rivière n'avait pas d'eau et l'animal fut sauvé. Le postillon eut une telle peur qu'il en prit la jaunisse, dont il mourut. Troisième accident de voiture, toujours à quatre chevaux : le carrosse épiscopal roulait sur une belle route ; un cheval perd son frein, s'emporte, entraîne les trois autres et lance le char en un fossé dépourvu de profondeur et bordé d'une

haie épaisse qui recueillit assez moelleusement les voyageurs.

Un soir d'été, Son Éminence récitait le rosaire, entouré de sa Maison, dans sa chapelle. Un vacarme effroyable interrompt la prière : c'était l'énorme et séculaire corniche du palais qui s'était détachée : depuis longtemps, elle menaçait ruine. A la lueur des torches, en présence de l'évêque, on se mit à déblayer les décombres sous lesquels quelqu'un pouvait être enseveli. Mais une patrouille qui rôdait hors de la ville, surveillant les révolutionnaires sur la route de Bologne, croyant à l'assaut du logis du cardinal, accourut, et, voyant tout ce monde et ces torches, l'officier fut sur le point de commander le feu. Quelques jours plus tard, un jeune maçon tombait, sous les yeux mêmes de Mgr Mastaï, avec les planches de l'échafaudage édifié pour réparer la ruine de la corniche. Mais l'ouvrier portait au cou une image de la Vierge, et Sa Grandeur avait eu le temps de crier : *Maria santissima!* Le brave garçon, remis au bout de deux jours de la secousse, reprenait joyeusement son travail.

II

Avec de bons cochers, un architecte et un maître charpentier habiles dans leur art, le cardinal d'Imola nous eût peut-être privés de ces intéressants prodiges. Ce n'étaient, d'ailleurs, que le prélude des « faits extraordinaires » du pontificat collectionnés par M. Minoccheri. Le premier, du 16 novembre 1848, est la substitution (*scambio*) de Monsignor Palma à la personne de Pie IX, dans l'embrasure d'une fenêtre du Quirinal. Les émeutiers assiégeaient le palais : apercevant la soutane blanche du Pape, ils tirèrent sur elle et Monsignor Palma, qui était en violet, eut le bonheur de recevoir la balle destinée à son maître et d'en mourir. Puis, le 12 avril 1853, ce fut le miracle de Sainte-Agnès-hors-les-Murs. La salle où une foule choisie entourait Pie IX s'écroula; les élèves de la Propagande et beaucoup d'ecclésiastiques furent blessés d'une façon plus ou moins grave; la tabatière du Pape reçut un choc si rude que la glace recouvrant une image de la Madone se fendilla en forme « de soleil d'ostensoir » (*Raggiera*). Pie IX demeura intact et garda pieusement, telle qu'une relique, jusqu'à sa mort, la tabatière rayonnante.

Un accident tout semblable (le lecteur de ce livre ne l'a pas oublié) était arrivé, le 29 juin 1500, à Sa Sainteté Alexandre VI : une cheminée « haute comme un clocher », écrit l'ambassadeur de Florence, abattue par un coup de vent, avait enfoncé le toit et les plafonds et précipité les poutres brisées du Vatican sur la chambre même où le pape donnait audience. Alexandre s'était retrouvé enfoui sous les platras, légèrement blessé à la tête et aux mains. Le cardinal de Capoue avait dû son salut à l'embrasure de la fenêtre qu'il était en train de fermer. Le 25 juillet, le pape alla chanter un *Te Deum* d'actions de grâces à Sainte-Marie-du-Peuple. Il offrit à la Sainte Vierge un calice de vermeil contenant trois cents ducats d'or; on lut à l'autel un *Oremus* composé pour la circonstance et qui remerciait Dieu du miracle. Celui-ci, il est vrai, avait mal tourné pour une demi-douzaine de cavaliers italiens et espagnols, qui furent écrasés à l'étage supérieur, dans l'appartement de César Borgia, *homini da poco conto,* gens qui ne comptent point, dit tranquillement l'orateur florentin.

Jusqu'à présent, dans les *Souvenirs* de M. Minoccheri, c'est Pie IX lui-même qui a bénéficié de l'intervention divine. Maintenant, il va agir directement par l'efficacité de sa sainteté. Un jeune Français, estropié et paralysé des deux

jambes, obtint, non sans peine, d'un camérier secret, un vieux bas rouge du pontife. Il en chaussa sa jambe droite, qui se redressa et se raffermit. Il put alors se traîner sur une béquille. Puis il revêtit l'autre jambe du bas sacré et guérit tout à fait. Il alla présenter au pontife sa personne et sa béquille et s'offrir, en qualité de volontaire, à l'armée du Saint-Siège. Pie IX sourit et dit : « Comment! mes vieux bas font des miracles? Je l'ignorais, et j'en aurais moi-même grand besoin. Moi aussi, je souffre des jambes, et, jusqu'à présent, mes bas ne m'ont point guéri. Mais je comprends pourquoi ils diminuent si fort dans ma garde-robe. On les donne comme reliques! » Il refusa d'enrôler le jeune homme sous les drapeaux de l'Église. « Non, mon enfant; vous pourriez, cette fois, en vous battant pour moi, perdre les jambes tout à fait et ne plus jamais les retrouver! »

Une occasion singulière lui fut offerte un jour d'opérer une merveille que l'histoire n'eût jamais oubliée; mais vieilli, découragé, il manqua d'audace, écarta la noble tentation et se déroba à l'appel de son propre enthousiasme. C'était en décembre 1870. Les troupes italiennes occupaient Rome depuis près de trois mois, mais Victor-Emmanuel s'attardait à Florence et semblait peu empressé à prendre possession de sa nouvelle

capitale. Les pluies d'hiver gonflèrent le Tibre brusquement; en une nuit, le fleuve envahit les parties basses de la ville et monta d'un mètre dans les boutiques du Corso. Les vieilles maisons vermoulues de la région du Champ-de-Mars et de la place Montanara menaçaient ruine, et, partout, la famine était entrée avec l'eau fangeuse. On offrit alors à Pie IX de sortir du Vatican, de monter sur une barque et, la croix pontificale dressée à la proue de la nef apostolique, de parcourir les quartiers inondés, en distribuant des secours et des bénédictions. C'eût été une scène inouïe, ce vieux pape dépossédé, debout entre deux cardinaux, sous le ciel en deuil, porté par le Tibre à travers Rome désespérée et consolant la Cité sainte que la révolution venait d'arracher à l'Église. Qui sait quelle surprise ce soir de décembre eût apportée à l'Europe et quel retour inespéré de fortune eût réjoui le fugitif de Gaëte? Le miracle d'une contre-révolution pouvait ne durer que quelques jours, peut-être seulement quelques heures; mais quel adieu pathétique, digne de sa vocation, de ses bienfaits et de ses misères, la Papauté représentée par ce Pontife eût ainsi fait à sa métropole temporelle!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

L'état d'ame d'un moine de l'an 1000 : Le chroniqueur Raoul Glaber..... 1

Sainte Catherine de Sienne..... 63

Un problème de morale et d'histoire : Les Borgia... 135
Les débuts d'Alexandre VI..... 135
L'œuvre politique et la catastrophe..... 203

Le dernier pape-roi..... 277
Rome à la veille de Mentana..... 277
La légende dorée de Pie IX..... 293

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 94-96.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie^

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

LES
GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

Publiées sous la direction de **M. AD. REGNIER**, membre de l'Institut.

SUR LES MANUSCRITS,
LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

avec variantes, notes, notices, lexiques et albums, contenant des portraits, des fac-similés, etc.

PUBLICATION QUI A OBTENU A L'ACADÉMIE FRANÇAISE LE PRIX ARCHON-DESPÉROUSES, EN 1877

ENVIRON 200 VOLUMES IN-8, A 7 FR. 50 LE VOLUME

150 à 200 exemplaires numérotés sont tirés sur grand raisin vélin collé à 20 fr. le volume.

I. OUVRAGES COMPLETS

Corneille (P.) : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. C. Marty-Laveaux. 12 volumes et un album. 97 fr. 50

Le prix de l'album est de 7 fr. 50 sur papier ordinaire.

TOME I : Avertissement. — Notice biographique. — Avertissements placés par Corneille en tête des divers recueils de ses pièces. — Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique. — Discours de la tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire. — Discours des trois unités, d'action, de jour et de lieu. — Mélite. — Clitandre. — La Veuve.

TOME II : La Galerie du Palais. — La Suivante. — La Place Royale. — La Comédie des Tuileries. — Médée. — L'Illusion.

TOME III : Le Cid. — Horace. — Cinna. — Polyeucte.

TOME IV : Pompée. — Le Menteur. — La Suite du Menteur. — Rodogune.

TOME V : Théodore. — Héraclius. — Andromède. — Don Sanche d'Aragon. — Nicomède.

TOME VI : Pertharite. — Œdipe. — La Toison d'or. — Sertorius. — Sophonisbe. — Othon.

TOME VII : Agésilas. — Attila. — Tite et Bérénice. — Psyché. — Pulchérie. — Suréna.

Tome VIII : Imitation de Jésus-Christ.

Tome IX : Louanges de la sainte Vierge. — L'Office de la sainte Vierge. — Les sept Psaumes pénitentiaux. — Vêpres des dimanches et complies. — Instructions et prières chrétiennes. — Les Hymnes du Bréviaire romain. — Version des hymnes de saint Victor. — Hymnes de sainte Geneviève.

Tome X : Poésies diverses. — Œuvres diverses en prose. — Lettres. — Tables.

Tomes XI et XII : Lexique.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

La Bruyère : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. G. Servois. 4 volumes et un album.

Le prix de l'album est de 7 fr. 50 sur papier ordinaire.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Les Caractères de Théophraste traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle. — Appendice. — Clefs et commentaires (*épuisé*).

Tome II : Suite et fin des Caractères.

Tome III. 1re partie : Avertissement. — Table alphabétique et analytique. — Tableaux de concordance. — Notice bibliographique. — Additions et corrections. — Appendice aux lettres.

Tome III. 2e partie : Préface sur la langue de La Bruyère. — Introduction grammaticale. — Orthographe. — Lexique.

On vend séparément : le tome II et la 2e partie du tome III, 7 fr. 50; la 1re partie du tome III, 3 fr. 75.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

La Fontaine : *Œuvres*, nouvelle édit. par M. Henri Regnier. 11 volumes. 82 fr. 50

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — A Monseigneur le Dauphin. — Préface. — La vie d'Ésope le Phrygien. — A Monseigneur le Dauphin. — Fables (Liv. I à V).

Tome II : Avertissement. — Fables (livres VI à IX). — Appendice.

Tome III : Fables (livres X à XII). — Appendice.

Tome IV : Contes et nouvelles. — Appendice.

Tome V : Contes et nouvelles.

Tome VI : Contes et nouvelles. — Poèmes.

Tome VII : Théâtre.

Tome VIII : Avertissement. — Les amours de Psyché et de Cupidon. — Opuscules en prose et épîtres dédicatoires, poésies diverses, élégies, odes, pièces mêlées. — Traduction en vers.

Tome IX : Ballades et Rondeaux. — Sonnets. — Madrigaux. — Dizains. — Sizains. — Chansons. — Épitaphes. — Vers pour des portraits. — Epigrammes. — Epîtres. — Lettres à sa femme : Relation d'un voyage de Paris en Limousin. — A divers.

Tomes X et XI : Lexique.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

La Rochefoucauld : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. D. L. Gilbert et J. Gourdault. 3 volumes et un album.

Le prix de l'album est de 7 fr. 50 sur papier ordinaire.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Portrait du duc de La Rochefoucauld fait par lui-même. — Portrait du cardinal de Retz par La Rochefoucauld. — Réflexions ou sentences et maximes morales.

— Réflexions diverses. — Appendices. — Jugement des contemporains sur les maximes de La Rochefoucauld. — Tables.

Tome II : Mémoires (1624-1652). — Apologie de M. le prince de Marcillac. — Appendice. — Table alphabétique des Mémoires et de l'Apologie.

Tome III, 1re partie : Lettres écrites par La Rochefoucauld. — Lettres écrites à La Rochefoucauld. — Lettres de divers à divers.

Tome III, 2e partie : Lexique.

Chaque volume se vend séparément : les tomes I et II et la 2e partie du tome III, 7 fr. 50 ; la 1re partie du tome III, 5 fr.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

Malherbe : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. Ludovic Lalanne. 5 volumes et un album. 45 fr.

Le prix de l'album est de 7 fr. 50 sur papier ordinaire.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Appendice. — Vie de Malherbe par Racan. — Notice bibliographique. — Pièces attribuées à Malherbe. — Des portraits de Malherbe. — Poésies. — Pièces dont la date est incertaine. — Fragments sans date. — Appendice. — Traductions.

Tome II : Traduction du traité des Bienfaits de Sénèque. — Traduction des Epîtres de Sénèque.

Tome III : Préface. — Notice par M. Bazin. — Lettres. — Appendice.

Tome IV : Lettres. — Fragments. — Commentaire sur Desportes. — Tables alphabétiques.

Tome V : Lexique (*épuisé*).

Il reste quelques exemplaires grand vélin.

Racine (Jean) : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. P. Mesnard. 8 volumes, plus un volume de musique et un album. 72 fr. 50

Le prix du volume de musique est de 5 fr. et le prix de l'album de 7 fr. 50 sur papier ordinaire.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Mémoires contenant quelques particularités sur la vie et les ouvrages de Jean Racine. — La Thébaïde ou les Frères ennemis. — Alexandre le Grand.

Tome II : Andromaque. — Les Plaideurs. — Britannicus. — Bérénice. — Bajazet.

Tome III : Mithridate. — Iphigénie. — Phèdre. — Esther. — Athalie.

Tomes IV et V : Poésies diverses. — Œuvres diverses en prose, d'histoire, etc.

Tome VI : Lettres.

Tome VII : Lettres. — Tables.

Tome VIII : Lexique par Marty-Laveaux.

Musique des chœurs d'Athalie, d'Esther et des cantiques spirituels. 1 vol.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné*, de sa famille et de ses amis, nouvelle édition, par M. Monmerqué. 14 vol. et un album. 120 fr.

Le prix de l'album est de 15 fr. sur papier ordinaire.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Lettres.

Tomes II à X : Lettres.

Tome XI : Avertissement. — Lettres inédites de Mme de Sévigné. — Lettres inédites de divers. — Notice sur Mme de Simiane. — Lettres de Mme de Simiane. — Table générale des

sources manuscrites et imprimées. — Avertissements et préfaces des éditions originales et de l'édition de 1818. — Notice bibliographique.

Tome XII : Table alphabétique et table analytique des matières. — Appendice du tome XII : Additions et corrections. — Lettres inédites de la marquise de Sévigné et du comte de Grignan.

Tomes XIII et XIV : Lexique de la langue de Mme de Sévigné, avec une introduction grammaticale et des appendices, par E. Sommer.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

II. OUVRAGES EN COURS DE PUBLICATION

Molière : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 volumes et un album.

Les onze premiers volumes et l'album sont en vente.

Tome I : Avertissement. — Préface de l'édition de Molière de 1682. — Notice biographique sur Molière. — Notice sur les premières farces attribuées à Molière. — La jalousie du Barbouillé. — Le Médecin volant. — L'Etourdi ou les Contretemps. — Dépit amoureux.

Tome II : Les Précieuses ridicules. — Sganarelle ou le Cocu imaginaire. — Dom Garcie de Navarre ou le Prince jaloux. — L'Ecole des maris.

Tome III : Les Fâcheux. — L'École des femmes. — La Critique de l'Ecole des femmes. — L'Impromptu de Versailles.

Tome IV : Le Mariage forcé. — Les Plaisirs de l'Ile enchantée. — La Princesse d'Elide. — Le Tartuffe ou l'Imposteur.

Tome V : Don Juan ou le Festin de Pierre. — L'Amour médecin. — Le Misanthrope.

Tome VI : Le Médecin malgré lui. — Mélicerte. — Pastorales comiques. — Le Sicilien ou l'Amour peintre. — Ballet des Muses. — Amphitryon. — Georges Dandin ou le Mari confondu.

Tome VII : L'Avare. — Monsieur de Pourceaugnac. — Les Amants magnifiques.

Tome VIII : Le Bourgeois gentilhomme. — Ballet des Nations. — Appendice au Bourgeois gentilhomme. — Psyché. — Appendice à Psyché. — Les Fourberies de Scapin. — La comtesse d'Escarbagnas.

Tome IX : Les Femmes savantes. — Le Malade imaginaire. La gloire du dôme du Val-de-Grâce. — Poésies diverses. — Table alphabétique des œuvres de Molière et des noms propres qui s'y rencontrent.

Tome X : Notice biographique sur Molière. — Additions et corrections.

Tome XI. — Notice bibliographique. — Additions et corrections.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

Illustrations pour le théâtre de Molière dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Hédouin, médaille d'honneur au Salon de 1888 ; 37 sujets. 80 fr.

Suite de 32 planches, dont un portrait, pour servir à l'illustration du théâtre de Molière, gravées par L. Flameng d'après les dessins de Louis Leloir. 125 fr.

Pascal (Blaise) : *Les Provinciales*, nouvelle édition, par MM. P. Faugère et Brunetière. 2 volumes. 15 fr.

Tome I : Introduction. — Lettres provinciales (lettres 1 à 12). — Réponse du provincial aux deux premières lettres. — Défense de la douzième lettre.

Tome II : Lettres 13 à 18. — Décret du Pape Alexandre VII, condamnant l'*Apologie pour les Casuistes*. — Arrêt du Conseil d'État, portant lacération et brûlement de la traduction latine des *Provinciales*. — Table des pièces insérées dans l'édition de 1659.

Il a été tiré 200 exemplaires sur papier grand vélin, à 20 fr. le volume.

— *Pensées*. Nouvelle édition, par M. Brunschvicg, professeur de philosophie au lycée de Rouen. 2 volumes.

Retz (Cardinal de) : *Œuvres*. nouvelle édition, par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 10 vol. et un album.

Les neuf premiers volumes sont en vente.

Tome I : Avertissement. — Notice biographique. — Notice sur les Mémoires. — Mémoires, 1re partie (1613-1643); — 2e partie (1643-1648). — Appendice. — Additions et corrections.

Tomes II à IV : Mémoires, suite et fin de la 2e partie.

Tome V : Mémoires, 3e partie. — Pamphlets. — Appendice. — La conjuration du comte de Fiesque. — Notice.

Tome VI : Lettres épiscopales. — Pièces justificatives.

Tome VII : Lettres et mémoires sur les affaires de Rome. — Pièces justificatives.

Tome VIII : Correspondance.

Tome IX : Pièces diverses. — Sermons. — Dissertations. — Appendice. — Errata des tomes VII et VIII.

Il ne reste plus d'exemplaires grand vélin.

Saint-Simon : *Mémoires*, nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de suites et appendices, par M. de Boislisle. Environ 30 volumes et un album.

Les onze premiers volumes sont en vente :

Tome I : Avertissement. — Mémoires (1691-1693). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome II : Mémoires (1694-1695). Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome III : Mémoires (1696). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome IV : Mémoires (1697). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome V : Mémoires (1698). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome VI : Mémoires (fin de 1698-1699). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome VII : Mémoires (1700). — Appendice : Première partie : Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau. — Seconde partie : Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. — Tables.

Tome VIII : Mémoires (1701). — Appendice : Première partie : Additions au Journal de Dangeau. — Seconde partie : Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. — Tables.

Tome IX : Mémoires (1702). — Appendice, etc.

Tome X : Mémoires (1702). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Tome XI : Mémoires (1703). — Appendice. — Additions et corrections. — Tables.

Il a été tiré 200 exemplaires sur papier grand vélin, à 20 fr. le volume.

ŒUVRES INÉDITES
DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PUBLIÉES SÉPARÉMENT

FORMAT IN-8

Buffon : *Correspondance inédite*, recueillie et annotée par M. Nadault, arrière-petit-neveu de Buffon. 2 volumes. 4 fr.

La Fontaine : *Œuvres inédites*, recueillies par M. Paul Lacroix. 1 volume. 3 fr.

La Rochefoucauld : *Œuvres inédites*, recueillies par M. de Barthélemy. 1 volume. 3 fr.

Racine (Jean et Louis) : *Lettres inédites*, précédées de la vie de Jean Racine et d'une notice sur Louis Racine par l'abbé Adrien de La Roque, leur petit-fils. 1 volume. 3 fr.

Saint-Simon : *Écrits inédits*, publiés sur les manuscrits conservés au Dépôt des Affaires étrangères, par M. P. Faugère. 8 volumes. 60 fr.

Tome Ier : *Parallèle des trois premiers rois bourbons*. 1 volume. 7 fr. 50

Tomes II, III et IV : *Mélanges*. 3 volumes. Chaque volume. 7 fr. 50

Tomes V, VI, VII et VIII : *Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies et duchés vérifiés depuis* 1500 *jusqu'en* 1730. 3 volumes. Chaque volume. 7 fr. 50

Il a été tiré 200 exemplaires numérotés sur papier grand vélin à 20 fr. le volume.

Saint-Simon : *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, avec une introduction et des Notes par M. P. Mesnard. 1 volume. 6 fr.

Sévigné (Mme de) : *Lettres inédites*, publiées pour la première fois par M. Ch. Capmas, recteur honoraire d'académie. 2 volumes. 15 fr.

Ces deux volumes ont été imprimés sur le même papier et avec les mêmes caractères que l'édition des lettres de Mme de Sévigné publiée dans la collection des *Grands Écrivains de la France*.

Il a été tiré 100 exemplaires sur papier grand vélin, à 20 fr. le volume.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES

GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume, format in-16, est consacré à un écrivain différent et se vend séparement.

Prix du volume broché, avec un portrait en photogravure, 2 fr.

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJA PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION
(Janvier 1896.)

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française

GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.

TURGOT, par M. *Léon Say*, député, de l'Académie française.

THIERS, par M. *P. de Rémusat*, sénateur, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.

MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine.*

MADAME DE LAFAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.

STENDHAL, par M. *Édouard Rod.*

ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue.*

BOILEAU, par M. *G. Lanson.*

CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure.*

FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.

SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, par M. *René Millet.*

J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.

LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac.*

DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.

VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*, professeur de Faculté.

ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine.*

JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan.*

FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter.*

DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*, député.

GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.

MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.

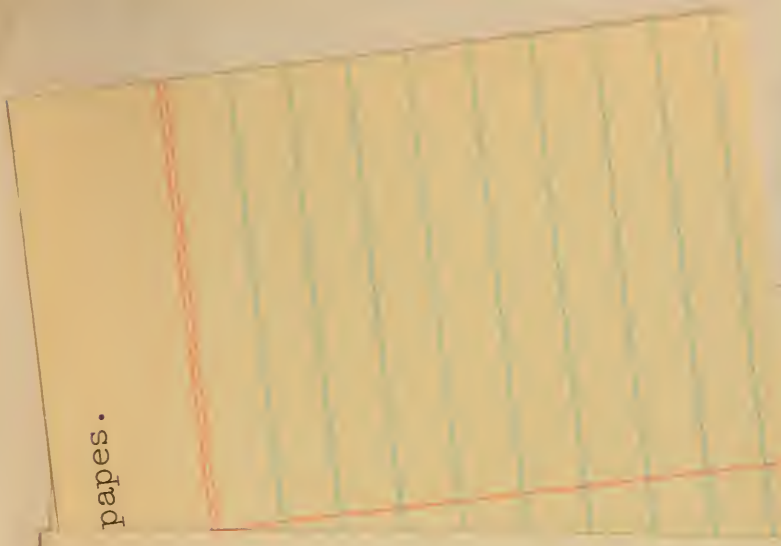
LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau.*

LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller.*

LA FONTAINE, par M. *G. Lafenestre*, membre de l'Institut.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD. — 12-95.



GEBHART, EMILE.

Moines et papes.

BQX
798
.G4

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5. CANADA